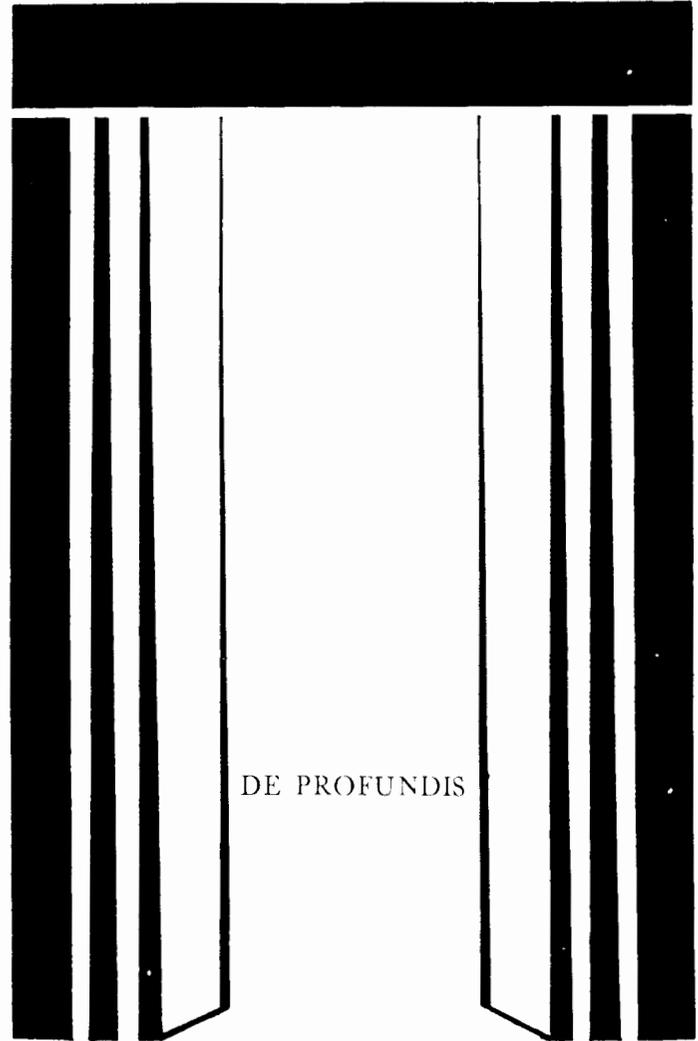


DE  
PROFUNDIS

DE PROFUNDIS



DE PROFUNDIS

JUSTIFICATION DU TIRAGE

25 exemplaires sur papier Japon,  
contenant une suite  
des bois sur chine,  
numérotés de 1 à 25.

500 exemplaires sur vélin de Rives,  
numérotés de 26 à 525.

EXEMPLAIRE N° 17

OSCAR WILDE

DE PROFUNDIS

PRÉCÉDÉ DE

*LETTRES ÉCRITES DE LA PRISON*

PAR OSCAR WILDE A ROBERT ROSS

TRADUITS ET PRÉCÉDÉS D'UNE PRÉFACE

INÉDITE PAR HENRY-D. DAVRAY

BOIS GRAVÉS DE ALFRED LATOUR

SIMON KRA, 6, RUE BLANCHE, PARIS





## PRÉFACE

« **A**UTREFOIS le scandale ajoutait du prestige à un homme : aujourd'hui il l'écrase », dit quelque part un personnage d'Oscar Wilde, et l'auteur ne se doutait guère alors que cet aphorisme se vérifierait si tragiquement à son sujet.

Pour beaucoup, le scandale qui l'écrasa est resté énigmatique et même inconcevable ; les détails en sont oubliés ou mal connus, mais la victime elle-même les a relatés dans la pathétique confession pour laquelle Robert Ross a choisi ce titre de *De Profundis*.

L'élévation du ton et l'émouvante sincérité des accents qui résonnent d'un bout à l'autre de ces pages, la noblesse des idées et la subtilité des brillants raisonnements qu'on y rencontre forment un étonnant

contraste avec les âpres reproches et les récriminations parfois mesquines qui, au dire de quelques-uns, auraient dû rester secrets entre les deux amis.

Une excuse est plausible : c'est que *De Profundis* n'est pas un livre à proprement parler. C'est une lettre qui commence par : « Cher Bosie », et se termine assez étrangement par : « Votre ami affectueux. » A coup sûr l'auteur n'a pas voulu en faire une de ces confessions qui réhabilitent un coupable aux yeux des gens qui exigent le repentir sans pour cela oublier la faute.

L'absence de plan qui s'y remarque est aussi frappante que les changements d'humeur dans l'attitude vis-à-vis de l'ami fatal. Pas de belle ordonnance oratoire dans ce terrible soliloque qui est à la fois un réquisitoire impitoyable, tour à tour indulgent et méprisant, un panégyrique d'une altière dignité, un plaidoyer fier et humilié. Wilde commença cette épître six mois avant sa libération et la rédigea par intermittences, l'achevant en avril 1897. Il la termine sur le désir de revoir l'ami maudit :

« Quand un mois se sera écoulé et que les roses de juin s'épanouiront avec toute leur prodigue opulence, j'arrangerai par les soins de Robbie de vous rencontrer, si je m'en sens capable, dans quelque paisible petite

ville comme Bruges, dont les maisons grises, les canaux verts et les ruelles fraîches et calmes eurent du charme pour moi il y a des années... J'espère que notre rencontre sera ce que doit être une rencontre entre vous et moi, après tout ce qui est arrivé... »

Conclusion déconcertante, venant après les vitupérations qui précèdent, après le lamentable étalage de tant de turpitudes et de scènes révoltantes, après ce reproche ressassé que Wilde lance à « Bosie » d'avoir été la cause de sa ruine morale et matérielle. Le document, c'est vrai, manque d'unité, mais n'en est-il pas plus humain ? Tout en maudissant l'être responsable de son malheur et qu'il veut flétrir, Wilde ne peut se détacher de lui. Tout le début de l'épître ressemble aux injures d'un amant contre une fille qu'il méprise, cependant que des liens mystérieux le nouent à son âme et à sa chair qu'il déteste et chérit en même temps. Mystère, vraiment, que l'enchaînement d'aventures par lesquelles un être devient l'Élu !

Après l'échec des poursuites qu'il avait intentées contre Lord Queensberry et qui aboutirent à sa propre arrestation, Wilde eut pour co-accusé, aux audiences des deux procès consécutifs où il comparut, un personnage dévoyé qui, après avoir dilapidé sa fortune, était devenu un professionnel de la prostitution masculine.

*L'implication d'un pareil individu ajoutait aux difficultés des défenseurs de Wilde qui s'efforcèrent en vain d'obtenir une disjonction. Les témoignages invoqués par le ministère public établissaient indiscutablement la matérialité des faits imputés. Malgré les dénégations des accusés, le jury admit leur culpabilité. Alors brièvement, unissant dans une seule phrase les deux hommes, le juge prononça la sentence : « Je condamne Wilde et Taylor à deux ans d'emprisonnement avec hard labour. »*

*Cependant, lorsque le juge selon la coutume, résuma les débats, le président du jury l'avait interrompu pour lui poser une question qui démontre qu'une au moins des iniquités de ce procès ne lui avait pas échappé, non plus qu'à ses collègues, sans doute. Il demanda « si un mandat d'arrêt avait été lancé contre Lord Alfred Douglas, et sinon, si l'on avait l'intention d'en lancer un? » L'alarme du juge se révèle dans le désarroi de sa réponse. Il ne sait pas, il ne croit pas. C'est un point qui ne saurait être soulevé. Le mandat en question ne dépend pas de l'accusation actuelle, mais de témoignages qui font défaut. Il serait fâcheux de spéculer sur ce sujet. Le jury ne doit se préoccuper que des faits qui lui sont soumis, des lettres lues aux audiences et de rien de plus.*

*Mais le président du jury insiste : « Nous pouvons déduire des lettres qu'elles s'adressent autant à Lord Alfred Douglas qu'à l'inculpé. » L'inquiétude du juge redouble : « Pour ce qui est de l'absence de Lord Alfred Douglas, je vous prévins de ne vous laisser influencer par aucune considération de cette sorte. Tout ce que nous savons, c'est que Lord Alfred Douglas est parti pour Paris peu après le procès précédent et qu'il y est resté depuis lors. Je suis convaincu que si les circonstances le justifient, les poursuites nécessaires seront intentées. »*

*Parodie de justice qui fit de l'écrivain un bouc émissaire et protégea hypocritement l'aristocrate complice que réclama le jury. « Les péchés d'un autre furent inscrits à mon compte, dit Oscar Wilde. L'eussé-je voulu, j'aurais pu, à l'un et l'autre procès, me sauver aux dépens de cet autre, non de la honte, certes, mais de la prison... J'aurais pu sortir du tribunal en me rengorgeant et les mains dans mes poches, libre. La plus vive pression fut exercée sur moi en ce sens... Les péchés de la chair ne sont rien : des maladies à guérir par les médecins si la guérison est possible. Seuls les péchés de l'âme sont honteux. Assurer mon acquittement par de tels moyens eût été une torture jusqu'à la fin de mes jours. »*

*Le complice essaya par la suite de se disculper. Mais les poursuites en diffamation qu'il intenta à diverses reprises à ceux qui, défendant la mémoire d'Oscar Wilde, le jugeaient sans ménagements, tournèrent à sa confusion. Plusieurs fois, en le déboutant de sa plainte, les magistrats lui infligèrent des attendus infamants, qui l'ont disqualifié. L'indiscrétion appelle son châtement.*

*Dans sa « Vie et Confessions d'Oscar Wilde », Frank Harris raconte que les deux hommes se rencontrèrent à l'automne de 1891. Oscar avait trente-six ans, l'autre vingt et un. Lord Alfred Douglas était un bel éphèbe mince, aux grands yeux bleus, aux cheveux blonds dorés. Il fut amené à un thé chez l'écrivain par le poète Lionel Johnson qui avait été son condisciple et son ami intime au collège de Winchester. Est-ce le chagrin de cette responsabilité dans la ruine de Wilde ou le regret d'avoir perdu son ami qui pesèrent sur l'esprit de Lionel Johnson et l'entraînèrent à ces excès de boisson où il devait trouver une mort prématurée ? Dans son appartement de Gray's Inn, il avait sur les meubles des portraits encadrés d'Oscar Wilde et de Lord Alfred Douglas. Une nuit que son état d'ivresse ne lui permettait guère de se tenir en équilibre, je le ramenai chez lui. Oscar Wilde*

*achevait alors sa peine à la prison de Reading. Johnson contempla un moment les portraits de ses amis, et il se mit à s'invectiver à voix sourde. Bientôt les sanglots l'étouffèrent, et il se dressa debout et, titubant, il arpenta la vaste pièce aux murs couverts de livres, proférant des « Mon Dieu ! », « Mon Dieu ! » successifs qu'il prononçait « Monn Diou ! »*

*C'est au cours de l'année qui suivit leur rencontre que des bruits fâcheux commencèrent à courir sur la liaison des deux hommes. « Le scandale prenait des ailes par le fait qu'il s'appuyait sur un fonds de vérité. En 1889... Wilde avait pris déjà l'habitude de ce vice dont Catulle et son époque parlent ouvertement et qui est, en général, abhorré et dissimulé de nos jours. Dans sa jeunesse, il avait été un coureur de femmes, mais, devenu homme, il cessa d'y prendre le moindre intérêt. » Comme la cause immédiate de sa mort fut une méningite consécutive à une attaque de syphilis tertiaire, on s'est demandé si ce dégoût de la femme ne provenait pas du fait qu'il aurait été contaminé par l'une d'elles. Mais rien ne prouve qu'il n'ait pas contracté le mal avec quelqu'un des abjects chenapans qui vinrent si ignominieusement témoigner contre lui devant le tribunal. Quoi qu'il en soit, Oscar Wilde et son nouvel ami ne se quittèrent plus. Est-ce le plus jeune qui*

initia l'autre à la prostitution spéciale des « renters », ces dangereux maîtres chanteurs ? Faut-il le déduire des quelques passages suivants de « De Profundis » ?

« ... Vous n'aviez pas de motifs dans la vie. Vous aviez des appétits simplement... Votre défaut n'était pas que vous sachiez si peu de la vie, mais que vous en sachiez tant... Le ruisseau et tout ce qui s'y vautre avaient commencé à vous fasciner. Ce fut l'origine du mauvais pas pour lequel vous avez cherché mon aide... Entre deux êtres de culture grandement différente, la seule base commune possible est au niveau le plus bas... Nous nous rencontrions seulement dans la fange... »

L'insouciance du jeune homme fit tomber des lettres que lui adressait Wilde entre les mains de gredins qui rançonnèrent l'écrivain ou les vendirent à ses ennemis. C'est ainsi que Lord Queensberry fit lire par ses défenseurs des fragments de missives compromettantes. Les brillantes explications qu'en donna Wilde n'empêchèrent pas qu'elles furent interprétées comme la preuve de relations hors nature. Voici dans son entier celle dont deux passages furent particulièrement incriminés. « My own boy », prélude le billet, « own » étant un adjectif possessif qui marque ici un attachement étroit. Et il continue :

« Votre sonnet est parfaitement adorable et c'est un prodige que vos lèvres rouges comme des pétales soient faites non moins pour l'ivresse de la musique que pour l'ivresse des baisers. Votre svelte âme d'or se promène entre la passion et la poésie. Nul Hyacinthe n'a suivi l'Amour aussi follement que vous au temps des Grecs. Pourquoi êtes-vous seul à Londres et quand irez-vous à Salisbury ? Allez-y et rafraîchissez vos mains dans le crépuscule gris des choses gothiques. Venez ici tant que vous voudrez. L'endroit est adorable et il n'y manque que vous. Mais allez d'abord à Salisbury.

Toujours avec un amour qui ne meurt pas,

Votre

OSCAR. »

Il est probable que bon nombre des lettres de cette époque ont été perdues ou détruites. Celles qui subsistent ont passé en vente publique mais elles n'ont jamais été publiées. Elles commencent et se terminent par des termes de tendresse qui, s'ils sont courants entre amants, ne sont guère employés entre personne du même sexe : My own, my dearest boy, my own dear, my own dearest boy, my darling boy, my own darling boy... with love, with best love, with

much love, with fondest love... *Peut-être même faudrait-il employer le tu et le toi pour que la traduction rende leur caractère de sentiment passionné. La plupart de ces lettres contiennent de ces effusions banalisées par un usage immémorial, mêlées à d'incisives boutades et à de brillantes épigrammes.*

« *J'ai été très seul sans vous et tourmenté par des ennuis d'argent... Qu'il est étrange de vivre dans un pays où le culte de la beauté et la passion de l'amour sont considérés comme infâmes. ... Je déteste l'Angleterre. Elle n'est supportable pour moi que parce que vous y êtes...* »

*D'un autre billet :*

« *Je suppose que vous ne viendrez plus à présent; il est si tard. Peut-être aurai-je des nouvelles demain. Je ne puis supporter de vous savoir triste et malheureux parce que je n'y peux porter remède. Mais vous savez quelle joie ce sera de vous revoir...* »

*Une lettre de quatre pages, écrite évidemment après une réconciliation, contient ces déclarations boursoufflées :*

« *Merci pour votre lettre. Je suis accablé par des créanciers-vautours et mal en train, mais je suis heureux de savoir que nous sommes amis de nouveau et que notre amour a traversé l'ombre et les ténèbres de*

*la séparation et de la douleur et qu'il en est sorti couronné de roses comme autrefois. Restons infiniment chers l'un à l'autre comme nous l'avons vraiment toujours été... Je pense à vous tous les jours et suis toujours en tout dévouement votre.* »

*Le Marquis de Queensberry, père du jeune homme, avait tenté de provoquer un scandale à la première représentation de The Importance of being Earnest. Il se présenta au Saint-James's Theatre avec un bouquet composé de navets et de carottes, mais la police prévenue l'empêcha de pénétrer dans la salle. Wilde confirme l'incident à son « dearest boy » en ces termes :*

« *Oui, le Marquis Écarlate avait comploté de haranguer le public à la première représentation de ma pièce !! Algy Burke révéla ses intentions, et l'entrée lui fut refusée. Il laissa à mon adresse un grotesque bouquet de légumes. Il arriva flanqué de plusieurs boxeurs !! J'avais tout Scotland Yard — vingt agents — pour garder le théâtre...* »

*Et le billet se termine sur ce ton : « With love, all the love in the world, Devotedly yours, Oscar. »*

*A chaque lettre, le ton s'élève en une gradation constante :*

« *L'Amour et la Mort semblent marcher à mes côtés à mesure que j'avance dans la vie. Ce sont mes*

seules pensées. Je suis sous l'ombre de leurs ailes. Londres est un désert sans vos pieds délicats, et toutes les fleurs des boutonniers se sont changées en plantes sauvages... Écrivez-moi une ligne, et prenez tout mon amour, maintenant et à jamais ; toujours et avec dévotion, mais je n'ai pas de mots pour dire combien je vous aime. »

La même obsession s'impose dans une lettre de huit pages où cependant Wilde avoue :

« ... C'est réellement absurde : je ne puis vivre sans vous. Vous m'êtes si cher, si merveilleux. Je pense à vous tout le long de la journée, et il me manque votre grâce, votre jeunesse, la brillante escrime de votre esprit, la délicate fantaisie de votre génie. .... Votre adorable vie va toujours la main dans la main avec la mienne.... Heureusement qu'il y a un être à aimer en ce monde. »

En octobre 1894, pour achever en paix sa pièce *The Ideal Husband*, Oscar Wilde est à Worthing où il a fui son trop accaparant ami. De là, il lui écrit une lettre de douze pages pour le remercier de l'envoi d'un poème :

« Je ne saurais vous dire combien j'en suis touché. Il est plein de cette légère grâce lyrique que vous avez toujours : qualité qui semble si facile à ceux qui ne

comprennent pas combien il est difficile de faire danser légèrement les pieds blancs de la poésie parmi les fleurs sans les écraser ; pour ceux « qui savent », elle est si rare et si distinguée.... Ma pièce est vraiment drôle. J'en suis tout à fait enchanté, mais elle n'est pas encore formée.... Dear, dear boy, vous êtes pour moi plus que personne ne l'imagine. Vous êtes l'atmosphère de beauté à travers laquelle je vois la vie ! Vous êtes l'incarnation de toutes les choses aimables. Quand nous ne sommes plus en accord, toutes choses perdent leurs couleurs, mais il est rare que nous ne soyons pas réellement en accord. Je pense à vous nuit et jour. Écrivez-moi bientôt, vous, enfant aux cheveux de miel. »

D'après ces extraits qui témoignent d'une passion et d'une tendresse extrêmes, il est possible de s'imaginer que l'amour uranien donne des joies pures et des satisfactions parfaites. Mais la réalité s'écarte de ce tableau enchanteur : le contraste est aussi lamentable ici que dans toutes les liaisons où intervient la passion cérébrale et sensuelle.

Au calme relatif de Worthing succéda un bref séjour des deux hommes à Brighton, et il faut lire dans le *De Profundis*, depuis la page 76, le récit des scènes écœurantes que Wilde relate dans leurs plus révoltants détails. Des critiques ont exprimé le regret

que Wilde ait révélé toutes ces ignominies, qu'il ait énuméré longuement ses propres générosités et rapporté si implacablement les goûts crapuleux de son ami et ses ingrattitudes. Certains ont exprimé l'opinion que les cent premières pages de ce réquisitoire, avec leur étalage de turpitudes, contrarient l'effet du reste qui est magnifique d'humilité, de résignation, de pensées profondes et brillantes; et ils concluent au manque de sincérité, à l'artifice.

Cette opinion paraît superficielle au traducteur que son travail a amené à comprendre cette œuvre, à en discerner la signification mieux que ne le permet une seule lecture, au cours de laquelle les émotions se succèdent page après page, où l'attention est à tout moment saisie, où l'esprit trouve malaisé de concentrer les éléments d'appréciation et de formuler un jugement sur l'ensemble.

A vrai dire *De Profundis* n'est qu'une longue lettre d'amour. Wilde veut voir clair en lui-même, et il veut que l'être qu'il aime voie lui aussi clair en soi-même. Dans quel but? Pour le reprendre et qu'il ne soit qu'à lui. D'un bout à l'autre, c'est la préoccupation qui se retrouve sous les reproches, les accusations, les récriminations, les blâmes qu'il adresse tour à tour à l'autre et à lui-même. Au début, il accumule les

attaques avec un double objet : blesser la vanité, l'arrogance de Bosie, l'atteindre au point sensible pour que l'armure de ces défauts, qui fait barrière entre eux, se disloque et s'écroule; alors, le cœur de l'ami pourra être touché par la tendresse immense qui lui est offerte et son intelligence s'harmonisera aux énergies intellectuelles, aux accomplissements cérébraux qui sont pour Wilde une nécessité vitale.

Wilde est pénétré de ce sentiment que, par son charme physique et sa vivacité intellectuelle, son ami est pour lui « l'atmosphère de beauté à travers laquelle il contemple la vie », le miroir sans lequel il ne peut voir le reflet de lui-même, — il l'aime, peut-être comme Narcisse aime la source dans laquelle il voit sa propre beauté reflétée.

Il regrette sa chute, certes, mais il ne blâme que lui-même. Il assume la responsabilité d'avoir permis que son ami fût la cause du désastre. Il en cherche les raisons, il les découvre, les dépiste. Du caractère de l'ami, il dégage les défauts qui ont rendu inévitable une catastrophe. Il lui en montre minutieusement l'horreur, il l'en fustige, il l'en outrage. Pourquoi? Est-ce par rancune, par représailles, par haine, par vengeance? Que non pas! C'est pour le mortifier, pour le châtier. Il veut — comme si l'on pouvait changer

la nature ! — qu'il se corrige de ses vices, de ses tares; il s'imagine que lorsque l'aveugle ami les comprendra, il les haïra et s'en libérera : « Le vice suprême est d'être superficiel, tout ce qui est compris est bien. »

Pourquoi encore veut-il qu'il s'amende et se régénère? Est-ce par souci de la morale humaine, de la vertu pharisaïque, d'un fallacieux repentir? Est-ce que sa contrition et sa pénitence procèdent d'un sentiment religieux d'expiation, d'un remords torturant de péchés sacrilèges? Pas du tout. Plus que sa ruine, l'homme frappé regrette l'ami perdu, l'ami oublié. « Pourquoi ne m'écrivez-vous pas? » Voilà la première et la dernière question qu'il lui pose dans *De Profundis*. Et il supplie l'ingrat, il l'adjure d'écrire afin que le miracle s'accomplisse avant qu'il ne soit libéré et qu'ils ne se retrouvent.

Car il sait bien qu'ils se retrouveront, que c'est inévitable comme la fatalité. Sous la violence voulue des paroles qui châtient s'entend la plainte de l'âme anxieuse, du cœur en peine : « Pourquoi ne m'aimez-vous plus? Moi, je vous aime toujours. »

Le mercredi 19 mai 1897, le prisonnier C. 3. 3. reparait libre dans le monde. Les amis qui lui sont restés fidèles l'attendent au seuil de la géôle « avec des vêtements et des épices, avec de sages avis et l'affection

de leur cœur ». Le jour même, ils l'emmènent en France, et c'est en débarquant à Dieppe que Wilde remet à Robert Ross, qui l'y attendait, les quatre-vingts feuillets manuscrits de *De Profundis*. Dès lors, malgré le silence qui a si cruellement peiné le poète pendant sa longue et dure détention, « Bosie » cherche à renouer. Il y mettra d'autant plus d'entêtement qu'il sentira d'une part la résistance des amis qui entourent Wilde de leur sollicitude, et d'autre part la fermeté d'emprunt de celui chez qui il devine la persistance d'une incurable passion.

Le 28 mai, sous le nom de Sebastian Melmoth, Wilde est installé à l'Hôtel de la Plage, à Berneval. Ses amis ont regagné Londres. C'est la première journée qu'il passe seul : « Une journée très malheureuse », dit-il, pendant tout le cours de laquelle il s'est senti « rebelle et amer de cœur ». Dans une lettre inédite, adressée à Robert Ross, il fait cet aveu : « Je commence à me rendre compte de ma terrible position d'isolement »; il a éprouvé des « accès de rage » qui ont passé sur lui « comme d'après rafales », et cette longue missive, rédigée à diverses reprises, donne tout de suite l'impression qu'il ne pourra pas, quoi qu'il fasse et quoi qu'il dise, supporter jusqu'au bout sa solitude. Dans ces conditions, la passion que n'a pas éteinte la catastrophe

*ne risque-t-elle pas de flamber au premier souffle? A vrai dire, quelques amis clairvoyants en aperçoivent déjà les étincelles, ils en entendent les crépitements précurseurs. Sans doute, des précautions matérielles ont été prises. La maigre pension qui, par la volonté de sa femme, assure à Wilde les nécessités de l'existence, lui est servie sous la condition expresse qu'il ne reverra jamais Bosie. Mais qu'est-ce que renoncer à une mensualité de quelques livres pour celui qui vient de subir des sacrifices aussi effroyablement tragiques que la ruine matérielle et morale et l'emprisonnement infamant?*

*Dans cette première lettre du premier jour où il est seul, Wilde écrit :*

*« Je n'ai guère pu dormir la nuit dernière. La lettre révoltante de Bosie était dans ma chambre, et inconsiderément je l'avais relue et laissée près de mon lit. J'ai rêvé que ma mère m'admonestait et qu'elle était dans l'inquiétude. Je vois très bien que, chaque fois que je suis en danger, elle vient d'une façon ou d'une autre m'avertir. J'éprouve maintenant une réelle terreur de ce malheureux et ingrat jeune homme avec son égoïsme dénué d'imagination et son manque total de toute sensibilité pour ce qui, chez d'autres natures, est bon ou charitable ou s'efforce de l'être. Il me fait*

*l'impression d'une influence mauvaise, pauvre diable. Être avec lui serait retourner à l'Enfer dont je suis sûr que j'ai été délivré. J'espère ne jamais le revoir. »*

*Les mêmes vives alarmes se retrouvent dans la lettre adressée à Robert Ross le 30 mai :*

*« Je suis terrifié au sujet de Bosie. More (Adey) m'écrit qu'il s'est fait interviewer à mon propos. Désirant m'épargner, je suppose, More ne m'a pas envoyé le journal, de sorte que j'ai passé une nuit abominable. Bosie peut me causer un dommage presque irréparable. Je supplie qu'on le conjure de ne pas recommencer. Les lettres qu'il m'adresse sont infâmes. »*

*Brusquement le « malheureux et ingrat jeune homme » change de tactique. Sans doute a-t-il discerné dans les répliques de Wilde un fléchissement, une brèche par où il pourra se glisser, s'il y met assez de souplesse et d'astuce. Guidé par le sûr instinct de sa nature efféminée, il comprend que plus fera douceur que violence, et il manigance aussitôt ruses et artifices. Wilde écrivant à Ross, le 2 juin, un billet de cinq ou six lignes, le termine par cette brève mention :*

*« Bosie a écrit, très gentiment venant de lui, sur des sujets de littérature et à propos de ma pièce. »*

*Ainsi amadoué, Wilde s'empresse de répondre le 4 juin au « dear boy » :*

« Ne pensez pas que je ne vous aime pas. Certes je vous aime plus que personne autre. Mais nos existences sont inséparablement sacrées pour ce qui est de nous rencontrer. Ce qui nous est laissé c'est la connaissance que nous nous aimons et chaque jour je pense à vous et je sais que vous êtes un poète et cela vous rend doublement cher et merveilleux... »

La formule qui clôt l'épître : *Ever, dear boy, with fondest love* » est tout de suite au ton d'avant. Le surlendemain, le dimanche soir, Wilde adresse encore à son « *dearest boy* » une nouvelle missive :

« Il faut que je renonce à l'absurde habitude de vous écrire tous les jours. Cela vient tout simplement de l'étrange joie nouvelle de m'entretenir quotidiennement avec vous. Mais la semaine prochaine il faut que je prenne la résolution de ne vous écrire que tous les sept jours, et alors, sur la question des rapports du sonnet avec la vie quotidienne..... Je suis si content que vous alliez au lit à sept heures. La vie moderne est terrible pour des charpentes délicates et vibrantes comme la vôtre, — une feuille de rose dans une rafale de dure grêle n'est pas plus fragile. Chez nous qui sommes modernes, c'est le fourreau qui use l'épée..... *Dear boy*, j'espère que vous êtes encore doucement endormi..... »

La proie convoitée n'est plus sur ses gardes, et

d'emblée Bosie manœuvre de façon à l'affoler. S'il y réussit, il aura l'indiscutable confirmation qu'il a conservé tout son ascendant sur l'ami qu'on lui dérobe. Deux paragraphes d'une lettre à Ross, datée du 3 juin, révèlent que Wilde, malgré le ton badin qu'il affecte, s'est naïvement laissé prendre :

« Je ne reçois de Paris aucune coupure, ce qui me rend irritable alors que je sais que des choses paraissent. Ne sachant pas quel jour avait paru la soi-disant interview de Bosie, j'avais heureusement commandé le journal pendant trois jours consécutifs ; ils viennent d'arriver et j'y vois un important démenti des dénégations de Bosie.

« Bosie m'a écrit aussi pour m'annoncer qu'il est à la veille d'un duel. On raconte que son costume est ridicule. Je lui ai écrit pour le prier de ne jamais se battre en duel car dès qu'on commence il faut continuer. Et bien que ce soit moins dangereux que notre cricket et notre foot-ball anglais, ce n'en est pas moins un jeu fort ennuyeux à jouer continuellement. De plus, se battre contre un journaliste qui perpète ce genre de menues interviews c'est se mesurer contre les morts, ce qui est soit une farce soit une tragédie. »

Le 7, toute inquiétude est dissipée. Wilde en informe Ross :

« *Bosie télégraphie tous les jours, c'est une exagération, mais je l'ai fait télégraphier à propos du duel qui s'est bien fini — sans duel.* »

*Des rumeurs se répandent, dont l'écho parvient à Londres. Robert Ross s'inquiète. Par une carte postale du 18 juin, Wilde le rassure :*

« *A. D. n'est pas ici et il n'est pas question qu'il vienne.* »

*Et cependant, le 15, il avait écrit à son « own dear boy » :*

« *... Vous me demandez de vous laisser venir samedi, mais, cher boy à la douceur du miel, je vous ai déjà demandé de venir alors : ainsi nous avons tous deux le même désir, comme de coutume. Vous prendrez pour nom Jonquille du Vallon.....* »

*Et il réitère l'invitation le lendemain :*

« *Il ne faut pas m'envoyer vos lettres sous votre vrai nom. Cela pourrait me causer le plus sérieux dommage..... Apportez aussi quelques parfums et des choses délicates venant des vendeurs de la poussière de roses. Et surtout apportez-vous vous-même...* »

*C'est évidemment vers ces jours-là qu'il faut placer une lettre sans date écrite du Café Suisse, à Dieppe, au « dearest boy ».*

« *J'ai été obligé de demander à mes amis de me*

*laisser car je suis si bouleversé et si énervé par la lettre de mes sollicitors, et par l'appréhension d'un sérieux danger, qu'à tout prix il faut que je sois seul... Il va sans dire qu'il nous est à présent impossible de nous rencontrer... Si votre père, ou plutôt Q — car je ne le connais que sous cette initiale, — si Q venait ici pour faire une scène et provoquer le scandale, cela détruirait complètement mes possibilités d'avenir et m'aliénerait tous mes amis. C'est à eux que je dois tout, jusqu'aux vêtements que je porte.....* »

*Le rapprochement de ces textes inédits semble bien démontrer que non seulement Wilde avait cédé et consenti à revoir l'ingrat, mais, bien mieux, qu'il l'avait invité avant même que l'autre n'eût exprimé le désir qu'un jour fût fixé. Bosie n'avait pas cru pouvoir obtenir un succès aussi prompt et aussi facile. Les conséquences de sa légèreté et la menace immédiate de sanction le font tout de même se reprendre, et, après avoir décommandé leur rendez-vous, Wilde, dans cette même lettre, continue :*

« *Ainsi, il faut que nous nous contentions de correspondre sur les choses que nous aimons, sur la poésie et les arts colorés de notre époque, et sur la transmutation des idées en images qui est l'histoire intellectuelle de l'art. Je pense à vous sans cesse et je vous aime sans*

*cesse, mais des abîmes de nuit sans lune nous séparent : nous ne pouvons les franchir sans de hideux et d'innombrables périls. Plus tard, quand l'alarme sera calmée en Angleterre, quand le secret sera possible et que le silence fera partie de l'attitude du monde, nous pourrons nous revoir, mais à présent vous comprenez que c'est impossible. Partez pour quelque endroit où vous pourrez jouer au golf et reprendre votre teint de lis et de rose..... »*

*Le mystère n'a pas été possible : la rencontre tant désirée de part et d'autre n'aura pas lieu. Après l'avoir laconiquement annoncé à Robert Ross dans sa carte postale du 18, Wilde reprend plus longuement le sujet le lendemain. Il explique qu'il n'a pas encore reçu le chèque en paiement de sa pension, mais que par contre le solicitor qui a charge de cet envoi lui a adressé une « lettre mystérieuse » dans laquelle il est question de « renseignements privés ». « Je suppose, continue-t-il, qu'il a appris que Bosie désire me voir. J'ai maintenant remis Bosie indéfiniment. J'ai été si tracassé et véritablement affolé à la pensée d'un scandale ou d'un désastre possibles. Les journaux français décrivent ma présence aux courses de Longchamp avec Bosie ! C'en est assez pour les mauvaises langues. »*

*Après divers détails, un dernier paragraphe de cette lettre manifeste la contrariété que Wilde ressent :*

*« J'ai été si tourmenté, avec Bosie qui télégraphie toute la journée, et Hansell qui abandonne le soin de mes intérêts, que je ne suis pas bien. Il m'est simplement impossible de supporter les tracasseries. »*

*Si Wilde est déçu et contrarié de l'échec de leur projet, Bosie ne s'y résigne pas du tout. Il poursuit la lutte et s'y opiniâtre. La correspondance conservée par Robert Ross en marque les phases. Le 28 juin, Wilde écrit :*

*« Cher Robbie, Bosie m'a envoyé un long réquisitoire contre vous et un panégyrique de lui-même auxquels je répliquerai demain. Vous comprenez de quel ton je lui répondrai. Si ce n'était de vous, cher ami, je ne sais dans quel noir abîme d'indigence j'aurais été. Je ne devrais pas écrire cela sur une carte postale, mais mon écriture est aussi illisible que la vôtre. »*

*Une semaine plus tard, Ross reçoit le résumé de la réplique promise :*

*« Je n'ai pas eu le temps d'écrire récemment, mais j'ai adressé à Bosie une longue lettre de douze pages grand format pour préciser que je dois tout à vous et à vos amis, et que je vous devrai ce que je puis avoir d'existence à venir comme artiste. Il m'a maintenant*

*répondu par une lettre modérée, disant que Percy tiendra sa promesse quand il le pourra. Je n'en doute pas, mais quand il le pourra veut dire une date certainement lointaine, et mes besoins sont pressants. Je lui ai aussi écrit sur le fait qu'il se décerne du « grand seigneur » par comparaison avec l'ami cher, aimable et merveilleux que vous êtes — son supérieur en toutes choses belles. Je lui ai dit combien grotesque, ridicule et vulgaire est une pareille prétention. »*

*La missive se termine par ce post-scriptum :*

*« J'espère que vous serez ferme avec Bosie. »*

*Le 12 juillet, sur une carte postale, Wilde questionne Ross :*

*« Bosie assure que vous lui avez fait des excuses. Est-ce vrai? »*

*La situation est curieuse. Deux influences rivales sont aux prises : celle de Robert Ross qui veut le relèvement artistique et social de son ami, — celle de Bosie qui est le risque, l'aventure, mais aussi l'amour ! Et Wilde, qui en représente l'enjeu, est en même temps l'arbitre du conflit ! Dans sa lettre du 20, il s'exprime sévèrement sur l'outré-aidance de Bosie.*

*« En ce qui concerne Bosie, j'ai l'impression que vous avez été, comme d'habitude, indulgent, bienveillant et de trop bonne composition. Ce qu'il faut qu'on*

*lui fasse sentir, c'est qu'il doit rétracter sa vulgaire et ridicule prétention à une supériorité sociale et s'en excuser. Je lui ai écrit pour lui dire que « quand on est gentilhomme on est gentilhomme » (en français dans le texte), et qu'il est outrageusement stupide de sa part de se poser comme votre supérieur social parce qu'il est le troisième fils d'un marquis d'Écosse et vous le troisième fils d'un roturier. Il n'y a pas de différence entre gentlemen. Les questions de titres sont affaires d'hérédité, rien de plus. Je voudrais que vous fussiez énergique sur ce point. Il faut lui faire passer cette pose à force de coups. Quant à la grossière ingratitude dont il témoigne en vous injuriant, vous à qui, comme je le lui ai dit, je dois toutes possibilités d'une nouvelle carrière artistique, et à vrai dire de pouvoir vivre même, je n'ai pas de mots qui expriment mon mépris pour son manque de clairvoyance intime et pour l'inertie de sa sensibilité. J'en suis absolument furieux. Aussi, je vous en prie, quand vous lui écrirez de nouveau, faites-le d'une façon tout à fait calme et déclarez que vous ne tolérerez aucune forfanterie de supériorité sociale et que, s'il ne comprend pas que gentlemen sont gentlemen et rien d'autre, vous n'avez plus aucun désir d'entendre parler de lui. »*

*Plus d'un mois s'écoule sans qu'on trouve une seule mention de Bosie dans les lettres de Wilde à Ross ;*

mais celui-ci a dû poser quelque question car, le 24 août, Wilde lui dit :

« Depuis que Bosie a écrit qu'il ne pouvait se permettre de dépenser 40 francs pour venir me voir à Rouen, il n'a jamais écrit. Moi non plus. Je suis grandement froissé de sa mesquinerie et de son manque d'imagination. »

Le feu couve. Brusquement tout s'embrase. Le 4 septembre, Wilde est à Dieppe et, du Café Suisse, il écrit à Robert Ross :

« ... Je suis ravi que vous soyez de retour ; vous pourrez ainsi me rejoindre à Rouen à l'Hôtel d'Angleterre. J'y pars dans une demi-heure. Je ne pouvais plus tenir à Berneval. Je m'y suis presque suicidé jeudi, tant je m'y ennuyais.

« Je n'ai pas fini mon poème ! Il me faut votre aide. J'en suis à peu près au baiser de Caïphe : le tout est très bien.

« Je vais à Rouen pour essayer d'y récrire ma tragédie florentine : L'Amour et la Mort...

« Oui, j'ai vu Bosie, et, cela va sans dire, je l'aime comme je l'ai toujours aimé, avec un sentiment de tragédie et de ruine. Il était dans ses meilleurs jours et adorable.

« Venez tout de suite à Rouen. »

Rouen sera la première étape sur le chemin de la tragédie et de la ruine définitives. Il va retrouver Bosie. Pour cette rencontre avec « le Prince Fleur de Lys », il déguise sous un accoutrement d'illusions l'angoisse qui est au fond de son cœur. Il engage son dernier espoir. Le mardi, qui doit être le 7 septembre, il esquisse son rêve chimérique : « *My own darling boy* », écrit-il,

« J'ai reçu votre télégramme il y a une demi-heure et je vous envoie juste une ligne pour dire que je sens que mon seul espoir de faire à nouveau de belles œuvres d'art est d'être avec vous. Il n'en était pas ainsi jadis, mais à présent c'est différent, et il vous est possible de recréer en moi l'énergie et ce sentiment de joyeuse puissance dont l'art dépend.

« Tout le monde est furieux contre moi, de ce que je retourne à vous, mais ils ne comprennent pas... Refaites-moi mon existence ruinée et alors notre amitié et notre amour auront aux yeux du monde un sens différent... Mais nous nous aimons. Bonsoir, chéri. »

Le mardi 21 septembre 1897, Oscar Wilde est à Naples. De l'Hôtel Royal des Étrangers, il écrit à Robert Ross :

« Votre lettre me parvient ici. Il était psychologiquement inévitable que je rejoigne Bosie ; et, laissant

*de côté la vie intérieure de l'âme et sa passion de se réaliser à tout prix, le monde m'a contraint à cette réunion. Je ne puis vivre sans une atmosphère d'amour : il faut que j'aime et que je sois aimé, quel que soit le prix que je le paie. J'aurais pu vivre toute ma vie avec vous, mais vous avez d'autres devoirs, des devoirs auxquels vous êtes trop noble pour renoncer, et tout ce que vous avez pu me donner fut une semaine de votre compagnie... Pendant le dernier mois à Berneval, j'avais un tel sentiment de solitude que je fus sur le point de me tuer. Le monde ferme ses barrières contre moi, et la porte d'amour est ouverte. Quand vous entendrez parler mal de moi pour être retourné avec Bosie, dites qu'il m'offrit l'amour, et que dans ma solitude et ma disgrâce, après trois mois de lutte contre un hideux monde philistin, je me tournai naturellement vers lui.*

*« Certes, je serai souvent malheureux, mais néanmoins je l'aime. Le simple fait qu'il a ruiné ma vie me fait l'aimer : « Je t'aime parce que tu m'as perdu », est la phrase qui termine l'une des nouvelles d'Anatole France, dans Le Puits de Sainte Claire, et c'est une terrible vérité symbolique.*

*« Nous espérons trouver une petite villa ou un appartement quelque part, et j'espère travailler avec*

*lui, je pense que j'en serai capable, je pense qu'il sera bon envers moi, je ne demande que cela. Aussi faites savoir aux gens que mon seul espoir de vie ou d'activité littéraires était de retourner au jeune homme que j'aimai auparavant avec de si tragiques conséquences pour mon nom. »*

*Mais Wilde reste préoccupé d'expliquer. Le lendemain il répète à Ross sa recommandation, en un message de quatre lignes :*

*« Journée exquise. Nous allons au Posilippe. Je suis tout à fait heureux. J'espère que vous avez ma lettre d'hier et que vous ne manquerez pas de dire aux gens ce que je vous ai prié de leur dire. Écrivez-moi bientôt et dites-moi toutes les nouvelles. »*

*Sans attendre cette invite, Ross et ses amis ont écrit, et sans doute désapprouvent-ils l'équipée, car à peine est-il installé à la Villa Giudice, au Posilippe, que Wilde adresse à Ross de nouvelles explications :*

*« Je n'ai pas encore répondu à vos lettres parce qu'elles m'affigent et m'irritent, et je ne veux pas vous écrire, à vous entre tous les êtres de ce monde, sous l'influence de la colère. Vous avez été un si bon ami pour moi, votre affection, votre générosité, votre sollicitude à mon égard pendant que j'étais en prison sont les plus exquis souvenirs de ma vie. Sans vous*

qu'aurais-je fait? Comme vous m'avez fait la vie possible, vous avez parfaitement le droit de me dire tout ce qu'il vous plaît, mais je n'ai aucun droit de vous rien dire sinon de vous répéter combien je vous suis reconnaissant et quel plaisir c'est d'éprouver gratitude et affection simultanément pour la même personne.

« Je crois bien que ce que j'ai fait est fatal, mais il fallut le faire. Il était nécessaire que Bosie et moi fussions de nouveau réunis. Je ne vis pas d'autre existence pour moi; pour lui, il n'en vit pas d'autre: tout ce que nous voulons maintenant c'est qu'on nous laisse tranquilles, mais les journaux napolitains sont assommants et veulent m'interviewer, etc. Ils écrivent des choses aimables à mon sujet, mais je ne veux pas qu'on écrive quoi que ce soit. Je veux la paix, c'est tout. Peut-être la trouverai-je. »

Il ne la trouvera plus. Il a perdu toute chance de la trouver. Les « gens » à qui il a recommandé à Ross d'expliquer qu'il ne pouvait pas ne pas franchir « la porte d'amour » ouverte devant lui, et que sa réunion avec Bosie était « inévitable psychologiquement », ces gens se refusent à comprendre. Le 3 octobre, en annonçant à Ross l'envoi d'une copie dactylographiée de son poème, Wilde écrit :

« J'attends un coup de tonnerre du solicitor de ma

femme. Elle m'a écrit une lettre terrible mais absurde disant « je vous défends de faire ceci et cela », « je ne vous permettrai pas », etc., « J'exige une promesse formelle que vous ne ferez pas... etc. ». Comment peut-elle réellement s'imaginer qu'elle pourra influencer ou régenter ma vie? Elle pourrait aussi bien essayer d'influencer et de régenter mon art: je ne pourrais pas mener une existence aussi absurde, c'est risible! Aussi je suppose qu'elle va maintenant essayer de me supprimer mes misérables £3 par semaine. Les femmes sont si mesquines, et Constance n'a aucune imagination. Peut-être, par vengeance, voudra-t-elle un autre procès: alors, elle pourra certainement prétendre m'avoir influencé pour la première fois de sa vie. Je voudrais de grâce qu'elle me laissât tranquille. Je ne me mêle pas de sa vie. J'accepte la séparation d'avec les enfants. J'acquiesce... Pourquoi continue-t-elle à me harceler et à essayer de me ruiner? Un autre procès, cela va sans dire, achèverait de me détruire. Somme toute, cher Robbie, une sombre menace de tempête s'annonce. »

La menace est sérieuse, en effet. Sans sa maigre pension, Wilde n'a pas de ressources régulières et c'est en vain qu'il espère tirer des centaines de livres et de dollars de la publication de la Ballade de la

Geôle de Reading qu'il vient d'achever. Si sa femme qui, avec ses enfants, réside en Suisse sous le nom de Mrs. Holland, commence une instance en divorce, c'est de nouveau l'étalage des anciennes turpitudes ; c'est le scandale public, une fois de plus, dans un pays où aucune loi ne restreint le compte rendu des démêlés conjugaux, même les plus scabreux. De plus, la réunion avec Bosie compromet, si elle ne la rend impossible, la réconciliation projetée de Wilde et de sa femme et son retour auprès de ses enfants dont il déplore toujours d'être séparé. Le besoin d'argent devient urgent et Wilde, dans cette même lettre, ne le dissimule pas :

« La solitude de notre vie ici est merveilleuse, et personne ne nous écrit. Il est heureux que nous nous aimions et nous serions tout à fait heureux si nous avions de l'argent, mais il va sans dire que Bosie est aussi à court d'écus que d'habitude, en réalité il n'a pour ainsi dire pas un sou, et à moins que Pinker ne m'obtienne trois cents livres nous n'aurons rien à nous mettre sous la dent. Stimulez Pinker à perpétrer d'audacieux exploits et affirmez-lui que cinq cents livres est le prix que vaut réellement le poème. »

Mais ni l'agent littéraire anglais Pinker, ni les agents américains ne trouveront preneur. Les revues

et les quotidiens refusent de publier l'œuvre du poète de qui le nom encourt encore la réprobation publique. Wilde écrit qu'il acceptera moins :

« Je vois que les difficultés pour l'Amérique sont terribles. C'est une sorte d'effroyable choc pour moi de constater qu'il existe une pareille barrière entre le public et moi. Il va falloir que je prenne une nouvelle décision car je ne puis continuer de vivre ici comme je le fais, encore que je sache bien qu'on ne change pas sa vie, mais simplement qu'on tourne et tourne aveuglément dans le cercle de sa propre personnalité... J'ai presque abandonné tout espoir pour l'Amérique, mais il me faut faire de l'argent d'une façon ou d'une autre... »

« Au nom de la Beauté et de l'Art », More me conjure de renoncer à mes £3 par semaine, mais je ne pense pas que je l'ose : qu'aurais-je pour vivre ? D'ailleurs j'avais compris qu'il s'agissait d'un arrangement régulier, non pas d'une faveur ; c'est le point que More et vous avez toujours souligné. Je n'ai pas besoin d'ajouter que Bosie ne pourrait pas me donner trois shillings par semaine. Il n'a pas assez pour ses besoins personnels, aussi je ne crois pas que je jouerai les Don Quichotte : jouter contre la Mort est pire que contre les moulins à vent. »

Cette lettre est datée du 15 novembre. Les événements

s'accélérent. Le lendemain 16, Wilde annonce que la foudre du solicitor l'a atteint :

« Je reçois cet après-midi une lettre dans laquelle Hansell dit qu'il va décider de me priver de mon absurde revenu parce que je suis avec Bosie. Je suppose que rien ne réussira à l'en empêcher. Mais j'ai cru devoir, pour moi-même et pour Bosie, lui adresser une protestation, sur ce principe que je ne pense pas qu'il soit juste, ou socialement parlant exact de décrire Bosie comme un « individu discrédité ». Après tout, aucune accusation n'a été portée contre lui à aucun de mes procès, rien n'a été prouvé, ni essayé de l'être.

« Je ne crois pas non plus qu'il soit juste de dire que j'ai provoqué un « scandale public » en étant avec lui. Si les journaux chroniquent le fait, c'est leur affaire, je n'y puis rien. Si je vivais avec vous, ils mettraient autant de venin et de vulgarité à relater le fait et il en serait de même si je vivais avec quelqu'un de réputation sans tache et de position inattaquable. J'estime que seule devrait m'être imputée à scandale une contravention aux lois. C'est mon existence qui est un scandale, mais je n'imagine pas que j'encourre l'accusation de provoquer un scandale du fait que je continue simplement à vivre, encore que je sois persuadé que c'en est un. Je ne puis pas vivre seul et Bosie est

le seul de mes amis qui puisse ou veuille me donner sa compagnie. Si je vivais avec un giton de Naples, je suppose que ce serait très bien. Comme je vis avec un jeune homme de bonne éducation et de bonne naissance et qui n'a été accusé d'aucun délit, je suis privé de toute possibilité d'existence. »

Ces arguties ne pouvaient servir de rien, et Wilde s'en rend compte, car il poursuit :

« Tel est l'argument que j'ai fait valoir à Hansell. Je vous le répète simplement non pour que vous vous en tourmentiez, mais parce que je vous dis tout. Vous avez fait de votre mieux pour me créer une existence possible, mais c'en est une que mon tempérament ne pouvait souffrir. Je ne pouvais pas vivre seul, et c'est pourquoi j'ai inévitablement pris l'amour et la compagnie qui me furent offerts. Il m'a semblé que c'était la seule issue vers une vie quelconque, mais je l'ai fait conscient de toute la ruine nouvelle qui m'en pourrait venir. Je ne fus pas aveugle à ce que je faisais. Vous savez quels beaux programmes de vie sage et raisonnable les gens vous apportent : il n'y a rien à redire là contre, sinon qu'ils ne sont pas pour soi. Ne pensez pas que je récrimine : je désire simplement vous dire ce qui s'est passé. Je suppose que vous le savez déjà. Moi-même je le sentais venir. »

*Il avoue qu'il se sent « terriblement isolé » et que Paris eût sans doute été préférable, si Bosie n'avait pas prétendu qu'il n'y pouvait passer l'hiver. Il ne dit rien de ses souffrances, il est muet sur les scènes quasi quotidiennes que lui fait son compagnon, plus âpres, plus violentes, plus ignobles que celles qu'il a décrites dans De Profundis. Il réclame de Robert Ross ces marques d'affection qui lui manquent :*

*« Vous ne m'avez pas écrit depuis des âges, sinon à propos de la tracassante affaire de mon invendable poème, pour laquelle, je le sais, vous vous êtes donné beaucoup de mal. Je n'avais pas idée qu'il y eût de telles barrières entre moi et la publication en Amérique. Je croyais que je pourrais faire une rentrée à grand éclat et empocher une grosse somme. C'est curieux comme la vanité soutient l'homme qui réussit et comme elle abat celui qui échoue. Jadis, la moitié de ma force venait de ma vanité. »*

*Quand il apprit que la pension était supprimée, Robert Ross, l'ami au grand cœur, a, sans attendre une demande, envoyé neuf livres, tout ce qu'il avait, sans doute, ou collecte entre amis. Mais le problème demeure de vivre à deux sans ressources régulières. Wilde continue ses futiles protestations :*

*« J'écris à More et à Adrian Hope au sujet de*

*cette monstrueuse tentative de me faire mourir de faim parce que je vis avec le seul être humain qui, de la classe des gentlemen, consent à vivre avec moi. L'attitude de Hansell est outrageante. Il m'écrit qu'il tient « tout membre de la famille Quensberry » comme entrant dans la catégorie des « individus discrédités ». J'aimerais connaître l'opinion de Percy là-dessus ! Hansell en garderait sans doute une impression durable. Je n'ai jamais eu confiance dans Hansell, mais je n'aurais pas cru qu'il pût forcer l'interprétation d'un document légal jusqu'à dépouiller son propre client. Il pourrait laisser cela à Hargrove et C<sup>ie</sup>.*

*Robert Ross a écrit. Wilde l'en remercie le 25 novembre et déclare que la « situation est effroyable ». Smithers, le libraire londonien qui doit éditer la Ballade de la Geôle de Reading « a eu la gentillesse d'envoyer cinq livres et il en a promis cinq autres qui sont attendues. » L'auteur conseille que la publication de son poème soit remise au début de l'année : « Je ne suis guère un cadeau de Noël », remarque-t-il.*

*« Ce qui m'étonne et m'intéresse dans ma position présente c'est que du moment où les forces du monde commencent à persécuter quelqu'un elles ne le lâchent plus. Cela me semble un fait historique en même temps qu'un problème psychologique intéressant. Cesser*

la persécution c'est admettre qu'on a eu tort, et le monde ne fera jamais cela. En outre, le monde est furieux parce que son châtement n'a produit aucun effet. Il veut pouvoir dire : « J'ai accompli un exploit capital pour Oscar Wilde : en le mettant en prison, j'ai imposé un terme à son amitié avec Alfred Douglas et tout ce que cela implique », mais il s'aperçoit maintenant que l'effet ne s'est pas produit, qu'il m'a simplement traité avec barbarie, sans toutefois m'influencer, et qu'il m'a seulement ruiné, et il en est furieux. J'ai écrit à Adrian Hope, mais je n'ai pas encore de réponse. A Hansell, j'ai adressé une lettre violente. Du cher More, j'ai fait un holocauste, il le fallut, mais il survivra à mon bûcher. Dans les cendres de son cœur, cor cordium se retrouvera intact. J'écrirai demain, mais désormais je n'ai plus de quoi acheter des timbres ! »

Ses lettres cependant sont nombreuses et pleines de détails sur la Ballade de la Geôle de Reading, sur les corrections proposées et ses raisons de les accepter ou de les rejeter, sur ses démêlés avec Smithers, sur ce que l'on pourrait tenter encore pour tirer quelque argent de la publication dans un périodique. « Je crains, dit-il, d'avoir échafaudé des châteaux aériens de faux or avec mes rêves d'Amérique. » Bosie est

d'avis qu'il accepte même vingt-cinq livres ! Ni Hansell ni Adrian Hope ne répondent. Wilde songe à transiger :

« Pensez-vous que si je m'engageais à ne pas vivre avec Bosie sous le même toit, cela serait considéré comme une concession ? Dire que je ne voudrais plus ni le voir ni lui parler serait puéril, il va sans dire, et c'est hors de question. Mais je suis tout à fait prêt — et Bosie le sera aussi — à dire qu'il n'habitera plus la même maison si cela peut être regardé comme une concession équitable. Ou bien pensez-vous que tout soit fini, et que ma femme ne veuille plus entendre parler de rien qui me permette de vivre ?

« C'est une sinistre et sordide tragédie, mais je soutiens qu'on devrait voir qu'il est absurde de dire que ma femme ne saurait tout de même pas me fournir de l'argent pour vivre avec Bosie. Comment je dépense mon argent est assurément une question qui me regarde. Si ma femme décidait de ne plus boire que de l'eau, aurait-elle le droit de dire qu'elle ne veut pas me donner d'argent pour que je boive du vin ? Et si elle réprouvait le tabac, devrais-je renoncer aux cigarettes ? »

Et Wilde conclut cette spécieuse argumentation par une discussion juridique :

« De plus, cette rente a été consentie sous certaines conditions. Vous m'avez souvent dit dans vos lettres : « Vous avez maintenant comme un droit, ce qui jusqu'ici n'était qu'une faveur. » Je ne vous fais pas de reproche, mais je souligne qu'il en résulte néanmoins que cette rente dépend du caprice de ma femme. »

En décembre, une dernière lettre de Naples s'obstine dans cette inutile casuistique :

« Je sais qu'il vous aurait été impossible d'empêcher la décision de Hansell. Ce qui me blesse c'est qu'aucun effort n'a été tenté, et je maintiens que More eut tort de dire que ma femme « agissait strictement dans la limite des droits que lui donne l'arrangement légal ». Hansell professe cette même opinion. Il m'écrit qu'il a pris sa décision non pas d'après la lettre du contrat écrit mais parce qu'il en découle qu'il était convenu que je ne vivrais pas avec Bosie. Il m'avait dit à Reading qu'il déciderait dans ce sens. A cette époque, je ne désirais même pas revoir Bosie, de sorte qu'il m'importait peu. Après, ce fut différent. J'ai donc le droit d'exiger que ce contrat laborieusement rédigé soit interprété dans son sens légal le plus strict. Bosie, cela va sans dire, est en ce siècle une colonne dorée d'infamie, mais qu'il soit légalement infâme, c'est une autre question.

« Je savais que je courais un risque terrible de perdre cette rente en cohabitant avec Bosie. Je fus prévenu de tous côtés ; mes yeux n'étaient pas aveugles. Pourtant je chancelai sous le coup ; on peut se rendre de son plein gré chez le dentiste, mais le moment de l'extraction n'en est pas moins pénible ; de même, l'approbation par More du refus de Mr. Hargrove de verser l'argent à Mr. Holman me blessa, et je ripostai par des flèches empoisonnées. Arthur Clifton essaie de parvenir à un arrangement avec Adrian Hope, et je m'engage naturellement à ne plus vivre sous le même toit que Bosie. J'espère qu'Arthur réussira, mais Adrian Hope ne m'a jamais répondu. Je n'ai cependant pas grand espoir. Les choses en sont arrivées à un terrible écroulement. Vous avez accompli pour moi des efforts merveilleux, mais la Nemesis des circonstances, la Nemesis du caractère a été plus forte que moi, et comme je l'ai dit à More, je crois que je suis un problème pour lequel il n'est pas de solution. L'argent seul aurait pu m'aider non pas à résoudre, mais à m'éviter de résoudre la difficulté. »

En janvier, Oscar Wilde est à Paris, à l'Hôtel de Nice, rue des Beaux-Arts. Dans une brève lettre à Ross, il riposte à certains reproches, mais ne s'en disculpe pas, au contraire :

« Il est fort injuste que l'on soit méchant à mon égard à cause de Bosie et de Naples. Un patriote emprisonné parce qu'il aime sa patrie, aime sa patrie ; un poète emprisonné parce qu'il aime les éphèbes, aime les éphèbes. Si j'avais changé ma vie, c'eût été admettre que l'amour uranien est ignoble. Je maintiens qu'il est noble, plus noble que les autres formes. »

Un peu plus tard, il demandera :

« Qui sont les gens qui me blâment d'avoir été avec Bosie à Naples, d'avoir passé mes jours avec Héliogabale et mes nuits avec Antinoüs ? Je veux dire, sont-ce des gens qui furent jamais mes amis ? Ou est-ce simplement ceux pour qui l'amour uranien est horrible ? Si ce sont de ces derniers, je ne peux m'en soucier. Si ce sont les autres, je m'en soucie. »

Entre temps, la Ballade de la Geôle de Reading a enfin paru et a reçu un accueil relativement favorable. Les éditions se succèdent. Wilde essaie de réorganiser son existence :

« Je vais écrire à Constance pour lui dire que vraiment maintenant ma rente telle qu'elle est doit être rétablie. Bosie et moi sommes irrévocablement séparés ; nous ne pourrons plus jamais être ensemble et il est absurde de me laisser mourir de faim. Voulez-vous, si vous lui écrivez, le faire dans ce sens ? »

Les négociations se poursuivent et en attendant le rétablissement de la rente régulière, sa femme envoie à Wilde quelques subsides par l'intermédiaire de Robert Ross, à qui Wilde en accuse réception :

« Mille mercis pour le chèque. Voulez-vous demander à Constance s'il s'agit d'un acompte sur l'arriéré ou si je dois vivre là-dessus pendant quatre mois. Je lui ai écrit il y a deux jours et je ne me sens guère enclin à lui écrire de nouveau. Je crains qu'elle ne goûte guère mes lettres, je veux dire qu'elles l'affligent ; du moins, je me l'imagine. Donc, si vous le pouvez, tâchez de savoir, car je voudrais prendre un appartement de deux pièces, une pour écrire, l'autre pour l'insomnie, — toutes deux en fait pour l'insomnie. J'ignore si Bosie veut réellement aller à Londres, mais je comprends vos craintes. Personnellement, je pense qu'il serait plus sage de sa part d'attendre d'avoir soixante ans. »

Le problème de sa sécurité matérielle préoccupe Wilde et il y revient quelques jours plus tard dans une lettre à Ross :

« Ma femme a écrit à Carlos Blacker qu'elle vous envoyait quarante livres pour moi, mais elle a évidemment changé d'avis. Je pense qu'il est absurde que je n'aie pas l'arriéré de ma rente, près de quatre-vingts

livres, et il est également absurde de me réduire de 150 à 120 livres. Toutefois c'est quelque chose et je suis heureux de l'avoir. Il est absolument faux que j'aie reçu deux cents livres de Lady Q., à condition que je ne vive pas avec Bosie. Bosie me devait £ 500. Il reconnut que c'était une dette d'honneur et il la fit formellement garantir par son frère, etc. Il m'a donné là-dessus £ 200, mais je n'ai pas été en communication avec cette femme bête et méchante. J'ai simplement reçu moins de la moitié de ce que Bosie me doit. Je sais que Bosie a conclu des arrangements avec sa mère, mais cela ne me concerne pas. En s'acquittant d'une dette d'honneur on ne saurait poser des conditions. Aussi je vous prie de dire à ma femme que c'est absolument faux ou que vous ne savez rien de tout cela. La première affirmation sera la vraie.

« Aussitôt que les £ 10 arriveront, je verrai comment je puis vivre. Il faudra que j'invente quelque programme de pauvreté, et j'ai trouvé un restaurant où, pour 80 francs par mois, on n'obtient rien de mangeable, deux chances à tenter par jour, aussi je vais m'y abonner, mais vous ne vous rendez pas compte de ce qu'est ce problème : vivre avec 250 francs par mois. Cependant, il faut que j'essaie. »

L'expérience de Naples a échoué. L'atmosphère d'amour n'a pu se recréer dans laquelle Wilde comptait retrouver les dispositions d'esprit nécessaires à la création artistique. Il a dit lui-même ce qu'avait été la tentative :

« Les faits de Naples sont très simples et brefs.

« Pendant quatre mois, par d'incessantes lettres, Bosie me promit un « home ». Il m'offrit amour, affection et soins, et il promit que je ne manquerais jamais de rien. Au bout de quatre mois, j'acceptai son offre, mais quand nous nous retrouvâmes à Aix, en chemin pour Naples, je m'aperçus qu'il n'avait ni argent ni plans et qu'il avait oublié toutes ses promesses. Sa seule idée était que je trouve de l'argent pour nous deux. Je le fis jusqu'à concurrence de £ 120. Sur cette somme, Bosie vécut tout à fait heureux. Quand le moment vint pour lui, naturellement, de rembourser sa part, il devint terrible, méchant, mesquin et grippe-sou, sinon pour ce qui concernait ses propres plaisirs ; et quand ma rente cessa de m'être versée, il partit.

« Pour ce qui est des £ 500 qu'il disait être une dette d'honneur, etc., il m'a écrit qu'il reconnaît que c'est bien une dette d'honneur, mais que « des tas de gentlemen ne paient pas leurs dettes d'honneur », que

---

---

PRÉFACE

---

---

« c'est une chose tout à fait admise » et qu'on n'a pas plus mauvaise opinion d'eux pour cela.

« Je ne sais pas ce que vous avez dit à Constance, mais le fait tout simple est que j'acceptai l'offre d'un « home » et que je trouvai qu'on s'attendait à ce que je fournisse l'argent, et que lorsque je ne pus plus le faire, on m'abandonna en me laissant me débrouiller tout seul. C'est là, certes, la plus amère expérience d'une existence amère ; c'est un coup stupéfiant et paralysant, mais il fallut qu'il vînt, et je sais qu'il vaut mieux que je ne le revoie jamais. Je n'en ai nul désir ; il me remplit d'horreur. »

Cependant il le reverra ; il ira « lui choisir de jolis meubles chez Maple » pour son appartement, mais il n'y a plus ni intimité ni querelles : il en parle avec un détachement affectueux, mais jamais plus en ces termes de tendresse fervente ou de colère accusatrice qui exprimaient sa passion. Il le loue ou il le raille, comme on le ferait d'un étranger, et il n'est pas très sûr qu'il ne se mêle à ce sentiment quelque peu de mépris attristé : il est dur de ne pouvoir au moins estimer l'être qui vous a perdu et qu'on n'a plus.

C'est fini. Wilde n'écrira certainement pas un second *De Profundis*. C'est maintenant à coup sûr qu'il est « l'homme qui a été frappé », et il se laisse

---

---

PRÉFACE

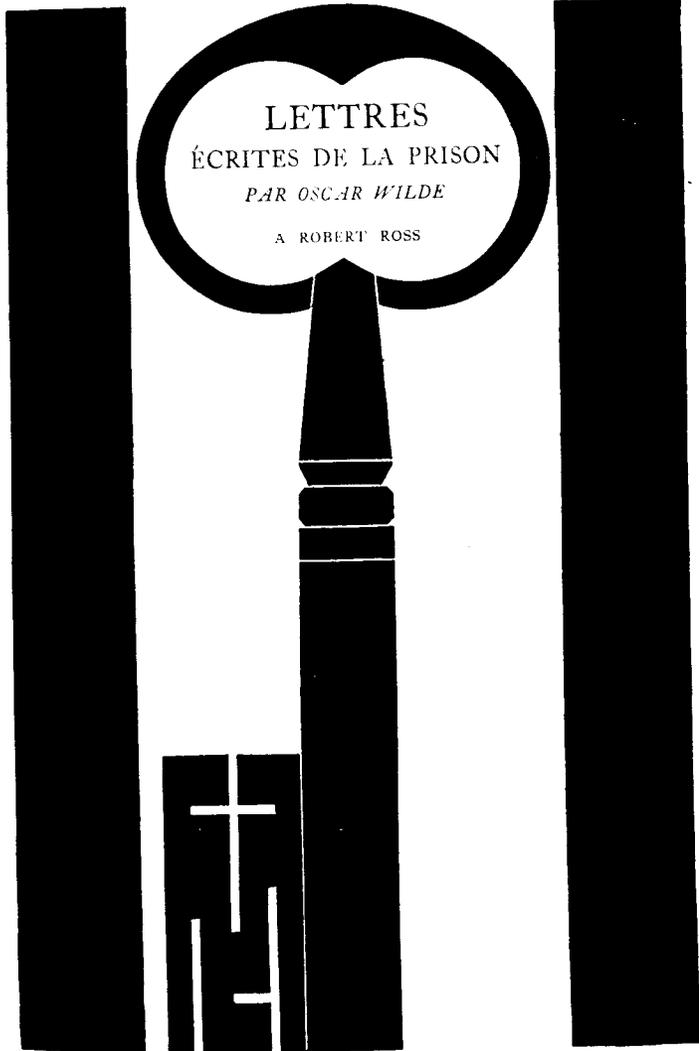
---

---

aller. « J'ai encore des plaisirs et des satisfactions, nous dira-t-il un soir, mais je n'ai plus de passion, et sans passion la vie ne vaut pas d'être vécue. » Il en mourut. Ce fut là le pauvre et vain prétexte de cette ruine réitérée, de cette chute et de cette mort. Mais le bel esprit et la belle âme survivent. Le scandale passé s'efface devant la gloire de l'artiste.

Henry D. DAVRAY.





LETTRES  
ÉCRITES DE LA PRISON

*PAR OSCAR WILDE*

A ROBERT ROSS



10 mars 1896.

Mon cher Robbie,

**J**E désire que vous écriviez immédiatement une lettre à Mr... le solicitor, exposant que, puisque ma femme a promis de me léguer un tiers au cas où elle mourrait avant moi, je ne veux mettre aucune opposition à ce qu'elle achète ma part d'usufruit. J'ai attiré sur elle un tel malheur et sur mes enfants une telle ruine que je n'ai pas le droit d'aller en quoi que ce soit à l'encontre de ses désirs. Elle fut noble et bonne pour moi quand elle me vint voir ici. J'ai pleine confiance en elle. Veuillez écrire cette lettre sans retard et remercier mes amis pour leurs bontés. Je suis persuadé que j'agis comme il le faut en laissant cela à ma femme.

Veuillez écrire à Stuart Merrill, à Paris, ou à Robert Sherard, pour leur dire combien heureux

j'ai été de la représentation de ma pièce, et faites parvenir mes remerciements à Lugné Poe<sup>1</sup>. C'est quelque chose qu'en un temps de disgrâce et de honte je sois encore considéré comme un artiste. Je voudrais en ressentir plus de plaisir, mais il me semble que je sois mort à toute émotion, sauf l'angoisse et le désespoir. Toutefois, faites savoir à Lugné Poe que je suis touché de l'honneur qu'il m'a fait. Il est poète lui-même. Je crains que vous n'éprouviez quelque difficulté à lire ceci, mais comme on ne me permet de garder ni encre ni plumes, je crois bien que j'ai oublié comment on écrit — vous m'excuserez. Remerciez More du mal qu'il se donne pour m'avoir des livres; malheureusement, je souffre de maux de tête quand je lis mes poètes grecs et latins — aussi ne m'ont-ils pas été de beaucoup d'usage — toutefois sa bonté fut grande en me les procurant. Demandez-lui d'exprimer ma gratitude à la dame qui habite Wimbledon. Écrivez-moi, je vous prie, en réponse à ceci et parlez-moi de littérature, des livres nouveaux, etc., — aussi de la pièce de Jones, de la façon dont Forbes-Robertson dirige son théâtre, de toute tendance nouvelle sur les scènes de Paris ou de Londres. Essayez aussi de voir ce que

Lemaître, Bauer et Sarcey ont dit de *Salomé* et donnez-m'en un petit résumé. Écrivez à Henri Bauer et dites-lui que je suis touché des belles choses qu'il écrit de moi. Robert Sherard le connaît. Ce fut gentil de votre part de venir me voir. Il faut que vous veniez encore la prochaine fois. Ici, j'ai l'horreur de la mort avec l'horreur plus grande encore de vivre dans le silence et la misère

. . . . .  
. . . . .

Je pense toujours à vous avec une affection profonde.

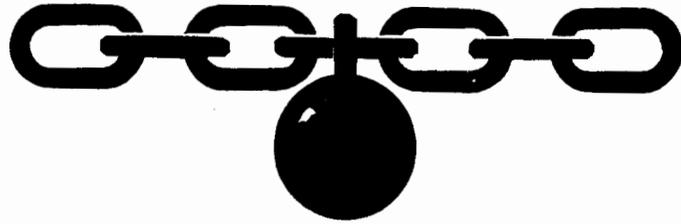
Je voudrais qu'Ernest allât chercher, à Oakley Street, ma malle, ma pelisse et les exemplaires de mes ouvrages que j'ai donnés à ma chère mère — demandez-les à Leveson au nom de qui fut pris le terrain mortuaire de ma mère.

Toujours votre ami,

OSCAR WILDE.

1. Lugné Poe fit représenter pour la première fois *Salomé*, à Paris, en 1896, et il tint, dans la pièce, le rôle d'Hérode.

2. Un passage a été supprimé ici par les ciseaux du Major Isacson, alors gouverneur de la prison de Reading. Il eut pour successeur le major Nelson.



H. M. Prison, Reading  
après septembre 1896 (sans date).

**A** ces points, qui sont purement d'affaires, More Adey voudra peut-être bien répondre. On me permettra de recevoir sa lettre qui traitera exclusivement d'affaires. Elle n'empêchera pas, veux-je dire, votre missive littéraire à propos de laquelle le Gouverneur vient de me lire votre affectueux message.

Pour moi-même, mon cher Robbie, j'ai peu de choses à vous dire qui vous plaise. Le refus de commuer ma peine a été comme un coup appliqué avec une épée de plomb. Je suis étourdi sous une sourde sensation de douleur. Je m'étais nourri d'espoir et maintenant l'angoisse, affamée, se nourrit tout son saoul de moi, comme si son propre appétit l'avait épuisée. Il y a, cependant, des éléments meilleurs qu'autrefois dans ce mauvais air de la prison : on m'a témoigné de la sympathie

== LETTRES ÉCRITES DE LA PRISON ==

et je ne me sens plus entièrement isolé des influences humaines, ce qui était auparavant pour moi une source de terreur et de tourment. Et je lis Dante, et je fais des extraits et des annotations pour le plaisir de me servir de la plume et de l'encre. Il semble que j'aie mieux en bien des manières, et je vais me mettre à étudier l'allemand. La prison me paraît vraiment l'endroit convenable pour une pareille étude.

Il est une écharde, toutefois, — aussi douloureuse que celle de saint Paul, bien que différente — qu'il me faut, dans cette lettre, arracher de ma chair. Elle est causée par un message que vous avez écrit sur un morceau de papier pour que je le voie. Je sens que, si j'en gardais le secret, le mal s'étendrait dans mon esprit (comme les choses vénéneuses croissent dans l'obscurité) et prendrait sa place auprès d'autres pensées terribles qui me rongent... La pensée, pour ceux qui sont seuls et silencieux dans les chaînes, n'étant pas une « chose vivante et ailée », comme Platon feignit de le croire, mais une chose morte engendrant l'horrible, comme un limon qui exhibe ses monstres à la lune.

Je veux parler, naturellement, de ce que vous dites des sympathies des autres qui s'éloignent de

moi, ou menacent de le faire, à cause de la profonde amertume de mes sentiments, et je crois que ma lettre a été prêtée et montrée à d'autres... Or, je ne veux pas que mes lettres soient montrées comme des curiosités : cela m'est infiniment désagréable. Je vous écris librement, comme à l'un des meilleurs amis que j'aie et, à quelques exceptions près, la sympathie des autres, même s'il s'agit de la perdre, me touche fort peu. Aucun homme de ma position ne peut tomber dans la fange de la vie sans encourir beaucoup de pitié de la part de ses inférieurs, et je sais que, lorsqu'une pièce dure trop longtemps, les spectateurs se lassent. Ma tragédie a duré beaucoup trop longtemps ; le point culminant est dépassé ; son dénouement est mesquin, et j'ai parfaitement conscience du fait que, quand la fin viendra, je retournerai comme un visiteur importun vers un monde qui n'a pas besoin de moi. Un *revenant*, comme disent les Français, un revenant dont la tête a blanchi pendant son long emprisonnement et que la douleur a défiguré. Si horribles que soient les morts qui sortent de leurs tombeaux, les vivants qui se dressent hors de leurs tombes sont plus horribles encore. Je n'ai que

trop conscience de tout cela. Quand on est depuis dix-huit mois dans une cellule de prison, on voit les choses et les gens tels qu'ils sont réellement. Le spectacle vous transforme en pierre.

Ne pensez pas que je veuille blâmer qui que ce soit pour mes vices. Mes amis avaient aussi peu à faire avec eux que moi avec les leurs. La nature, en cette matière, fut notre marâtre à tous. Je les blâme de ne pas apprécier l'homme qu'ils ont ruiné. Tant que ma table fut rouge de vin et de roses, que leur importait ? Mon génie, ma vie d'artiste, mon œuvre et la tranquillité qu'il me fallait pour l'accomplir n'étaient rien pour eux... J'admets que je perdis la tête. J'étais ébloui, éperdu, incapable de jugement. Je fis le pas fatal. Et maintenant, je suis assis sur un banc de bois dans une cellule de prison. Dans toutes les tragédies, il est un élément grotesque. Vous connaissez l'élément grotesque dans la mienne. Ne croyez pas que je ne me blâme pas : je me maudis nuit et jour de ma folie d'avoir permis à quelque chose de dominer ma vie. S'il y avait dans ces murs un écho, il répéterait à jamais : « Insensé ! » Je suis tout à fait honteux de mes amitiés... Car c'est à ses amitiés qu'on peut juger un homme. C'est

l'épreuve à laquelle on mesure l'homme. Et j'éprouve la poignante humiliation de la honte pour quelques-unes de mes amitiés... dont vous pouvez lire un compte rendu complet dans mon procès. C'est pour moi une source quotidienne d'humiliation mentale. A certaines je ne pense jamais. Elles ne me tourmentent pas et ce n'est d'aucune importance... A vrai dire, ma tragédie tout entière semble être grotesque et rien d'autre. Car, comme conséquence de m'être laissé prendre au piège,... et dans la plus infecte fange de Malebolge, je me tiens entre Gilles de Retz et le marquis de Sade. En certains lieux, personne, sinon les fous, n'a la permission de rire, et, même dans le cas des fous, c'est une infraction au règlement ; autrement, je crois que je pourrais en rire... Pour le reste, ne laissez supposer à personne que j'attribue aux autres des motifs indignes. En réalité, dans la vie, ils n'eurent pas de motifs du tout. Les motifs sont des choses intellectuelles. Ils avaient seulement des passions, et de telles passions sont des faux dieux qui exigent à tout prix des victimes et, dans le cas présent, celle qu'ils eurent est couronnée de laurier.

Maintenant, j'ai arraché l'écharde. Cette ligne

de votre griffonnage me lancinait terriblement. Je ne pense plus à présent qu'à votre rétablissement et qu'à vous voir écrire enfin la merveilleuse histoire de...

Rappelez-moi, je vous prie, au souvenir de votre chère mère et d'Aleck aussi. « Le sphinx doré » est, je suppose, aussi admirable que jamais. Et envoyez de ma part tout ce qu'il y a de bon dans mes pensées et mes sentiments, et tout ce qu'elle voudra accepter de souvenirs et de respects, à la dame de Wimbledon, dont l'âme est un sanctuaire pour ceux qui sont blessés et un lieu de refuge pour ceux qui sont en peine. Ne montrez pas cette lettre à d'autres, et dans votre réponse ne discutez pas ce que je vous écris. Parlez-moi de ce monde des ombres que j'ai tant aimé, et parlez-moi aussi de la vie et de l'âme. Je suis curieux des aiguillons qui m'ont blessé, et dans ma souffrance il y a de la pitié.

Votre

OSCAR.

1. Sous ce surnom, Oscar Wilde désigne l'auteur de *The Twelfth Hour*, dont il fit la connaissance à propos des parodies amusantes qu'elle fit paraître de son œuvre dans *Punch*. Lorsqu'il fut mis en liberté sous caution, en 1895, dans l'intervalle des poursuites, elle lui donna généreusement l'hospitalité dans sa maison.



Mon cher Robbie,

**J**E vous envoie, à part, en même temps que ceci, un manuscrit qui vous arrivera sain et sauf, je l'espère. Aussitôt que vous l'aurez lu, je désire que vous me le fassiez soigneusement copier, et il y a maintes causes pour lesquelles je le désire : une suffira. Je veux qu'au cas où je mourrais vous soyez mon héritier littéraire et que vous ayez le contrôle absolu de mes pièces, de mes livres et de mes papiers. Aussitôt que je me trouverai légalement en droit de rédiger un testament, je le ferai. Ma femme ne comprend pas mon art, l'on ne peut s'attendre à ce qu'elle y prenne intérêt et Cyril n'est qu'un enfant. Aussi, je me tourne naturellement vers vous, comme, à vrai dire, je le fais en toute chose, et je veux que vous ayez toutes mes œuvres. Le bénéfice que produira leur vente pourra être placé au crédit

== LETTRES ÉCRITES DE LA PRISON ==

de Cyril et de Vivian. Or, si vous êtes mon héritier littéraire, il faut que vous soyez en possession du seul document qui donne une explication de mon extraordinaire conduite...

... Quand vous aurez lu cette lettre, vous verrez l'explication psychologique d'un ordre de conduite qui, de l'extérieur, paraît une combinaison d'idiotie et de bravade vulgaire. Quelque jour, il faudra que la vérité soit connue — pas nécessairement de mon vivant... mais je n'ai pas l'intention de rester perpétuellement juché sur le pilori grotesque où l'on m'a placé ; et cela pour la simple raison que j'ai hérité de mon père et de ma mère un nom d'une haute distinction en littérature et en art, et que je ne puis permettre que ce nom soit éternellement avili. Je ne défends pas ma conduite : je l'explique. Ma lettre contient aussi certains passages qui traitent de mon développement mental en prison et de l'inévitable évolution qui s'est produite dans mon caractère et dans mon attitude intellectuelle envers la vie. Et je veux que vous et les autres, qui êtes demeurés auprès de moi et m'avez gardé votre affection, vous sachiez exactement dans quel état d'esprit et de quelle manière j'espère affronter le monde. D'un

point de vue, certes, je sais qu'au jour de ma libération je passerai simplement d'une prison dans une autre, et il est des moments où le monde entier me paraît aussi exigü que ma cellule et tout aussi plein de terreurs. Pourtant, je crois qu'au commencement Dieu créa un monde pour chaque homme en particulier, et c'est dans ce monde, qui est au dedans de nous, qu'on doit chercher à vivre. Dans tous les cas, vous lirez ces passages de ma lettre avec moins de peine que les autres. Certes, je n'ai pas besoin de vous rappeler combien fluide est pour moi — pour nous tous — une chose pensée et de quelle substance évanescence nos émotions sont faites. Cependant, j'aperçois une sorte de but possible vers lequel, par l'art, je puis me diriger. Il est assez probable que vous pourrez m'y aider.

Pour ce qui concerne le genre de copie à faire, voici mes intentions : le manuscrit est trop long naturellement pour qu'un secrétaire s'y essaie, et votre propre écriture, mon cher Robbie, dans votre dernière lettre, semble spécialement destinée à me rappeler que cette tâche ne saurait vous être confiée. Je pense que la seule chose à faire est d'être complètement moderne et de

dactylographier le manuscrit qui, cela va sans dire, ne doit pas vous quitter. Mais ne pourriez-vous obtenir de Mrs. Marshall qu'elle vous envoie l'une de ses dactylographes — c'est sur les femmes qu'on peut le mieux compter, car elles n'ont aucune mémoire pour l'important, — qu'elle vous l'envoie à Hornton Street ou à Phillimore Gardens, pour faire cette copie sous votre surveillance ? Je vous assure que la machine à écrire, quand on en joue avec expression, n'est pas plus ennuyeuse qu'un piano quand c'est une sœur ou une proche parente qui en joue. A vrai dire, un grand nombre de ceux qui sont le plus attachés à leur foyer domestique la préfèrent.

Je désire que la copie soit faite non sur du papier mince, mais sur du bon papier, tel que celui qui sert à la copie des rôles d'une pièce, et qu'une large marge soit laissée pour les corrections... Si la copie est faite à Hornton Street, la dame dactylographe pourrait recevoir ses repas par une ouverture grillée pratiquée dans la porte, comme les cardinaux quand ils élisent un pape, et cela, jusqu'à ce qu'elle paraisse au balcon et annonce au monde : *Habet Mundus Epistolam*,

car vraiment c'est une encyclique, et comme les bulles des saints pères sont désignées par les mots qui les commencent, on pourra parler de ma lettre comme de l'*Epistola : in carcere et vinculis...*

A vrai dire, Robbie, la vie de prison vous fait voir les personnes et les choses comme elles sont réellement. C'est pourquoi elle vous transforme en pierre.

Ce sont les êtres du dehors qui sont trompés par les illusions d'une vie en mouvement constant. Ils tournent avec la vie et contribuent à son irréalité. Nous qui sommes immobiles, nous voyons et nous comprenons. Que cette lettre soit bonne ou non pour les natures étroites et les cerveaux hectiques, à moi elle m'a fait du bien.

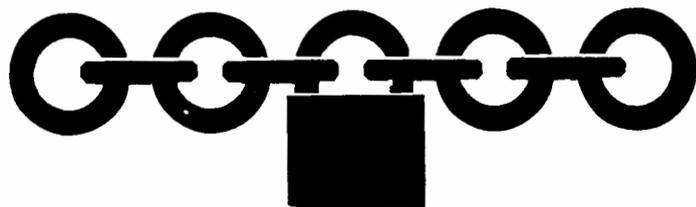
J'ai « nettoyé mon sein d'un fatras périlleux », pour emprunter une phrase au poète que vous et moi avons pensé jadis à arracher aux Philistins. Je n'ai pas besoin de vous rappeler que l'expression est, à elle seule, pour un artiste, le suprême et unique mode de vie. Nous vivons parce que nous nous exprimons. Parmi les maintes et maintes choses pour lesquelles je dois remercier le Gouverneur, il n'en est aucune pour laquelle

ma gratitude soit plus grande que pour sa permission d'écrire à mon gré et tout aussi longuement que je le désire. Pendant presque deux ans, j'eus, au dedans de moi, un fardeau croissant d'amertume, dont je me suis maintenant en grande partie débarrassé. De l'autre côté du mur de la prison, il y a quelques pauvres arbres noircis de suie qui sont en train de se couvrir de bourgeons d'un vert presque aigu. Je sais parfaitement bien ce qu'il leur arrive : ils trouvent leur expression.

Toujours votre

OSCAR.





6 avril 1897.

**E**XAMINEZ à présent ma proposition, mon cher Robbie. Je pense que ma femme qui, en matière d'argent, est parfaitement honorable et d'esprit élevé, remboursera les soixante-quinze livres sterling payées pour mon compte. Je ne doute pas qu'elle ne le fasse. Mais je crois qu'il faudrait l'offrir de ma part, et que je ne dois rien accepter d'elle, en fait de revenu. Je puis accepter ce qui m'est donné par amour et affection, mais je ne saurais accepter ce qui est octroyé à contre-cœur ou à condition. Je préférerais laisser ma femme tout à fait libre. Elle peut se remarier. En tout cas, je pense que, si elle était libre, elle me permettrait de voir mes enfants de temps en temps. C'est cela que je désire. Mais il faut d'abord que je lui rende sa liberté, et il vaut mieux que je le

== LETTRES ÉCRITES DE LA PRISON ==

fasse en gentilhomme, en baissant la tête et en acceptant tout. Il faut que vous examiniez toute la question, puisque c'est à vous et à votre action malavisée que la difficulté est due. Faites-moi savoir ce que vous et les autres en pensez. Certes, vous avez agi pour le mieux. Mais vous étiez à un point de vue faux. Je puis dire, en toute sincérité, que j'arrive graduellement à cet équilibre d'esprit où je pense que tout ce qui arrive est pour le mieux. Cela peut être philosophie, ou cœur brisé, ou religion, ou morne apathie du désespoir. Mais quelle qu'en soit l'origine, ce sentiment est puissant en moi. J'aurais tort de retenir ma femme liée à moi contre son gré. Elle a plein droit à sa liberté. Et ne pas être à sa charge me serait un plaisir. C'est une position ignominieuse que d'être pensionné par elle. Parlez-en avec More Adey. Faites-le-vous montrer la lettre que je lui ai écrite. Demandez à votre frère Aleck de me donner son avis. Ses jugements sont excellents.

Maintenant, passons à d'autres points.

Je n'ai pas encore eu l'occasion de vous remercier pour les livres. Ils furent les très bienvenus. L'interdiction des magazines fut extrêmement

contrariante, mais le roman de Meredith m'a charmé. Quel artiste sainement trempé ! Il a parfaitement raison d'affirmer qu'un sain équilibre doit être la qualité essentielle du roman. Cependant, jusqu'à l'heure actuelle, c'est l'animal seul qui a trouvé à s'exprimer dans la vie et la littérature. Les lettres de Rossetti sont abominables — évidemment des faux commis par son frère. Je fus intéressé, pourtant, de voir que le *Melmoth* de mon grand-oncle et la *Sidonia* de ma mère ont été deux des livres qui ont fasciné sa jeunesse. En ce qui concerne la conspiration contre lui, en ces dernières années, je crois qu'elle exista réellement et que les fonds furent fournis par la Banque Hake<sup>1</sup>. Cette escorte d'une grive dans Cheyne Walk me paraît fort suspecte, bien que William Rossetti dise : « Je ne discernai rien d'extraordinaire dans le chant de la grive. »

Les lettres de Stevenson sont aussi fort décevantes — je vois qu'un milieu romanesque est le pire milieu possible pour un écrivain romanesque. Dans Gower Street, Stevenson aurait pu écrire un nouveau *Trois Mousquetaires*. A Samoa, il écrivit des lettres au *Times* sur les Allemands. J'y vois aussi les traces d'un effort terrible en vue de mener

une vie naturelle. Pour fendre du bois avec avantage pour soi-même et profit pour les autres, il faudrait être incapable de décrire le procédé. En fait, la vie naturelle est la vie inconsciente. Stevenson étendit seulement le domaine de l'artificiel en s'amusant à labourer. Le même recueil m'a donné une leçon. Si je passe ma vie prochaine à lire Baudelaire dans un café, je mènerai une existence plus naturelle que si je me mets à tailler des haies ou à planter du cacao dans des marais.

*En Route* est fort surfait. C'est du simple journalisme. On n'entend jamais une note de la musique décrite. Le sujet est délicieux, mais le style est naturellement sans valeur, pantoufflard et flasque. C'est du français plus mauvais que celui d'Ohnet. Ohnet s'efforce d'être banal et il y réussit. Huysmans s'efforce de ne pas l'être et il l'est. Le roman de Hardy est agréable et le style en est parfait ; celui d'Harold Frederic très intéressant par son sujet. Plus tard, puisqu'il n'y a, dans la bibliothèque de la prison, aucun roman destiné aux pauvres compagnons de chaîne avec qui je vis, je pense offrir à la bibliothèque une douzaine de bons romans : ceux de Stevenson (il

n'y a ici que *la Flèche Noire*), quelques-uns de Thackeray (il n'y en a aucun ici), de Jane Austen (aucun non plus) et quelques bons livres à la Dumas père, par Stanley Weyman, par exemple, ou n'importe quel autre jeune auteur. Vous avez mentionné que Henley avait un protégé ? De même le dénommé Anthony Hope. Après Pâques, vous pourriez faire une liste d'environ quatorze volumes et demander à me les faire parvenir. Ils plairaient aux quelques-uns qui ne se soucient pas du *Journal des Goncourt* <sup>3</sup>. N'oubliez pas que c'est moi qui les paierai.

J'éprouve une horreur à rentrer dans le monde sans posséder un seul volume à moi. Je me demande si certains de mes amis, tels que Cosmo Lennox, Reggie Turner, Gilbert Burgess, Max et autres voudraient me donner quelques livres. Vous savez quelle sorte de livres je veux : Flaubert, Stevenson, Baudelaire, Maeterlinck, Dumas père, Keats, Marlowe, Chatterton, Coleridge, Anatole France, Théophile Gautier, Dante et toute la littérature dantesque, Gœthe et la littérature gœthesque et ainsi de suite. Ce serait pour moi un grand compliment que de me faire attendre par des livres — et peut-être y a-t-il quelques

amis qui voudront me témoigner quelque bonté. Je suis réellement très reconnaissant, bien que souvent, je le crains, je semble ne pas l'être. Mais aussi rappelez-vous que j'ai eu d'incessants tourments outre ceux de la vie de prison.

En réponse à ceci, vous pourrez m'envoyer une longue lettre tout entière sur le théâtre et les livres. Votre écriture, dans votre dernière, était si épouvantable qu'on eût dit que vous étiez en train d'écrire un roman en trois volumes sur la redoutable propagation des idées communistes parmi les riches, ou de gâter de quelque autre façon une jeunesse qui a toujours été et restera toujours pleine de promesses. Si je vous fais tort en attribuant votre mauvaise écriture à une cause semblable, vous voudrez bien tenir compte de la morbidité produite par un long emprisonnement. Mais écrivez clairement, je vous en prie. Autrement on pourrait croire que vous avez quelque chose à cacher.

Il y a, je suppose, dans cette lettre-ci, beaucoup de choses qui sont horribles. Mais j'avais à vous en faire prendre à vous-même, pas à d'autres. Lisez ma lettre à More. Harris viendra me voir samedi, je l'espère. Rappelez-moi au souvenir

== LETTRES ÉCRITES DE LA PRISON ==

d'Arthur Clifton et de sa femme qui, à mon avis, ressemble tellement à la femme de Rossetti — la même superbe chevelure — mais certes d'une plus gracieuse nature, bien que Miss Siddal soit ravissante et son poème de tout premier ordre.

Toujours votre

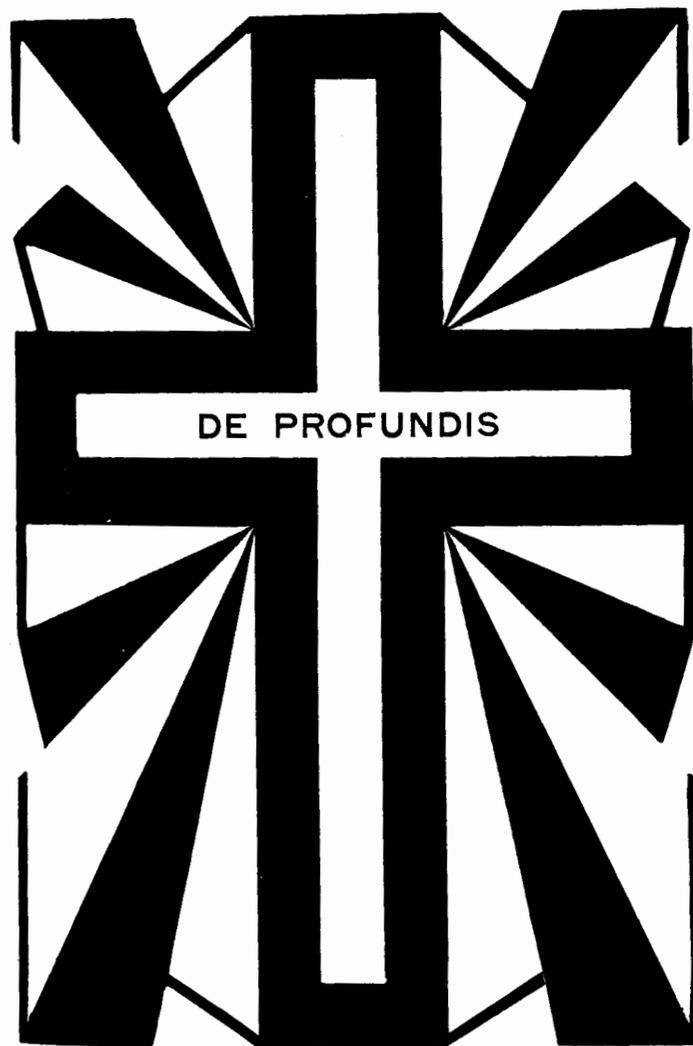
OSCAR.



1. EGMONT HAKE, auteur de *Free Trade in Capital*, préconisait un nouveau système bancaire qui amusait beaucoup Wilde.

2. Il s'agit de Mr. H. G. Wells.

3. *Le Journal des Goncourt*, dont un nouveau volume venait de paraître, contenait des allusions à Wilde. C'était un des ouvrages qu'il reçut en prison.





H. M. Prison  
Reading.

Cher Bosie,

**A**PRÈS une longue et vaine attente, j'ai décidé de vous écrire le premier, autant pour votre bien que pour le mien, car il me serait pénible de penser que j'ai passé par deux longues années d'emprisonnement sans jamais avoir reçu une seule ligne de vous, ni nouvelles, ni message même, autres que ceux qui m'ont fait mal.

Notre malheureuse et lamentable amitié s'est terminée pour moi dans la ruine et l'infamie publique, cependant le souvenir de notre affection ancienne est souvent avec moi, et il m'est très triste de penser que le dégoût, l'amertume et le mépris pourraient prendre dans mon cœur la place qu'y tint naguère l'amour. Vous-même, je crois, sentirez dans votre cœur qu'il est mieux de m'écrire, tandis que je languis dans la solitude

de la vie de prison, que de publier mes lettres sans ma permission ou de me dédier des poèmes sans me le demander, alors que le monde ne saura rien des termes de chagrin ou de passion, de remords ou d'indifférence qu'il vous plaira d'envoyer comme réponse ou comme appel.

Dans cette lettre qu'il me faut écrire de votre vie et de la mienné, du passé et de l'avenir, des choses douces changées en amertume, et des choses amères qui auraient pu être changées en joie, je ne doute pas qu'il n'y ait beaucoup qui blesse au vif votre vanité. S'il en est ainsi, lisez et relisez cette lettre jusqu'à ce qu'elle tue votre vanité. Si vous y trouvez quelque chose dont vous sentiez que vous êtes injustement accusé, rappelez-vous qu'il faut être reconnaissant qu'il y ait une faute au moins dont on puisse être injustement accusé. S'il s'y trouve un seul passage qui fasse monter les larmes à vos yeux, pleurez comme nous pleurons en prison où le jour, non moins que la nuit, est mis à part pour les larmes. C'est la seule chose qui puisse vous sauver. Si, comme vous l'avez fait à propos du mépris que j'ai marqué à votre égard dans ma lettre à Robbie, vous allez vous plaindre à votre mère, afin que

ses flatteries et ses consolations vous rendent votre satisfaction de vous-même et votre fatuité, vous serez complètement perdu. Si vous vous trouvez une seule fausse excuse, vous en trouverez bientôt cent et serez juste ce que vous étiez auparavant.

Dites-vous encore, comme vous l'avez dit à Robbie dans votre réponse, que « je vous attribue des motifs indignes » ? Ah ! vous n'aviez pas de motifs dans la vie. Vous aviez des appétits simplement. Un motif est un but intellectuel.

Que vous étiez « très jeune » quand votre amitié commença ? Votre défaut n'était pas que vous sachiez si peu de la vie, mais que vous en sachiez tant. L'aurore de la jeunesse, son délicat épanouissement, sa claire et pure lumière, sa joie d'innocence et d'espoir, vous les aviez laissés loin derrière ! D'un pied leste et courant, vous aviez passé du Romanesque au Réalisme. Le ruisseau et ce qui s'y vautre avaient commencé à vous fasciner. Ce fut l'origine du mauvais pas pour lequel vous avez cherché mon aide, et moi, imprudemment, selon la sagesse de ce monde, par pitié et par bonté, je vous la donnai.

Il faut que vous lisiez cette lettre d'un bout à l'autre, même si chaque mot devient pour vous

comme le thermocautère qui calcine ou le scalpel du chirurgien qui fait saigner la chair délicate. Souvenez-vous que le fou au regard des dieux et le fou au regard des hommes sont très différents. Quiconque est entièrement ignorant des modes de l'art dans sa révélation, ou des modes de la pensée dans son progrès, de la pompe du vers latin ou de la musique plus riche du grec aux voyelles harmonieuses, de la sculpture toscane ou de la poésie élizabéthaine, celui-là peut être de la plus exquise sagesse. Le vrai sot, celui que les Dieux bafouent ou molestent, est celui qui ne se connaît pas soi-même. J'ai été celui-là trop longtemps. Vous l'avez été trop longtemps. Ne le soyez plus. N'ayez pas peur. Le vice suprême est d'être superficiel. Tout ce qui est compris est bien.

Souvenez-vous aussi que tout ce qui, pour vous, est misère à lire, est pour moi misère plus grande encore à écrire. Les Puissances Invisibles ont été très bonnes à votre égard. Elles vous ont permis de voir les formes étranges et tragiques de la vie comme on voit les ombres dans un cristal. C'est dans un miroir seulement qu'il vous a été accordé de voir la tête de Méduse

qui change en pierre les hommes vivants. Vous marchez libre parmi les fleurs. A moi, le monde merveilleux de la couleur et du mouvement a été arraché.

Je commencerai en vous disant que je me blâme terriblement. Assis, dans cette cellule sombre, en tenue de prisonnier, déshonoré et ruiné, je me blâme. Je me blâme d'avoir permis qu'une amitié intellectuelle, et une amitié dont le but primitif ne fut pas la création et la contemplation de choses belles, ait entièrement dominé ma vie. Dès le début, il y eut entre nous un abîme trop large. Vous aviez été paresseux dans vos études, et pire que paresseux à votre université. Vous n'avez pas compris qu'un artiste, et spécialement l'artiste que je suis, c'est-à-dire l'artiste chez qui la qualité de l'œuvre dépend de l'intensification de sa personnalité, exige, pour le développement de son art, la compagnie des idées, une atmosphère intellectuelle, le calme, la paix, la solitude. Vous admiriez mon œuvre quand elle était achevée, vous partagiez les brillants succès de mes premières, et les brillants banquets qui les suivaient ; vous étiez fier, et très naturellement fier, d'être l'ami intime d'un artiste aussi

distingué ; mais vous ne pouviez pas comprendre les conditions requises pour la production de l'œuvre artistique. Je ne m'exprime pas en phrases d'exagération rhétorique, mais en termes d'absolue vérité quant au fait même, lorsque je vous rappelle que, pendant tout le temps que nous fûmes ensemble, je n'écrivis jamais une seule ligne. Que ce fût à Torquay, à Goring, à Londres, à Florence ou ailleurs, ma vie, aussi longtemps que je vous eus à mes côtés, fut entièrement stérile, improductive. Et, à part de rares intervalles, vous fûtes, je regrette de le dire, toujours à mes côtés.

Pour ne choisir qu'un exemple entre beaucoup, je me rappelle avoir, en septembre 1893, loué un appartement meublé, afin purement d'y travailler sans être dérangé, car j'avais enfreint le contrat passé avec John Hare à qui j'avais promis une pièce et qui me pressait de l'écrire. Pendant la première semaine, vous ne vous êtes pas montré. Nous avons, assez naturellement, certes, différé d'avis sur la question de la valeur artistique de votre traduction de *Salomé*. Aussi vous vous contentiez de m'envoyer à ce propos des lettres stupides. Pendant cette semaine, j'écrivis et achevai

dans tous les détails, tel qu'il fut joué par la suite, le premier acte d'*Un Mari Idéal*. La seconde semaine, vous reparaissez, et j'abandonne pratiquement mon travail. Chaque matin, j'arrivais à Saint-James's Place, à 11 h. 30, afin d'avoir le loisir de penser et d'écrire sans les interruptions inévitables dans ma propre maison, si calme et paisible qu'elle fût. Mais l'effort était vain. A midi, vous arriviez en voiture, et vous restiez à fumer des cigarettes et à bavarder jusqu'à 1 h. 30, heure à laquelle je vous emmenais déjeuner au Café Royal ou au Berkeley. Le déjeuner, avec ses liqueurs, se prolongeait habituellement jusqu'à 3 h. 30. Pendant une heure, vous vous retiriez au White's Club. A l'heure du thé, vous reparaissez et vous restiez jusqu'à ce qu'il fût l'heure de s'habiller pour dîner. Vous dîniez avec moi, soit au Savoy, soit à Tite Street. En général, nous ne nous séparions qu'après minuit, puisqu'il fallait qu'un souper chez Willis terminât cette journée émouvante. Cela fut chaque jour ma vie pendant ces trois mois, excepté pendant votre absence de quatre jours hors d'Angleterre. Et je dus, naturellement, aller vous chercher au retour jusqu'à Calais. Pour quelqu'un de ma nature et de mon

tempérament, c'était une position à la fois grotesque et tragique.

Vous devez sûrement vous en rendre compte à présent. Vous devez voir maintenant que votre incapacité d'être seul, votre nature si exigeante dans sa persistance à réclamer l'attention et le temps des autres, votre manque de tout pouvoir de concentration intellectuelle soutenue, l'accident infortuné — car j'aime à croire que ce n'était pas davantage — que vous n'avez pas encore été capable d'acquérir la « trempe d'Oxford » dans les questions intellectuelles, que vous n'avez jamais été, veux-je dire, un être qui pouvait jouer gracieusement avec les idées, mais qui arrivait simplement à la violence d'opinion, toutes ces choses, unies au fait que vos désirs et vos intérêts s'adressaient à la Vie et non à l'Art, étaient aussi néfastes à votre propre progrès en culture qu'elles l'étaient à mon œuvre d'artiste. Quand je compare mon amitié avec vous à mon amitié avec des hommes plus jeunes encore, tels que John Gray et Pierre Louys, je me sens honteux. Ma vie réelle, ma vie plus haute était avec eux et leurs semblables.

Des effroyables résultats de mon amitié avec

vous, je ne parle pas à présent. Je pense simplement à sa qualité pendant qu'elle dura. Elle était intellectuellement dégradante pour moi. Vous aviez les rudiments d'un tempérament artistique en germe. Mais je vous ai rencontré ou trop tard ou trop tôt, je ne sais lequel. Quand vous n'étiez pas là, j'étais très bien. Dès le moment où, au début de décembre de l'année à laquelle je fais allusion, je réussis à décider votre mère à vous envoyer hors d'Angleterre, je rassemble l'écheveau déchiré et embrouillé de mon imagination, reprends ma vie en main, et non seulement termine les trois actes restant du *Mari Idéal*, mais conçois et achève presque deux autres pièces d'un genre complètement différent : *La Tragédie Florentine* et *La Sainte Courtisane* ; quand soudain, sans invitation, sans bon accueil, dans des circonstances fatales à mon bonheur, vous revenez. Jamais je n'ai pu reprendre les deux œuvres laissées alors imparfaites. Jamais je ne pus recouvrer la disposition d'esprit qui les créa. Maintenant que vous avez vous-même publié un volume de vers, vous reconnaîtrez la vérité de tout ce que je dis ici. Que vous le puissiez ou non, elle reste comme une vérité hideuse au cœur même de notre amitié.

Votre présence auprès de moi a été la ruine absolue de mon art, et, dans la mesure la plus complète, je m'assigne la honte et le blâme pour vous avoir permis de vous placer sans cesse entre mon Art et moi. Vous ne pouviez pas savoir, vous ne pouviez pas comprendre, vous ne pouviez pas apprécier.

Je n'avais aucun droit de l'espérer de vous. Vous ne preniez d'autre intérêt qu'à vos repas et à vos caprices. Vous n'aviez de désir que pour des amusements, des plaisirs ordinaires et moins qu'ordinaires. Ils étaient ce dont votre tempérament avait besoin, ou croyait avoir besoin, pour le moment. J'aurais dû vous interdire ma maison et mon appartement et ne vous y admettre que sur invitation spéciale. Je me blâme sans réserve de ma faiblesse. C'était faiblesse simplement. Une demi-heure avec l'Art fut toujours plus pour moi qu'une éternité avec vous. A aucune période de ma vie, rien vraiment, comparé à l'Art, ne me fut jamais de la plus minime importance. Mais dans le cas de l'artiste, la faiblesse n'est rien moins qu'un crime, quand c'est une faiblesse qui paralyse l'imagination.

Je me blâme de vous avoir laissé m'entraîner

à la ruine financière totale et déshonorante. Je me rappelle un matin du début d'octobre 1892, assis avec votre mère, dans les bois jaunissants de Bracknell. A cette époque je connaissais fort peu votre vraie nature. J'avais passé avec vous, à Oxford, un intervalle de samedi à lundi. Vous aviez passé dix jours avec moi à Cromer, à jouer au golf. La conversation en vint à vous, et votre mère se mit à me parler de votre caractère. Elle me révéla vos deux principaux défauts : votre vanité et ce qu'elle appela votre inconscience dans les questions d'argent. Je me souviens nettement combien cela me fit rire. Je n'avais aucune idée que le premier de ces défauts m'amènerait en prison et le second à la banqueroute. Je pensais que la vanité était une sorte de fleur gracieuse à porter pour un jeune homme ; quant à l'extravagance — car je croyais qu'elle ne parlait de rien de pire — les vertus de prudence et d'économie ne sont ni de ma nature ni de ma race. Mais votre amitié avait à peine un mois de plus, que je commençai à m'apercevoir de ce qu'avait réellement voulu dire votre mère. Votre insistance à mener une vie de profusion insensée, vos incessantes demandes d'argent, votre prétention que tous vos plaisirs soient payés par

moi, que je fusse ou non avec vous, me plongèrent en peu de temps dans de sérieuses difficultés monétaires ; et ce qui rendait, pour moi au moins, cette extravagance si monotone et banale, au fur et à mesure que votre emprise sur ma vie devint plus forte, c'est que cet argent n'était réellement dépensé à rien de plus qu'au plaisir de manger, de boire et à d'autres satisfactions du même genre. De temps en temps, c'est une joie d'orner sa table du rouge du vin et des roses, mais vous passiez les bornes du goût et de la mesure. Vous demandiez sans grâce et vous receviez sans merci. Vous en veniez à croire que vous aviez une sorte de droit à vivre à mes dépens, et dans une profusion de luxe à laquelle vous n'aviez jamais été accoutumé, et qui, pour cette raison, aiguïsait d'autant plus vos appétits. Finalement, si vous perdiez votre argent à jouer dans quelque casino d'Alger ou d'ailleurs, vous me télégraphiiez simplement le lendemain matin à Londres de virer le montant de vos pertes à votre compte de banque, et vous ne vous en préoccupez plus d'aucune façon.

Quand je vous dirai que de l'automne de 1892 à la date de mon emprisonnement j'ai dépensé avec vous et pour vous plus de £ 5.000 d'argent

comptant, sans parler des billets souscrits, vous aurez quelque idée du genre d'existence que vous exigiez. Croyez-vous que j'exagère ? Mes dépenses courantes, pour une journée ordinaire avec vous à Londres, — pour déjeuner, dîner, souper, amusements, voitures et le reste — allaient de £ 12 à £ 20, et les dépenses de la semaine étaient naturellement en proportion et s'élevaient de £ 80 à £ 130. Pour nos trois mois à Goring, mes dépenses, loyer inclus, se montèrent à £ 1.340.

Il me fallut, pas à pas, avec le syndic de faillite, repasser chaque détail de ma vie. Ce fut horrible. « Vie simple et pensée haute » était naturellement un idéal que vous n'auriez pu alors apprécier, mais une pareille extravagance fut une honte pour l'un et l'autre. L'un des plus délicieux dîners dont je me souviens est celui que j'eus avec Robbie dans un petit café de Soho, et qui me coûta à peu près autant de shillings que mes dîners avec vous me coûtaient de livres. De ce dîner avec Robbie résulta le premier et le meilleur de tous mes dialogues. L'idée, le titre, le traitement, la manière, tout cela fut esquissé sur une table d'hôte à 3 fr. 50. Des coûteux dîners avec vous rien ne reste que le souvenir qu'on y but et mangea

avec excès. Mon acquiescement à vos demandes fut mauvais pour vous. Vous le savez maintenant. Il vous rendit cupide souvent, parfois peu scrupuleux, insolent toujours. En beaucoup trop d'occasions, il y avait trop peu de joie ou de privilège à être votre hôte. Vous oubliiez — je ne dirai pas l'affable politesse du remerciement, car de trop formelles courtoisies excèdent une étroite amitié, — mais simplement la grâce d'une aimable compagnie, le charme d'une conversation agréable, ce *τέρπνον κακόν*, comme disaient les Grecs, et toute cette urbanité bien élevée qui rendent la vie délectable et sont une parure de l'existence, comme l'est la musique qui harmonise les choses et comble de mélodie les intervalles de silence ou de discordance. Bien qu'il puisse vous paraître étrange que quelqu'un placé dans la terrible position où je suis, établisse une différence entre une disgrâce et une autre, cependant j'admets franchement que la folie de vous prodiguer tout cet argent et de vous laisser gaspiller ma fortune pour votre mal et pour le mien, donne à mes yeux un air de vulgaire dissipation à ma banqueroute et m'en rend doublement honteux. J'étais fait pour d'autres choses.

Mais surtout, je me blâme pour l'entière dégradation morale que je vous ai permis d'attirer sur moi. La base du caractère est la puissance de vouloir, et la mienne devint absolument soumise à la vôtre. Cela paraît grotesque à dire, mais ce n'en est pas moins vrai. Ces scènes incessantes qui semblent vous être presque physiquement nécessaires et qui déforment votre esprit et votre corps au point que vous devenez une chose aussi terrible à voir qu'à entendre ; cette terrible manie, héritée de votre père, d'écrire des lettres révoltantes et répugnantes ; votre manque total de contrôle sur vos émotions, manifesté par de longs silences maussades non moins que par de soudains accès de rage presque épileptique, toutes ces choses par rapport auxquelles une de mes lettres (laissée au Savoy ou dans quelque autre hôtel et produite au tribunal par le défenseur de votre père), contenait une adjuration non dénuée de pathétique, — eussiez-vous alors été capable de reconnaître le pathétique dans ses éléments ou dans ses expressions, — toutes ces choses, dis-je, furent l'origine et les causes qui m'amènèrent fatalement à vous céder dans vos demandes chaque jour croissantes. Vous lassiez jusqu'à épuisement.

C'était le triomphe de la petite nature sur la grande. C'était un cas de cette tyrannie du faible sur le fort que quelque part, dans l'une de mes pièces, je décris comme étant la « seule tyrannie qui dure ».

C'était inévitable. Dans les rapports de l'existence avec les autres, l'on a à trouver quelque moyen de vivre. Dans notre cas, il fallait soit s'abandonner, soit vous abandonner. Il n'y avait pas d'alternative. Par affection pour vous, profonde bien que déplacée, par grande pitié pour vos défauts de caractère et de tempérament, par ma proverbiale indulgence et mon indolence celtique, par une aversion artistique pour les scènes grossières et les vilains mots, par cette incapacité qui me caractérisait alors de garder rancune d'aucune sorte, par ma répugnance à voir la vie rendue amère et disgracieuse par ce qui me semblait, à moi, de qui les yeux étaient vraiment fixés sur autre chose, de pures bagatelles trop futiles pour qu'on y pense ou s'en occupe plus d'un instant — pour ces raisons, si simples qu'elles puissent paraître, je vous cédaï toujours. Comme résultat naturel, vos prétentions, vos efforts de domination, vos exigences deviennent alors de

plus en plus déraisonnables. Vos motifs les plus vils, vos appétits les plus bas, vos passions les plus vulgaires, deviennent pour vous des lois sur lesquelles doit se guider toujours la vie des autres, et auxquelles, si nécessaire, ils doivent être sacrifiés sans scrupule. Sachant qu'en faisant une scène, vous obtenez qu'on cède à vos caprices, il est tout naturel que vous vous laissiez aller, presque inconsciemment, je n'en doute pas, à tous les excès de violence vulgaire. A la fin, vous ne savez plus vers quel but vous vous hâtez, ni avec quel objet en vue. Après que je vous eus donné l'existence par mon génie, ma volonté et ma fortune, vous avez, dans l'aveuglement d'une convoitise insatiable, exigé mon existence entière. Vous l'avez prise. Au moment suprême et tragiquement critique de toute ma vie, juste avant que je ne fasse le geste lamentable de commencer mon absurde procédure, — il y a, d'un côté, votre père qui m'attaque par d'odieuses cartes déposées à mon club, et, de l'autre, vous qui m'attaquez avec des lettres non moins révoltantes. Celle que je reçus de vous le matin du jour où je vous laissai m'emmener au poste de police pour y demander le ridicule mandat d'arrêt contre votre père, fut l'une

des pires que vous ayez écrites et pour la plus honteuse raison. Entre vous deux, je perdis la tête. Mon jugement m'abandonna. La terreur prit sa place. Je ne vis, je puis le dire franchement, aucun moyen d'échapper ni à l'un ni à l'autre de vous. Aveuglé, je trébuchai comme un bœuf à l'abattoir. Je commis une gigantesque erreur psychologique.

J'avais toujours pensé qu'il était peu important de vous céder dans les petites choses, que lorsqu'un grand moment se présenterait, je pourrais réaffirmer ma volonté, avec sa supériorité naturelle. Il n'en fut pas ainsi. Au grand moment, ma volonté me fit défaut complètement. Dans la vie, il n'y a réellement ni petite ni grande chose. Toutes les choses sont d'égale valeur et d'égales dimensions. Mon habitude, due surtout d'abord à l'indifférence, de vous céder en tout, était devenue insensiblement partie réelle de ma nature. A mon insu, elle avait stéréotypé mon tempérament sous un aspect permanent et fatal. C'est pourquoi, dans le subtil épilogue à la première édition de ses essais, Pater dit que « l'insuccès est de former des habitudes ». Les lourdauds d'Oxford pensèrent que la formule n'était qu'une simple inversion du

texte quelque peu ressassé de la morale aristotélicienne, mais elle contient une merveilleuse, une terrible vérité. Je vous avais permis de saper ma force de caractère, et pour moi la formation d'une habitude n'aboutit pas seulement à l'insuccès, mais à la ruine. Vous aviez été pour moi encore plus destructif moralement qu'artistiquement.

Le mandat d'arrêt une fois accordé, votre volonté, bien entendu, dirige tout. A un moment où j'aurais dû être à Londres à prendre de sages conseils et à considérer calmement la trappe dans laquelle je m'étais laissé prendre — l'attrape-nigaud, comme votre père continue à l'appeler, — vous insistez pour que je vous emmène à Monte-Carlo, entre tous les lieux révoltants de la terre de Dieu, afin que le jour, et la nuit même, vous puissiez jouer aussi longtemps que le Casino reste ouvert. Quant à moi, — ne trouvant aucun charme au baccarat, — je suis laissé seul à moi-même au dehors. Vous refusez de discuter même pour cinq minutes la position dans laquelle vous et votre père m'avez placé.

Mon rôle consiste simplement à solder vos dépenses d'hôtel et vos pertes au jeu. La moindre allusion à l'épreuve qui m'attend est regardée

comme une importunité. Une nouvelle marque de champagne qu'on nous recommande offre plus d'intérêt pour vous. A notre retour à Londres, ceux de mes amis qui désirent vraiment mon bien m'implorèrent de me retirer à l'étranger et de ne pas affronter un procès impossible. Vous imputez de méprisables motifs aux conseils qu'ils me donnent et, parce que je leur prête l'oreille, vous m'accusez de lâcheté. Vous m'obligez à rester dans l'espoir de triompher impudemment, si possible, à la barre des témoins au moyen d'absurdes et niais parjures.

A la fin, évidemment, je fus arrêté et votre père devint le héros de l'heure, plus, certes, que le héros de l'heure : votre famille, assez étrangement, a pris rang maintenant parmi les Immortels ; car, par ce grotesque dans l'effet qui est, pour ainsi dire, un élément du gothique dans l'histoire et fait de Clio la moins sérieuse des Muses, votre père vivra désormais au nombre des bons et vertueux parents de la littérature pour Écoles du Dimanche. Votre place est avec l'enfant Samuel, et, dans la plus basse fange de Malebolge, je siège entre Gilles de Retz et le Marquis de Sade.

Il est évident que j'aurais dû me débarrasser de vous. J'aurais dû vous pousser hors de ma vie comme un homme secoue de son vêtement un insecte qui l'a piqué. Dans la plus merveilleuse de toutes ses pièces, Eschyle nous parle du maître qui apporte dans sa maison le lionceau, le λέοντο σίνιν, et l'aime parce que l'animal vient, les yeux brillants, à son appel et se caresse à lui pour sa nourriture, φαιδρωπὸς ποτὶ χεῖρα, δαινῶν τε γαστρὸν ἀνάγκαις ; la bête grandit et révèle la nature de sa race, ἔθος τὸ πρὸς τόκειον, et détruit le maître et sa maison et tout ce qu'il possède. J'ai le sentiment d'avoir été comme cet homme. Mais ma faute fut, non pas que je ne me séparerai pas de vous, mais que je le fis beaucoup trop souvent. Autant que je puisse le supputer, tous les trois mois, régulièrement, je mis fin à mon amitié pour vous. Et chaque fois, au moyen de supplications, de télégrammes et de lettres, l'intervention de vos amis, l'entremise des miens, et autres manœuvres, vous avez réussi à me persuader de vous permettre de revenir.

Quand, à la fin de 1893, vous quittez ma maison de Torquay, je décide de ne plus jamais vous adresser la parole ni de vous permettre en aucune circonstance d'être avec moi, si révoltante avait

été la scène que vous me fîtes la veille de votre départ. De Bristol, vous m'écrivez et me télégraphiez pour me prier de vous pardonner et de vous recevoir. Votre précepteur, qui était resté avec moi, me dit qu'il croit que parfois vous êtes tout à fait irresponsable de ce que vous dites et faites et que la plupart, sinon la totalité des gens de Magdalen College, étaient du même avis. Je consens à vous recevoir, et, naturellement, je vous pardonne. Pendant le retour à Londres, vous me priez de vous emmener au Savoy. Ce fut, certes, pour moi une fatale visite.

Trois mois plus tard, en juin, nous sommes à Goring. Plusieurs de vos amis d'Oxford viennent et restent du samedi au lundi. Le matin de leur départ vous me faites une scène si épouvantable, si affligeante que je vous déclare qu'il faut nous séparer. Je me rappelle parfaitement que, debout tous deux sur le terrain de croquet, avec la jolie pelouse autour de nous, je vous indiquai que nous gâchions réciproquement nos existences, que vous ruiniez absolument la mienne, qu'évidemment je ne vous rendais pas réellement heureux et qu'une séparation inévitable et complète était la seule décision sage et philosophique à prendre.

Après le déjeuner, vous partez en boudant, laissant au valet, pour m'être remise après votre départ, une de vos lettres le plus offensantes. Trois jours sont à peine écoulés, vous télégraphiez de Londres, pour me supplier de vous pardonner et de vous permettre de revenir. J'avais loué la maison pour vous plaire; à votre requête, j'avais engagé vos propres domestiques; j'étais toujours terriblement navré des hideuses crises de rage auxquelles vous étiez littéralement en proie; j'avais une tendre affection pour vous, aussi je vous permis de revenir et je vous pardonnai.

Trois mois plus tard, de nouveau, en septembre, de nouvelles scènes se produisent, provoquées parce que j'indique, à l'élève que vous êtes, des fautes dans votre tentative de traduction de *Salomé*. Vous devez à présent savoir assez bien le français pour vous rendre compte que la version était aussi indigne de vous, comme étudiant d'Oxford, qu'elle l'était de l'œuvre qu'elle cherchait à rendre. Vous n'en saviez certes rien alors, et dans l'une des lettres violentes que vous m'avez écrites à ce sujet, vous m'avez dit que vous ne me deviez « aucune obligation intellectuelle d'aucune sorte ». Je me souviens que lorsque je lus cette

déclaration, j'eus le sentiment que c'était réellement la seule chose vraie que vous m'avez écrite pendant tout le cours de notre amitié. Je vis qu'une nature moins cultivée vous aurait vraiment convenu beaucoup mieux. Je ne mentionne pas du tout cela par amertume, mais simplement comme un fait de camaraderie. En définitive, le bien de toute camaraderie, soit dans le mariage ou dans l'amitié, est la conversation, et la conversation doit avoir une base commune; entre deux êtres de cultures grandement différentes, la seule base commune possible est au niveau le plus bas. Dans la pensée et l'action, l'accessoire est charmant. J'en avais fait la clef de voûte d'une très brillante philosophie exprimée dans des pièces et des paradoxes. Mais l'insignifiance et la folie de notre existence furent souvent horripilantes pour moi. Nous nous rencontrions seulement dans la fange, et si fascinant, si terriblement fascinant qu'ait pu être l'unique sujet autour duquel vos propos tournaient invariablement, il devenait cependant à la fin parfaitement monotone pour moi. J'en étais parfois excédé à mourir, et je l'acceptais, comme j'acceptais votre passion pour les music-halls, ou votre manie pour d'absurdes extravagances de

nourriture et de boisson, et toute autre de vos caractéristiques, moins attrayantes pour moi, — je l'acceptais comme une chose pour ainsi dire dont il faut simplement s'accommoder, comme part du haut prix à payer pour vous connaître. Lorsqu'en quittant Goring, j'allai passer une quinzaine à Dinard, votre colère contre moi fut extrême, et, avant mon départ, vous fîtes à ce sujet, à l'Albemarle Hôtel, plusieurs scènes fort déplaisantes; dans une maison amie où je passai quelques jours, à la campagne, je reçus de vous quelques télégrammes également déplaisants. Je me souviens vous avoir dit que je croyais qu'il était de votre devoir d'être un peu avec votre famille puisque vous aviez passé loin d'eux la saison entière. Mais en réalité, pour être parfaitement franc avec vous, je n'aurais pu, sous aucun prétexte, vous avoir avec moi. Nous avons été ensemble presque douze semaines. J'avais besoin de repos et de liberté après la terrible tension de votre compagnie. Il m'était nécessaire d'être un peu avec moi-même; c'était intellectuellement indispensable. Aussi, j'avoue que je vis, dans cette lettre de vous que je viens de citer, une excellente occasion de mettre un terme à la fatale

amitié qui était née entre nous, d'y mettre fin sans amertume, comme j'avais essayé de le faire trois mois plus tôt à Goring, par cette belle matinée de juin. Il me fut cependant représenté — je suis obligé de dire de bonne foi que ce fut par l'un de mes propres amis auprès de qui vous étiez rendu dans vos ennuis — que vous seriez fort blessé, peut-être presque humilié, que votre travail vous fût retourné comme un devoir d'écolier; qu'intellectuellement j'attendais beaucoup trop de vous et que peu importe ce que vous écriviez ou faisiez, vous m'étiez absolument et entièrement dévoué. Je ne voulus pas être le premier à vous faire échec ou à vous décourager dans vos débuts littéraires. Je savais parfaitement bien qu'aucune traduction, à moins que faite par un poète, ne pouvait en une mesure suffisante rendre la couleur et la cadence de mon œuvre : le dévouement me sembla, comme il me le semble encore, une chose merveilleuse à ne pas rejeter à la légère, et je repris la traduction et vous.

Exactement trois mois plus tard, après une série de scènes dont la dernière, plus révoltante que d'habitude, se passa un lundi soir à mon

appartement où vous étiez venu accompagné de deux de vos amis, je me trouvai, le lendemain matin, effectivement en fuite à l'étranger, pour vous échapper, donnant à ma famille quelque absurde raison de mon brusque départ, et laissant à mon domestique une fausse adresse dans la crainte que vous me suiviez par le prochain train. Cet après-midi-là, dans le wagon qui m'emmenait vers Paris, je me souviens que je méditai sur l'état impossible, terrible, entièrement pernicieux où se trouvait engagée ma vie, pour que moi, homme de réputation universelle, j'en fusse réduit à m'enfuir d'Angleterre afin d'essayer de me débarrasser d'une amitié qui anéantissait tout ce qu'il y avait de délicat en moi au point de vue intellectuel comme au point de vue moral; l'être que je fuyais n'était pas un être horrible, issu de la fange ou de l'égout à la vie moderne, avec lequel j'avais emmêlé mes jours, mais vous, vous-même, jeune homme de ma position et de mon propre rang social, étudiant de mon propre collège à Oxford et hôte constant de ma maison. Les habituels télégrammes de supplications et des remords suivirent. Je n'en tins aucun compte. Finalement, ce fut la menace qu'à moins que je ne consente

à vous recevoir, vous ne consentiriez sous aucun prétexte à vous rendre en Égypte. A votre connaissance et avec votre concours, j'avais demandé à votre mère de vous faire partir d'Angleterre pour l'Égypte puisque vous gâchiez votre vie à Londres. Je savais que, si vous ne partiez pas, ce serait pour elle une terrible déception, et pour l'amour d'elle je vous reçus ; sous l'influence d'une grande émotion, que vous-même ne pouvez avoir oubliée, je pardonnai le passé, sans dire un mot de l'avenir. Le lendemain, à mon retour à Londres, je me souviens qu'assis dans mon bureau, j'essayai tristement et sérieusement de décider si oui ou non vous étiez ce que vous me sembliez être, si plein de terribles défauts, si absolument funeste à vous-même et aux autres, un être si fatal à connaître et à fréquenter. Pendant toute une semaine, j'y réfléchis et me demandai si, après tout, je n'étais pas injuste et abusé dans mon appréciation de vous. A la fin de la semaine, une lettre de votre mère me fut apportée. Elle exprimait pleinement tout ce que je ressentais à propos de vous. Elle y parlait de votre aveugle et excessive vanité qui vous faisait mépriser le foyer de famille et traiter de « philistin » votre frère aîné — *candidissima*.

*anima*, — de votre nature emportée dont la crainte l'empêchait de vous parler de votre existence, du genre de vie qu'elle sentait, qu'elle savait que vous meniez ; de votre conduite dans les questions d'argent qui l'alarmait de plus d'une façon, de la déchéance et du changement qui se produisaient en vous. Elle voyait que l'hérédité vous avait chargé d'un legs terrible et elle l'admettait franchement, elle l'admettait avec terreur : il est « celui de mes enfants qui a hérité du fatal tempérament Douglas », écrivait-elle de vous. Elle affirmait finalement qu'elle tenait à déclarer que votre amitié avec moi avait, à son avis, tellement intensifié votre vanité qu'elle était devenue la source de tous vos défauts, elle me pria instamment de ne pas vous rencontrer à l'étranger. Je lui répondis immédiatement, l'assurant que j'étais entièrement d'accord avec chaque mot d'elle. J'ajoutai beaucoup plus. J'allai aussi loin qu'il m'était possible d'aller. Je lui dis que l'initiative de notre amitié partait de vous qui, pendant votre séjour d'étudiant à Oxford, étiez venu me prier de vous tirer d'un très sérieux mauvais pas d'un caractère tout particulier. Je lui dis que votre existence restait continuellement tourmentée de

la même manière. Vous aviez mis sur le compte de votre compagnon de voyage la raison de votre départ pour la Belgique, et votre mère m'avait reproché de vous l'avoir présenté. Je replaçai la faute sur les épaules du vrai responsable, sur les vôtres. Je l'assurai pour finir que je n'avais pas la moindre intention de vous retrouver à l'étranger, et la priai d'essayer de vous y garder soit comme attaché honoraire, si cela était possible, sinon pour y apprendre les langues, ou pour tout autre motif qu'elle choisirait, au moins pour deux ou trois ans et pour votre bien autant que pour le mien. Pendant ce temps, vous m'écriviez d'Égypte par chaque courrier. Je ne tenais aucun compte d'aucune de vos communications. Je les lisais et les déchirais. J'avais tout à fait décidé de n'avoir plus rien à faire avec vous.

Ma résolution était prise et je me consacrais joyeusement à l'art dont je vous avais permis d'interrompre le progrès. Au bout de trois mois, avec cette malheureuse faiblesse de volonté qui la caractérise et qui, dans la tragédie de ma vie, fut un élément non moins fatal que la violence de votre père, votre mère elle-même — sans aucun doute certes, à votre instigation, — m'écrivit en

effet que vous êtes extrêmement inquiet d'être sans nouvelles, et, afin que je n'aie aucune excuse de ne pas communiquer avec vous, m'envoie votre adresse à Athènes, que je connaissais du reste parfaitement bien.

Je confesse que sa lettre me stupéfia absolument. Je ne comprenais pas comment, après ce qu'elle m'avait écrit en décembre, et ce que je lui avais répondu, elle pouvait en aucune façon essayer de raccommoder ou de renouveler mon infortunée amitié avec vous. J'accusai naturellement réception de sa lettre, l'engageant vivement à essayer de vous faire attacher à quelque ambassade à l'étranger, afin d'empêcher votre retour en Angleterre, mais je ne vous écrivis pas et ne fis pas plus attention à vos télégrammes qu'avant que votre mère ne m'eût écrit. Finalement, vous télégraphiez à ma femme pour la prier d'user de son influence sur moi pour me faire vous écrire. Notre amitié avait toujours été une source de tourment pour elle, non seulement parce qu'elle ne ressentait pour vous aucune sympathie personnelle, mais parce qu'elle voyait que votre continuelle compagnie me transformait, et non pour le bien. Pourtant, de même qu'elle avait toujours été très

gracieuse et accueillante avec vous, elle ne put supporter l'idée que je pusse en aucune manière marquer de la dureté — car c'est ce qu'il lui parut — envers aucun de mes amis. Elle pensait, elle savait certes que cela était étranger à mon caractère. A sa requête, je communiquai avec vous.

Je me rappelle parfaitement comment je rédigeai mon télégramme. Je disais que le temps guérit toutes les blessures, mais que pour bien des mois à venir je ne voulais ni vous écrire ni vous voir. Vous partez alors sans délai pour Paris, m'adressant en route des télégrammes passionnés, me suppliant de vous revoir au moins une fois. Je refuse. Vous arrivez à Paris tard dans la soirée d'un samedi, et trouvez, vous attendant à votre hôtel, une brève lettre de moi déclarant que je ne veux pas vous voir. Le lendemain matin, je reçois à Tite Street un télégramme de dix ou onze pages. Vous y affirmez que, quoi que vous m'ayez fait, vous ne pouvez pas croire que je refuse absolument de vous voir. Vous me rappelez que, uniquement pour me voir, ne serait-ce qu'une heure, vous avez voyagé six jours et nuits à travers l'Europe, sans vous arrêter une seule fois en route. Vous faisiez, je dois l'admettre, un fort

pathétique appel et vous terminiez par ce qui me parut une menace de suicide, menace non légèrement voilée.

Vous m'aviez souvent dit vous-même combien nombreux sont ceux de votre race qui ont taché leurs mains de leur propre sang — votre oncle certainement, votre grand-père peut-être, entre autres membres de la lignée démente dont vous descendez. La pitié, ma vieille affection pour vous, un souci d'égard envers votre mère pour qui votre mort dans d'aussi terribles circonstances eût été un coup presque trop grand à supporter, l'horreur de l'idée qu'une vie si jeune, une vie qui, parmi ses vilains défauts, avait encore en elle des promesses de beauté, en vînt à une fin si révoltante ; un simple sentiment d'humanité, tout cela, si des excuses sont nécessaires, doit me servir d'excuse pour avoir consenti à vous accorder une dernière entrevue.

Quand j'arrive à Paris vos larmes versées à maintes reprises au cours de la soirée et coulant sur vos joues comme une pluie, tandis que nous dînons chez Voisin, et ensuite au souper chez Paillard, la joie de me voir que vous témoignez sans feinte, tenant ma main chaque fois que vous

le pouvez, comme si vous étiez un enfant aimable et repentant, votre contrition si simple et si sincère sur le moment, me firent consentir à renouveler notre amitié. Deux jours après, nous étions à Londres ; votre père vous vit déjeunant avec moi au Café Royal, vint s'asseoir à ma table, but de mon vin, et, cette après-midi, par une lettre qu'il vous adressa, commença sa première attaque contre moi.

Il se peut que ce soit étrange, pourtant une fois de plus me fut imposé, je ne dirai pas la chance, mais le devoir de me séparer de vous. Je n'ai pas besoin de vous rappeler que je fais allusion à votre conduite à mon égard à Brighton du 10 au 13 octobre 1894. Trois années sont pour vous une longue période sur laquelle revenir. Mais nous qui vivons en prison et dans la vie de qui il n'y a d'autre événement que la douleur, nous mesurons le temps par les lancinements de la souffrance et le recensement des moments amers. Nous n'avons rien d'autre à quoi penser. Si curieux que cela puisse vous paraître, la souffrance est le moyen par lequel nous existons, parce que c'est le seul grâce auquel nous avons conscience que nous existons ; le souvenir de ce

que nous avons souffert dans le passé nous est nécessaire comme la pièce qui prouve notre identité maintenue. Si notre vie ensemble avait été ce que le monde l'imagina, une vie simplement de plaisir, de dissipation et de rire, je serais incapable de m'en rappeler un seul passage. C'est parce qu'elle fut pleine de moments et de jours tragiques, amers, sinistres dans leur avertissement, mornes ou terribles dans leurs scènes monotones et leurs violences inconvenantes que je ne puis guère voir ni entendre autre chose. Les hommes, en ce lieu, vivent tellement par la douleur que mon amitié avec vous, par la façon dont je suis contraint de me la remémorer, m'apparaît toujours comme un prélude en harmonie avec les modes changeants d'angoisse qu'il me faut chaque jour me représenter ; bien plus, elle les rend même nécessaires, comme si ma vie, quel que soit l'aspect sous lequel elle ait pu apparaître aux autres et à moi-même, avait été tout le temps une véritable symphonie de douleur, passant par ses mouvements rythmiquement liés jusqu'à sa résolution certaine avec cette qualité d'inévitable qui en art caractérise le traitement de tout grand thème.

J'ai parlé de votre conduite à mon égard, pendant trois jours consécutifs, il y a trois ans, n'est-ce pas ? J'essayais seul à Worthing de terminer ma dernière pièce. Les deux visites que vous m'aviez faites avaient pris fin. Soudain, vous paraissez une troisième fois, amenant avec vous un compagnon que vous proposez d'installer dans ma maison. Je m'y refuse absolument (vous devez reconnaître maintenant que j'avais tout à fait raison). Je vous reçus, vous, naturellement, je n'avais pas le choix, mais ailleurs et non pas chez moi. Le lendemain lundi, votre compagnon retourne aux devoirs de sa profession et vous restez avec moi. Ennuyé de Worthing et plus encore, je n'en doute pas, de mes efforts infructueux pour concentrer mon attention sur ma pièce, la seule chose qui m'intéressât réellement alors, vous insistez pour que je vous emmène au Grand Hôtel à Brighton. Le soir où nous arrivons, vous tombez malade de cette fièvre lente qu'on appelle absurdement l'influenza, votre seconde, sinon votre troisième attaque. Je n'ai pas besoin de vous rappeler comment je vous soignai, vous veillai, vous comblant non seulement du luxe des fruits, des fleurs, des présents, des livres et de tout ce que

l'argent peut procurer, mais de cette affection, de cette tendresse, de cet amour que, quoi que vous en pensiez, l'argent ne procure pas. A part une heure de marche le matin et une heure de voiture l'après-midi, je ne quittai pas l'hôtel. Comme vous n'aimiez pas ceux que l'hôtel fournissait, je fis venir spécialement de Londres des raisins pour vous, j'inventai des choses pour vous plaire, restai auprès de vous ou dans la chambre voisine et vous tins compagnie chaque soir pour vous calmer ou vous amuser.

Au bout de quatre ou cinq jours vous êtes guéri, et je prends un appartement afin d'essayer de terminer ma pièce. Naturellement, vous m'accompagnez. Le lendemain du jour où nous nous installons, je me sens très malade. Il vous faut aller à Londres pour affaires, mais vous promettez de revenir dans l'après-midi. A Londres, vous rencontrez un ami et ne rentrez à Brighton que tard le lendemain. Je suis dans un état fiévreux terrible et le docteur trouve que j'ai pris de vous l'influenza. Rien n'aurait pu être plus inconfortable que cet appartement pour un malade. Mon salon de travail est au premier étage, ma chambre à coucher au troisième. Il n'y a pas de valet pour

me servir, ni personne pour porter un message ou aller chercher ce que le docteur prescrit. Mais vous êtes là, je n'éprouve aucune alarme. Les deux jours suivants, vous me laissez entièrement seul, sans soins, sans service, sans rien. Ce n'était pas une question de raisins, de fleurs, de cadeaux charmants, c'était une question de simples nécessités. Je ne peux même pas obtenir le lait que le docteur m'a prescrit. La limonade est décrétée une impossibilité et quand je vous prie de me procurer un livre chez le libraire, ou s'il n'a pas celui que je désire, de m'en choisir un autre, vous ne prenez même pas la peine d'y aller. Et lorsqu'en conséquence je suis laissé toute la journée sans rien à lire, vous me racontez calmement que vous avez acheté le livre et que le libraire avait promis de l'envoyer, ce que par la suite je découvris avoir été entièrement faux du commencement à la fin. Pendant tout ce temps, bien entendu vous viviez à mes dépens, vous promenant en voiture, dînant au Grand Hôtel et n'apparaissant vraiment dans ma chambre que pour me demander de l'argent. Le samedi soir, comme vous m'aviez laissé complètement seul et sans soins depuis le matin, je vous demandai de revenir après le dîner et de

rester un peu avec moi. D'une voix irritabile et de mauvaise grâce, vous me le promettez.

J'attends jusqu'à onze heures sans que vous paraissiez. Je laisse alors une note dans votre chambre vous rappelant tout juste la promesse que vous m'avez faite et la façon dont vous la tenez. A trois heures du matin, incapable de dormir et torturé de soif, je me dirige dans l'obscurité et le froid jusqu'à mon salon de travail dans l'espoir d'y trouver un peu d'eau. C'est vous que j'y trouve. Vous m'assaillez avec les termes les plus hideux qu'un état d'ébriété puisse suggérer à une nature indisciplinée et intraitable. Par la terrible alchimie de l'égotisme, vous convertissez en rage votre remords.

Vous m'accusez d'égoïsme parce que j'espère de vous que vous soyez avec moi quand je suis malade, que je m'interpose entre vous et vos amusements, que j'essaie de vous priver de vos plaisirs. Vous me déclarez, et je savais que c'était parfaitement vrai, que vous êtes rentré à minuit simplement pour changer votre habit de soir et repartir là où vous espérez que de nouveaux plaisirs vous attendent et qu'en vous laissant une lettre vous rappelant que vous m'avez négligé toute la

journée et toute la soirée, je vous dérobe réellement votre désir de nouveaux ébats et diminue votre capacité pour de nouvelles délices. De dégoût, je regagne ma chambre et je ne puis fermer l'œil avant l'aube. Ce n'est que longtemps après le jour que je puis obtenir de quoi étancher la soif que la fièvre me donne.

A onze heures, vous entrez dans ma chambre. Au cours de la scène précédente, je n'avais pu m'empêcher d'observer que, par ma lettre, j'avais du moins interrompu une nuit d'excès plus grands que de coutume. Ce matin, vous êtes tout à fait vous-même. Je m'attends naturellement à entendre quelles excuses vous avez à me faire et de quelle façon vous allez demander le pardon que vous savez, dans votre cœur, vous attendre invariablement, peu importe ce que vous avez fait, — cette absolue confiance que je vous pardonne toujours étant la chose en vous que j'ai réellement toujours aimée le mieux, peut-être la meilleure chose à aimer en vous. Bien loin de cela, vous vous mettez à répéter la même scène avec une force renouvelée et une insistance plus violente. A la fin, je vous ordonnai de sortir. Vous feignez de le faire, mais quand je lève ma tête de l'oreiller

où je l'avais enfouie, vous êtes encore là, et, avec un rire de brute et une rage hystérique, vous avancez soudain vers moi.

Une sensation d'horreur me saisit : pour quelle raison, je ne saurais l'expliquer. Mais je sors de mon lit immédiatement, et nu-pieds, tel que je suis, je descends deux étages jusqu'au salon, que je ne quitte que lorsque le propriétaire du meublé, que j'avais sonné, m'assure que vous n'êtes plus dans ma chambre et me promet de rester à proximité en cas de besoin.

Après un intervalle d'une heure, pendant lequel le docteur est venu et m'a trouvé, naturellement, dans un état de prostration nerveuse absolue, et avec une fièvre pire qu'au début, vous revenez silencieusement pour de l'argent, prenez ce que vous trouvez sur la table de toilette et le dessus de la cheminée, et vous quittez la maison avec vos bagages. Ai-je besoin de vous dire ce que je pensai de vous pendant les deux jours de maladie et de solitude misérable qui suivirent ? Est-il nécessaire d'exprimer que je me rendis clairement compte que ce serait pour moi un déshonneur de continuer même de simples relations de connaissance avec un être tel que vous vous étiez

montré, que je compris que le moment ultime était venu et que je reconnus qu'il apportait réellement un grand soulagement, que je compris que désormais mon art et ma vie seraient plus libres, meilleurs et plus beaux de toute façon possible? Malade comme je l'étais, je me sentis à l'aise. Le fait que la séparation était irrévocable me donna la paix. Le mardi, la fièvre m'avait quitté et pour la première fois je dînai en bas. Ce mardi était mon anniversaire. Parmi les télégrammes et le courrier, sur la table, était une lettre de votre écriture. Je l'ouvris avec sur moi un sentiment de tristesse. Je compris que le temps était passé où une jolie phrase, une expression d'affection, un mot de regret m'auraient fait vous reprendre. Mais je fus entièrement déçu. Je vous avais estimé trop peu! La lettre que vous m'adressiez pour mon anniversaire était une répétition laborieuse des deux scènes, adroitement et soigneusement couchée par écrit! Vous me railliez avec de vulgaires sarcasmes. Votre seule satisfaction, dans toute l'affaire, avait été, disiez-vous, de vous transporter au Grand Hôtel et d'y faire porter à mon compte votre déjeuner avant d'aller à la gare. Vous me félicitez de ma prudence d'avoir quitté

mon lit, d'avoir pris la fuite dans l'escalier. « Le moment était dangereux pour vous », écriviez-vous, « plus dangereux que vous ne l'imaginez. » Ah! je ne l'avais que trop bien senti. Ce que cela voulait dire réellement, je ne sais : soit que vous ayez eu sur vous le revolver que vous aviez acheté pour essayer d'effrayer votre père et avec lequel, ne le croyant pas chargé, vous aviez tiré à balle dans un restaurant en ma compagnie; soit que votre main se tendît vers un couteau de table posé par hasard sur le meuble qui nous séparait; soit qu'oubliant dans votre rage votre petite stature et votre force inférieure, vous ayez pensé à des voies de fait ou à une agression même, tandis que j'étais couché et malade : je ne saurais le dire. Je ne le sais pas encore à ce moment. Tout ce que je sais, c'est qu'un sentiment de profonde horreur s'était emparé de moi que je sentis qu'à moins que je ne quitte la pièce immédiatement et ne m'en aille, vous auriez fait ou tenté de faire quelque chose qui eût été, même pour vous, une source de honte pour le reste de votre vie. Une fois seulement jusqu'alors avais-je éprouvé dans ma vie un pareil sentiment d'horreur vis-à-vis d'un être humain. Ce fut dans ma bibliothèque,

à Tite Street, lorsque, agitant ses petites mains en l'air dans un accès de furie épileptique, votre père, avec son acolyte ou son ami entre nous, proférait tous les propos immondes que son esprit ordurier pouvait imaginer, et hurlant les répugnantes menaces que plus tard il mit si astucieusement à exécution. Dans ce cas, du moins, ce fut lui, certes, qui dut le premier quitter la pièce. Je l'en chassai. Dans votre cas, je sortis. Ce n'était pas la première fois que j'eus à vous sauver de vous-même.

Vous terminiez votre lettre en disant : « Quand vous n'êtes pas sur votre piédestal, vous n'êtes pas intéressant. La prochaine fois que vous serez malade, je partirai tout de suite. » Ah ! quelle grossièreté de fibre cela révèle ! Quel manque complet d'imagination ! Que votre tempérament était alors endurci et vulgaire ! « Quand vous n'êtes pas sur votre piédestal, vous n'êtes pas intéressant. La prochaine fois que vous serez malade, je partirai tout de suite. » Combien souvent ces mots me sont revenus dans l'affreuse et solitaire cellule des diverses prisons où je fus envoyé. Je me les suis répétés encore et encore, et j'ai vu en eux, injustement, j'espère, quelque peu du secret de

votre étrange silence. M'écrire cela, vous, à moi, qui avais pris en vous soignant le mal et la fièvre dont je souffrais, était certes révoltant de grossièreté et de dureté, mais qu'il se trouve un être humain, dans le monde entier, pour écrire ainsi à un autre, c'est un péché pour lequel il n'y a pas de pardon, s'il existait un péché pour lequel il n'en est pas.

Je confesse que lorsque j'eus fini votre lettre, je me sentis presque pollué, comme si en m'associant avec quelqu'un d'une nature pareille, j'avais souillé et flétri ma vie irrémédiablement. C'est, il est vrai, ce que j'avais fait, mais je ne devais le savoir pleinement que juste six mois plus tard dans ma vie. Je décidai de rentrer à Londres le vendredi et de voir en privé Sir George Lewis, pour lui demander d'écrire à votre père et de lui exposer que j'avais pris la résolution de ne plus jamais, sous aucun prétexte, vous permettre d'entrer sous mon toit, de vous asseoir à ma table, de me parler, de sortir avec moi, de m'accompagner nulle part ni à aucun moment. Cela fait, je vous aurais écrit simplement pour vous informer de la manière d'agir que j'avais adoptée. Tout était prêt le jeudi soir, quand, le vendredi matin, en

déjeunant avant le départ, j'ouvris un journal et j'y vis un télégramme annonçant que votre frère aîné, le vrai chef de la famille, l'héritier du titre, le pilier de la maison, avait été trouvé mort dans un fossé avec son fusil déchargé auprès de lui. Les circonstances horribles de cette tragédie, qu'on sait maintenant avoir été un accident, mais entachée alors d'un soupçon plus sombre, le pathétique de la mort soudaine d'un être tant aimé de ceux qui le connaissaient et presque à la veille, pour ainsi dire, de son mariage; mon idée de ce que serait votre chagrin, ou de ce qu'il devrait être; mon sentiment de l'affliction qui attendait votre mère à la perte de celui auquel elle s'attachait pour le réconfort et la joie de sa vie, et qui, elle me le confia une fois elle-même, ne lui avait jamais, depuis sa naissance, donné le prétexte de verser une seule larme; mon sentiment de votre propre isolement, vos deux autres frères étant hors d'Europe, et vous restant par conséquent le seul vers qui votre mère et votre sœur pouvaient se tourner, non pas seulement pour partager leur douleur, mais aussi pour ces tristes responsabilités et ces pénibles détails que la mort entraîne toujours avec elle, simplement le sens du *lacryma*

*rerum*, des larmes dont le monde est fait, et de la tristesse de toutes les choses humaines, l'affluence de ces pensées et de ces émotions se pressant dans mon cerveau, fit naître une pitié infinie pour vous et votre famille. J'oubliai mon propre grief et mon amertume contre vous. Ce que vous aviez été pour moi dans la maladie, je ne pouvais pas l'être pour vous dans l'affliction. Je vous télégraphiai immédiatement ma sympathie la plus profonde, et, dans la lettre qui suivit, je vous invitai à venir chez moi aussitôt qu'il serait possible. Je sentais que vous abandonner à cette heure particulière, et par l'intermédiaire formel d'un sollicitor, eût été trop terrible pour vous.

A votre retour du lieu même de la tragédie, où vous aviez été appelé, vous venez tout de suite à moi, très affectueux et très simple, dans vos habits de deuil et les yeux obscurcis de larmes. Vous cherchez aide et consolation, comme un enfant pourrait le faire. Je vous ouvre ma maison, mon foyer, mon cœur. Je fais mienne aussi votre douleur, afin que vous ayez une aide pour la porter. Pas une fois, même d'un seul mot, fais-je allusion à votre conduite envers moi, aux scènes révoltantes, à la lettre révoltante...

Votre chagrin, qui est réel, semble vous amener plus près de moi que vous ne l'aviez jamais été. Les fleurs que vous prenez de moi pour placer sur la tombe de votre frère devaient être un symbole non seulement de la beauté de sa vie, mais de la beauté qui, dans toutes les vies, est endormie et peut être éveillée à la lumière.

Les dieux sont étranges. Ce n'est pas de nos vices seulement qu'ils font des instruments pour nous châtier. Ils nous mènent à la ruine par ce qui en nous est bon, délicat, humain, affectueux. Sans ma pitié et mon affection pour vous et les vôtres, je ne serais pas à présent à pleurer dans cet humble lieu.

Bien entendu, je discerne dans toutes nos relations non seulement la Destinée, mais la Fatalité : la Fatalité qui marche à pas rapides parce qu'elle va répandre le sang. Par votre père, vous êtes issu d'une race avec qui le mariage est horrible, l'amitié néfaste, et qui porte des mains violentes soit sur sa propre vie, soit sur la vie des autres. Derrière toutes les menues circonstances où les routes de nos vies se croisèrent, derrière tous les cas d'importance grande ou apparemment triviale où vous vîntes à moi pour trouver plaisir ou aide,

derrière les petits hasards, les légers incidents qui paraissent, dans leur rapport avec la vie, n'être guère plus que la poussière qui danse dans un rayon ou la feuille qui se détache d'un arbre, la Ruine suivait comme l'écho d'un cri déchirant, ou l'ombre qui chasse avec la bête de proie.

Notre amitié commence réellement avec la lettre si pathétique et charmante où vous me priez de vous venir en aide dans une position avec laquelle on compatit pour quiconque et doublement pour un jeune étudiant d'Oxford. Je vous viens en aide et, par la suite, du fait que vous invoquez mon nom, me dites votre ami, auprès de Sir George Lewis, je commence à perdre son estime et son amitié, une amitié vieille de quinze ans. Quand je n'eus plus ses conseils, son appui, son estime, je fus privé de la seule grande sauvegarde de ma vie. Vous m'envoyez un très gentil poème, versifié à la manière d'un écolier, pour avoir mon avis. Je réponds par une lettre de divagations littéraires fantasques : je vous compare à Hylas ou à Hyacinthe, à Jonquille ou à Narcisse, ou quelqu'un à qui le Grand Dieu de la Poésie octroie sa faveur et qu'il honore de son amour. La lettre ressemble à un passage d'un sonnet de

Shakespeare, transposé en mineur. Il ne peut être compris que par ceux qui ont lu le *Symposium* de Platon, ou se sont imprégnés de l'esprit et de cette disposition grave que les marbres grecs expriment en beauté pour nous. C'était, laissez-moi vous l'assurer franchement, le genre de lettre que, dans un moment d'heureux caprice, j'aurais écrite à n'importe quel gracieux jeune étudiant de l'une ou de l'autre Université qui m'eût envoyé un poème de sa façon, certain qu'il posséderait assez d'esprit ou de culture pour interpréter convenablement sa tournure fantasque. Considérez l'histoire de cette lettre ! Des vôtres, elle passe dans les mains d'un compagnon répugnant ; des siennes, dans celles d'une bande de maîtres-chanteurs. Des copies en sont répandues parmi mes amis à Londres, et envoyées au directeur du théâtre qui représente mon œuvre. Toutes les interprétations lui sont assignées sauf la bonne. La ville tressaille aux absurdes rumeurs que j'ai dû payer une somme d'argent énorme pour reprendre possession d'une lettre infâme que je vous aurais écrite. Cela forme la base de la pire attaque de votre père. Je produis moi-même devant le tribunal la lettre originale pour montrer ce qu'elle est réellement. L'avocat

de votre père la dénonce comme une tentative insidieuse et révoltante de corrompre l'innocence ; finalement, elle fait partie d'une inculpation criminelle. L'accusation s'en empare. Le juge, avec peu d'érudition et beaucoup de morale, en fait la base de sa récapitulation. Finalement je vais en prison pour elle. Tel est le résultat de vous avoir écrit une lettre charmante.

Pendant un séjour que nous faisons à Salisbury, vous êtes terriblement alarmé d'une communication menaçante d'un de vos anciens compagnons : vous me suppliez de le voir et de vous aider. Je le fais. Le résultat est pour moi la ruine. Tout ce que vous avez fait, je suis forcé de le prendre sur mes épaules et d'en répondre. Lorsque, ayant échoué à vos examens, il vous faut quitter Oxford, vous me télégraphiez à Londres pour me prier de venir. Je viens immédiatement. Vous me demandez de vous emmener à Goring, puisque, dans ces circonstances, il ne vous plaît pas de rentrer chez vos parents. A Goring, vous voyez une maison qui vous charme ; je la loue pour vous : le résultat, à tous les points de vue, est pour moi la ruine. Un jour, vous venez à moi et me demandez, comme une faveur personnelle, d'écrire quelque

chose pour une revue d'étudiants que se propose de publier quelqu'un de vos amis dont je n'ai jamais entendu parler de ma vie, et dont je ne sais rien du tout. Pour vous plaire — que n'ai-je pas toujours fait pour vous plaire? — je lui envoie une page de paradoxes que je destinais primitivement à la *Saturday Review*. Quelques mois plus tard, je me trouve au banc des accusés, à Old Bailey, à cause du caractère de cette revue. C'est une des charges de l'accusation contre moi. Je suis mis en demeure de défendre la prose de votre ami et vos propres vers. Celle-là, je ne puis rien pour la pallier; ceux-ci, loyal à l'extrême envers votre littérature juvénile et votre jeune vie, je les défends fortement et je n'admets pas que vous soyez traité d'auteur d'indécences. Mais je vais en prison tout de même, pour la revue d'étudiants de votre ami et pour « L'Amour qui n'ose pas dire son nom ». A Noël, je vous offre un « très joli cadeau », comme vous le décrivez dans votre lettre de remerciements, un objet que, je le savais, vous aviez à cœur de posséder, d'une valeur de £ 40 à £ 50 au plus. Quand l'effondrement de mon existence se produit et que je suis ruiné, l'huissier qui saisit ma bibliothèque et la

fait vendre, instrumente pour payer le « très joli cadeau ». C'est pour cette dette que l'on procède à la saisie dans ma maison. A la dernière et terrible minute, quand je suis harcelé d'arguments et stimulé par votre acharnement pour me décider à entamer des poursuites contre votre père et à le faire arrêter, le dernier fétu auquel je me cramponne dans mes efforts désespérés pour m'évader, c'est la terrible dépense. Je dis au solicitor en votre présence que je n'ai pas de fonds, qu'il m'est absolument impossible de faire face à ces frais effarants, que je n'ai pas d'argent à ma disposition. Ce que je disais, comme vous le savez, était parfaitement vrai. Ce fatal jeudi, au lieu d'être dans le bureau de Humphrey, à consentir débilement à ma propre ruine, j'aurais été heureux et libre en France, loin de vous et de votre père, ignorant de sa répugnante carte, et indifférent à vos lettres, s'il m'avait été possible de quitter l'Avondale Hotel. Mais les gens de l'hôtel refusèrent absolument de me laisser partir. Depuis dix jours, vous y demeuriez avec moi, et finalement, même, à ma grande et, vous l'admettez, légitime indignation, vous amenez un de vos compagnons pour y demeurer aussi. Ma note pour

les dix jours, se montait à près de £ 140. Le propriétaire déclara qu'il ne me permettrait d'emporter mes bagages que lorsque j'aurais acquitté le montant total de la note. C'est cela qui me fit rester à Londres. Si ce n'avait été de cette note d'hôtel je me serais mis en route pour Paris le jeudi matin.

Lorsque je déclarai au solicitor que je n'avais pas d'argent pour faire face à la gigantesque dépense, vous vous interposez immédiatement. Vous assurez que votre propre famille ne sera que trop enchantée de payer tous les frais nécessaires ; que votre père a été un incube pour eux tous, qu'ils ont souvent discuté la possibilité de le faire enfermer dans un asile d'aliénés pour se débarrasser de lui ; qu'il est une source quotidienne de tourment et de chagrin pour votre mère et pour tout le monde, que si je prends seulement l'initiative de le faire coffrer, je serai regardé par la famille comme leur champion et leur bienfaiteur, et que les riches parents de votre mère eux-mêmes envisageront comme un réel plaisir qu'on leur permette d'acquitter tous les frais et dépens qui seront encourus dans un pareil effort. Le solicitor tira la conclusion immédiatement et je fus

entraîné en hâte au tribunal de police. Il ne me restait aucun prétexte de ne pas y aller. J'y fus contraint. Bien entendu, votre famille ne paie pas les frais, et quand je suis mis en faillite, c'est par votre père et pour les dépens — leur maigre reliquat, quelque £ 700. A l'heure actuelle, ma femme, brouillée avec moi sur l'importante question de savoir si j'aurai £ 3 ou £ 3/10 par semaine pour vivre, prépare une instance en divorce pour laquelle, bien entendu, un procès entièrement nouveau sera nécessaire, avec des témoignages entièrement nouveaux, le tout suivi peut-être par une litigation plus sérieuse encore. Il va de soi que je ne connais rien des détails. Je sais seulement le nom du témoin sur la déposition duquel s'appuie le solicitor de ma femme. C'est le domestique même que vous aviez à Oxford et qu'à votre requête spéciale j'avais engagé à mon service pour notre été à Goring.

Mais vraiment je n'ai pas besoin de chercher de plus nombreux exemples de l'étrange fatalité que vous avez attirée sur moi dans toutes choses grandes ou petites. J'en éprouve parfois l'impression que vous n'étiez vous-même qu'un fantoche manœuvré par une main secrète et invisible pour

pousser des événements terribles à une issue terrible. Mais les fantoches mêmes ont des passions. Ils intercalent une nouvelle intrigue dans ce qu'ils présentent, et ils enchevêtrent la trame des vicissitudes pour l'adapter à quelqu'un de leurs caprices ou de leurs appétits. Être entièrement libre et en même temps entièrement dominé par la loi, c'est l'éternel paradoxe de la vie humaine que nous réalisons à tout moment, et je pense souvent que c'est là la seule explication possible de votre nature, si vraiment il existe une explication quelconque du profond et terrible mystère de l'âme humaine, sinon celle qui rend le mystère d'autant plus merveilleux.

Bien entendu, vous aviez vos illusions, vous viviez en elles à vrai dire, et, sous les brumes mouvantes et les voiles colorés, vous voyiez toutes choses transformées. Vous pensiez, je me le rappelle parfaitement bien, que le fait de vous consacrer entièrement à moi, à l'entière exclusion de la vie de famille avec les vôtres, était une preuve du cas prodigieux que vous faisiez de moi et de votre grande affection. Sans doute, cela vous semblait être ainsi. Mais souvenez-vous qu'avec moi il y avait le luxe, la vie facile, le plaisir sans

restrictions, de l'argent sans réserve. Vous vous ennuyiez dans votre famille. Pour employer une phrase de votre propre facture, « le vin ordinaire et sans chaleur de Salisbury » vous était désagréable. De mon côté, et concurremment avec mes attrait intellectuels, il y avait les passe-temps de l'Égypte. Quand vous ne pouviez me trouver, il n'était guère flatteur de voir par quels compagnons vous me remplaciez.

Vous vous figuriez aussi qu'en adressant à votre père, par l'intermédiaire d'un homme de loi, une lettre certifiant que, plutôt que de rompre votre éternelle amitié pour moi, vous renonciez à la pension de £ 250 par an qu'il vous faisait alors, après déduction pour l'amortissement de vos dettes d'Oxford; vous vous figuriez aussi que vous réalisiez le suprême exploit chevaleresque de l'amitié, que vous atteigniez le plus noble degré de l'abnégation. Mais l'abandon de votre petite allocation ne voulait pas dire que vous étiez prêt à renoncer même à un seul de vos luxes le plus superflus ou de vos extravagances le moins nécessaires. Au contraire. Votre appétit de vie luxueuse ne fut jamais plus vif. Mes dépenses de huit jours à Paris pour moi, vous et votre domestique

italien, s'élevèrent presque à £ 150, Paillard absorbant à lui seul £ 85. Au train où vous désiriez vivre, votre annuité totale vous aurait à peine duré trois semaines, même en prenant vos repas seul et en étant particulièrement économe dans le choix des formes de vos plaisirs le moins coûteux. Le fait que par une simple feinte de bravade vous aviez abandonné votre allocation, telle quelle, fournissait au moins une raison plausible, ou ce que vous imaginiez une raison plausible, à votre prétention de vivre à mes dépens ; en maintes occasions, vous vous en êtes sérieusement prévalu, en lui donnant la plus complète expression et vos continuelles demandes d'argent, à moi principalement bien entendu, mais aussi, je le sais, dans une proportion terrible, à votre mère, ne furent jamais aussi excédantes, parce que, dans mon cas au moins, elles ne furent jamais aussi complètement dépourvues du moindre mot de remerciements, ou du sentiment de la mesure.

Vous vous imaginiez encore qu'en assaillant votre propre père de lettres abominables, de télégrammes injurieux et d'outrageantes cartes postales, vous souteniez le combat pour votre mère,

vous vous mettiez en ligne comme son champion et vengiez les déboires et les souffrances de sa vie conjugale. C'était une illusion parfaite de votre part et l'une des pires vraiment. Si vous jugiez que ce fût le devoir d'un fils, la façon pour vous de venger sur votre père les épreuves subies de son fait par votre mère, c'était en étant pour elle un meilleur fils que vous ne l'avez été ; en ne lui inspirant pas la terreur de vous parler de choses sérieuses ; en ne signant pas des billets dont le paiement lui incombait, en vous montrant plus aimable avec elle et en ne lui apportant pas un chagrin quotidien. Pendant les brèves années de sa vie pure comme une fleur, par sa douceur et sa bonté envers elle, votre frère Francis lui donna de grandes compensations pour ce qu'elle avait souffert. C'est lui que vous auriez dû prendre comme modèle. Vous aviez tort même de vous imaginer que c'eût été pour votre mère un délice et une joie absolus si vous aviez réussi, par mon intermédiaire, à faire emprisonner votre père. Je suis convaincu que vous aviez tort. Et si vous voulez savoir ce qu'une femme éprouve vraiment lorsque son mari et le père de ses enfants est en tenue de prisonnier dans une cellule de prison,

écrivez à ma femme et demandez-le-lui. Elle vous le dira.

Moi aussi, j'ai eu mes illusions. Je croyais que la vie allait être une comédie brillante et que vous alliez y tenir le rôle d'un gracieux personnage. J'ai trouvé qu'elle est une tragédie révoltante et repoussante et que le prétexte sinistre de la grande catastrophe, sinistre par la concentration sur un dessein et par l'intensité d'une volonté rétrécie, c'est vous-même dépouillé de ce masque de joie et de plaisir par lequel vous avez été, non moins que moi, déçu et égaré.

Vous pouvez maintenant, n'est-ce pas, comprendre un peu de ce que je souffre. Un journal, c'était je crois la *Pall Mall Gazette*, décrivant la répétition générale d'une de mes pièces, parle de vous me suivant partout comme mon ombre : le souvenir de notre amitié est l'ombre qui chemine auprès de moi ici, qui semble ne jamais me laisser, qui me réveille la nuit pour me redire sans cesse la même histoire jusqu'à ce que sa lamentable répétition fasse fuir le sommeil jusqu'à l'aube ; à l'aube elle recommence ; elle me suit dans la cour de la prison et me fait parler tout seul tandis que je tourne au pas ; chaque détail qui accompagnait

chaque abominable instant s'impose à mon souvenir ; rien de ce qui s'est passé au cours de ces années funestes que je ne puisse recréer dans cette loge du cerveau qui est mise à part pour le chagrin ou pour le désespoir. Chaque note fausse de votre voix, chaque geste ou contraction de vos mains nerveuses, chaque parole cruelle, chaque phrase venimeuse me reviennent à la mémoire. Je me souviens de la rue ou du cours d'eau au long duquel nous passions ; la clôture ou le bouquet de bois qui nous entourait, à quels chiffres se tenaient sur le cadran les aiguilles de l'horloge ; dans quel sens volaient les ailes du vent ; quelle forme et quelle couleur avait la lune.

Il y a, je le sais, une réponse à tout ce que je vous ai dit, et c'est que vous m'aimiez, que d'un bout à l'autre de ces deux années et demie, pendant lesquelles le Destin ourdissait en une seule trame écarlate les fils de nos deux vies séparées, vous m'aimiez réellement. Oui, je le sais. Quelle que fût votre conduite à mon égard, j'ai toujours senti qu'au fond du cœur vous m'aimiez réellement. Je voyais très clairement que ma position dans le monde de l'Art, l'intérêt que ma personnalité avait toujours suscité, mon argent, le luxe dans

lequel je vivais, les mille et une choses qui concou-  
raient à parfaire une existence aussi agréablement  
et merveilleusement improbable que la mienne,  
constituaient des éléments qui, chacun en parti-  
culier et tous ensemble, vous fascinaient et vous  
attachaient à moi ; cependant, outre cela, il y  
avait pour vous quelque chose de plus, une attrac-  
tion étrange ; vous m'aimiez beaucoup plus que  
vous n'aimiez personne d'autre. Mais vous avez  
eu, comme moi, dans votre vie, une tragédie ter-  
rible, bien que d'un caractère entièrement opposé  
à la mienne. Voulez-vous savoir laquelle ? C'est  
qu'en vous la haine fut toujours plus forte que  
l'amour. Votre haine de votre père était d'une  
telle stature qu'elle dépassait, renversait et éclip-  
sait entièrement votre amour pour moi. Il n'y  
avait aucune lutte entre eux, ou bien peu, si  
grandes étaient les dimensions de votre haine et  
si monstrueuse sa croissance. Vous ne vous ren-  
diez pas compte qu'il n'y avait pas dans la même  
âme de place pour l'une et l'autre passion. Elles  
ne peuvent cohabiter dans cet antre aimable.  
L'amour se nourrit de l'imagination ; par elle  
nous devenons plus sages que nous ne nous en  
doutons, meilleurs que nous ne le sentons, plus

nobles que nous ne le sommes ; par elle, nous  
pouvons voir la vie comme un ensemble, par  
elle, et par elle seule nous pouvons comprendre  
les autres dans leur rapport réel ou idéal. Seul  
ce qui est beau, et conçu en beauté, peut alimen-  
ter l'amour. Mais tout nourrira la haine. Pas une  
coupe de champagne que vous ayez bue, pas un  
plat savoureux que vous ayez mangé au cours de  
ces années, qui n'ait nourri votre haine et n'ait  
accru son embonpoint. C'est pour la contenter  
que vous avez joué ma vie comme vous aviez  
joué mon argent, insouciamment, présomptueu-  
sément, indifférent aux conséquences. Si le sort  
vous contrariait, la perte, pensiez-vous, ne serait  
pas à votre compte. S'il vous favorisait, à vous,  
vous le saviez, l'exultation et les avantages de  
la victoire.

La haine aveugle l'homme. Vous ne vous en  
doutiez pas. L'amour peut lire les signes dans les  
plus lointaines étoiles, mais la haine vous avait à  
ce point frappé de cécité, que vous ne pouviez  
voir au delà de l'étroit jardin de vos vulgaires dé-  
sirs, muré et flétri par les passions. Votre terrible  
manque d'imagination, défaut véritablement fa-  
tal de votre caractère, résultait entièrement de la

haine qui vivait en vous. Subtilement, silencieusement et en secret, la haine rongea votre nature, comme le lichen mord à la racine de quelque plante anémiée, et vous en étiez à ne plus rien voir que les intérêts les plus pauvres et les buts les plus mesquins. Cette faculté que l'amour aurait encouragée en vous, la haine l'empoisonnait et la paralysait. Quand votre père entama sa campagne contre moi, ce fut comme votre ami personnel et dans une lettre privée à vous adressée. Dès que j'eus lu cette lettre, avec ses menaces obscènes et ses grossières violences, je distinguai immédiatement qu'un danger terrible se profilait sur l'horizon de mes jours troublés. Je vous déclarai que je ne voulais pas être l'enjeu entre vous deux dans vos haineuses querelles; que j'étais, moi, à Londres, pour lui un gibier beaucoup plus gros qu'un attaché d'ambassade à Homberg; qu'il serait déloyal à mon égard de me placer un seul instant dans une pareille position, et que j'avais mieux à faire de ma vie que de me colleter avec l'individu ivrogne, déclassé et à demi crétin qu'il était. Je ne parvins pas à vous faire comprendre ce point de vue. La haine vous aveuglait.

Vous affirmez alors que la querelle ne me

concerne réellement en rien, que vous ne permettez pas à votre père de vous dicter le choix de vos amitiés personnelles, et qu'il serait fort injuste de ma part d'intervenir. Déjà, avant de me voir à ce sujet, vous aviez adressé, en réponse à votre père, un stupide et vulgaire télégramme. Par là, vous vous engagiez, bien entendu, dans une série d'actes stupides et vulgaires. Les erreurs fatales de la vie ne sont pas dues au fait que l'homme est déraisonnable. Un moment déraisonnable peut être le plus beau des moments. Elles sont dues à ce que l'homme est logique. La différence est vaste. Ce télégramme détermina toute la suite de vos relations avec votre père, et, en conséquence, toute la suite de mon existence. Et le grotesque de la chose est que ce fut un télégramme dont le plus vulgaire gamin des rues eût été honteux.

Des télégrammes impertinents aux pompeuses lettres d'avoué, le passage est naturel, et les lettres adressées par votre homme de loi à votre père ont pour résultat tout naturel de le pousser à aller plus loin. Vous ne lui laissez d'autre choix que de continuer. Vous le lui imposez, comme un point d'honneur, ou de déshonneur plutôt, afin que

vosre provocation ait plus d'effet. Aussi, la fois suivante, ne m'attaque-t-il plus dans une lettre privée et comme votre ami particulier, mais en public et comme personnage public. Il me faut le mettre à la porte de chez moi. Il me cherche de restaurant en restaurant pour m'insulter devant le monde entier et d'une manière telle que si je riposte, ce soit pour moi la ruine, et que si je ne riposte pas je sois ruiné de même. *Alors*, certes, le moment est venu pour *vous* de vous avancer et de déclarer que vous ne voulez pas que je sois, à cause de vous, exposé à d'aussi odieuses attaques, à une aussi infâme persécution, mais que tout de suite et volontiers vous renoncez à tout privilège sur mon amitié. C'est votre sentiment, à présent, je suppose. Mais l'idée ne vous en est jamais venue alors. La haine vous aveuglait. Tout ce que vous trouvez (à part, bien entendu, l'envoi de lettres et de télégrammes outrageants), c'est d'acheter un revolver ridicule qui part fortuitement dans le restaurant du Berkeley, avec des circonstances qui créent un scandale pire que ce qui en est jamais venu à *vos* oreilles. A vrai dire, l'idée d'être l'objet d'une querelle terrible entre votre père et un homme de ma situation semble

vous enchanter. Cela glorifie votre vanité et flatte le sentiment de votre importance.

Que votre père pût avoir votre personne corporelle qui ne m'intéressait pas et me laissât votre âme qui ne l'intéressait pas, eût été pour vous une solution contrariante de la question. Vous flairez la chance d'un scandale public et vous vous y précipitez. La perspective d'une bataille dans laquelle vous resterez sauf vous ravit. Je ne me rappelle pas vous avoir jamais vu aussi plein d'entrain que pendant le reste de cette saison. Votre seule déception paraît être que rien n'arrive effectivement et qu'aucun choc ni fracas ne se produit entre votre père et moi. Vous vous en consolez en lui adressant des télégrammes d'une telle nature que le malheureux, finalement, vous écrit pour vous aviser qu'il a donné des ordres à ses domestiques afin qu'aucun télégramme ne lui fût présenté sous aucun prétexte. Cela ne vous décourage pas. Vous apercevez les immenses facilités que vous offre la carte postale et vous en profitez sans réserve. Vous le surexcitez encore plus à traquer sa proie. Je ne suppose pas qu'il y eût vraiment jamais renoncé. Les instincts de la race étaient vraiment forts chez lui. Sa haine de

vous était aussi acharnée que votre haine de lui, et j'étais pour l'un et l'autre de vous le prétexte, un engin d'attaque aussi bien qu'un stratagème d'abri. Sa passion même pour la notoriété n'est pas simplement individuelle, mais atavique.

Néanmoins si son ardeur avait un moment fléchi, vos lettres et cartes postales eussent tôt ravivé son ancienne flamme. C'est ce qui arrive. Et bien entendu il va plus loin encore. M'ayant assailli comme gentleman privé et en privé, comme personnage public et en public, il résout finalement de lancer sa grande et dernière attaque contre moi en tant qu'artiste, dans le lieu même où mon art est représenté. Par fraude, il s'assure un fauteuil pour la première d'une de mes pièces, manigance une cabale dans le dessein d'interrompre la représentation, d'adresser au public à mon propos un discours grossier, d'insulter mes acteurs, de me lancer des projectiles offensants ou indécents lorsqu'à la fin je serai appelé devant le rideau, et d'odieuse manière me ruiner complètement dans mon œuvre. Par pure chance, dans un bref et accidentel accès de sincérité, dû à un état d'ébriété plus prononcé que de coutume, il se vante de ses intentions devant des tiers. La police

est informée et on l'empêche de pénétrer dans la salle. Vous avez alors le prétexte ; c'est pour vous l'occasion. Ne comprenez-vous pas maintenant que vous auriez dû le discerner, vous porter en avant et attester que vous ne vouliez pas que mon art au moins fût ruiné à cause de vous ?

Vous saviez ce que mon art était pour moi, la grande voix fondamentale par laquelle je m'étais révélé à moi-même et moi-même au monde, la grande passion de ma vie, l'amour au regard duquel tous les autres amours sont comme une eau saumâtre au vin rouge, comme le ver luisant au miroir magique de la lune. Ne comprenez-vous pas à présent que le manque d'imagination est le défaut fatal de votre caractère ? Ce que vous aviez à faire était parfaitement simple et parfaitement clair devant vous, mais la haine vous aveuglait et vous ne discerniez plus rien. Je ne pouvais pas présenter des excuses à votre père pour m'avoir insulté et persécuté de la façon la plus répugnante depuis près de neuf mois. Je ne pouvais débarrasser de vous mon existence. J'avais essayé encore et encore. J'avais été jusqu'à quitter l'Angleterre, à m'en aller à l'étranger dans l'espoir de vous échapper. Tout avait été inutile. Vous étiez

la seule personne qui pût faire quelque chose.

C'est vous absolument qui tenez alors la clef de la situation. C'est la grande et unique occasion que vous eûtes de me payer quelque peu de retour pour tout l'amour, l'affection, la bonté, la générosité et la sollicitude que je vous ai témoignés. M'eussiez-vous apprécié à la dixième partie même de ma valeur d'artiste que vous l'auriez fait. Mais la haine vous aveugle. La faculté « par laquelle, et par laquelle seule, nous pouvons comprendre les autres dans leur rapport idéal, et réel » est morte en vous. Vous ne pensez qu'au moyen de faire emprisonner votre père. Le voir « entre deux gendarmes », « in the dock » comme vous disiez, est votre seule idée. La phrase devient une des nombreuses *scies* de votre conversation journalière. On l'entendait à tous les repas. Bref, votre désir est exaucé. La Haine vous accorda chacun de vos souhaits. Elle fut pour vous une indulgente maîtresse, comme elle l'est, à vrai dire, pour tous ceux qui la servent. Pendant deux jours, vous trônez sur un siège élevé avec les Sheriffs, et repaissez vos yeux du spectacle de votre père debout au banc des accusés de la Cour criminelle centrale. Et le troisième jour, je pris

sa place. Que s'était-il passé? Dans la hideuse partie de haine qui se jouait entre vous, vous aviez lancé les dés avec mon âme pour enjeu et vous aviez perdu. C'est tout.

Vous remarquez que j'ai à écrire votre vie et que vous avez à vous la représenter. Nous nous connaissons maintenant depuis plus de quatre ans. Pendant la moitié de ce temps, nous avons été ensemble. Il m'a fallu passer en prison l'autre moitié comme résultat de notre amitié. J'ignore où vous recevrez cette lettre, si même elle vous parvient jamais. Rome, Naples, Paris, Venise, quelque belle cité au bord d'un fleuve ou de la mer vous retient, je n'en doute pas. Vous êtes entouré, sinon de tout le luxe inutile que vous aviez avec moi, du moins de tout ce qui est agréable à l'œil, à l'oreille et au goût. La vie est parfaitement aimable pour vous. Et cependant, si vous êtes sage et que vous vouliez la trouver plus aimable encore, et d'une autre manière, vous laisserez la lecture de cette lettre terrible — car je sais qu'elle l'est — provoquer en vous une crise aussi profonde, être pour vous un tournant de la vie, comme l'écrire l'est pour moi. Le vin du plaisir colorait aisément jadis votre pâleur.

Si, à lire ce qui est écrit ici, votre visage est de temps en temps brûlé du rouge de la honte, comme au coup de feu d'une fournaise, ce n'en sera que meilleur pour vous. Le vice suprême est d'être superficiel. Tout ce qui est compris est bien.

J'en arrive maintenant, n'est-ce pas, à la maison de détention? Après une nuit passée au poste de police, j'y suis amené par la voiture cellulaire. Vous fûtes plein d'attentions et de prévenances. Presque chaque jour, sinon effectivement chaque après-midi, jusqu'au moment de votre départ pour l'étranger, vous prenez la peine de vous faire conduire à la prison d'Holloway pour me voir. Vous m'écrivez aussi de très aimables et jolies lettres. Mais que ce ne soit pas votre père mais vous, qui m'avez mis en prison, que, d'un bout à l'autre, vous êtes la personne responsable, que ce soit à cause de vous, pour vous, et par vous que je suis là, jamais pour un instant l'idée ne vous en vient. Le spectacle même que j'offre derrière les barreaux d'une cage de bois ne parvient pas à ranimer votre nature à l'imagination morte. Vous manifestez la sympathie et la sentimentalité du spectateur qui assiste à une pièce plutôt pathétique. Vous ne vous doutez pas que vous

êtes l'auteur véritable de la hideuse tragédie. Je constatais que vous ne vous rendiez compte de rien de ce que vous aviez fait. Je ne désirais pas être celui qui vous indiquerait ce que votre cœur aurait dû vous dire, ce qu'il vous eût dit vraiment si vous n'aviez pas laissé la haine l'endurcir et le rendre insensible. Tout ce qui vient à l'homme doit lui venir de sa propre nature. Il est inutile de dire à quelqu'un quelque chose qu'il ne sent pas ou ne peut pas comprendre.

Si je vous écris maintenant comme je le fais, c'est parce que votre silence et votre conduite pendant mon long emprisonnement l'ont rendu nécessaire. De plus, les choses tournèrent de telle façon que le coup n'atteignit que moi seul. Ce fut pour moi une source de satisfaction. Pour bien des raisons, j'étais content de souffrir, bien qu'il y eût toujours à mes yeux, tandis que je vous observais, quelque chose d'assez méprisable dans votre aveuglement complet et volontaire.

Je me souviens de vous voir sortir, avec un orgueil absolu, une lettre de vous à mon propos publiée dans un des journaux à un demi-penny. C'était une élucubration prudente, modérée, banale, à dire vrai. Vous faisiez appel au « sentiment

anglais de fair-play » en faveur d'un « homme qui avait le dessous » ou quelque chose de très niais en ce genre ; c'est la sorte de lettre que vous auriez pu écrire si quelque pénible accusation avait été portée contre quelque respectable personne qui vous eût été tout à fait inconnue personnellement. Mais vous jugiez que c'était une lettre admirable. Vous la considérez comme une preuve de générosité chevaleresque presque téméraire.

Je n'ignore pas que vous avez écrit d'autres lettres à d'autres journaux qui ne les publièrent pas. Mais aussi vous y disiez simplement que vous haïssez votre père. Personne ne se soucie que vous le haïssez ou non. A la considérer intellectuellement, la haine, vous avez encore à l'apprendre, est la négation éternelle. Considérée du point de vue des émotions, elle est une forme d'atrophie et elle tue toute chose, sauf elle-même. Écrire aux journaux pour dire que l'on hait quelqu'un, c'est comme si l'on disait qu'on est atteint d'une maladie secrète et honteuse. Le fait que l'homme que vous haïssez est votre père et que ce sentiment est complètement partagé, ne rend en aucune façon votre haine noble et belle. S'il

démontre quelque chose, c'est simplement qu'il s'agit d'une maladie héréditaire.

Je me rappelle encore que lorsque les scellés furent mis chez moi, que mes livres et mon mobilier furent saisis et la vente affichée, et que la déclaration de faillite fut imminente, je vous écrivis pour vous en prévenir. Je ne mentionnai pas que les huissiers avaient pénétré dans la maison où vous aviez si souvent dîné, afin que soit acquitté le prix de quelques-uns des cadeaux que je vous avais faits. Je m'imaginai, à tort ou à raison, que la nouvelle pourrait vous attrister un peu. Je vous exposai le simple fait. Il me parut convenable que vous l'appreniez. Votre réponse datée de Boulogne était rédigée sur un ton d'exultation presque lyrique. Vous disiez savoir que votre père était à court d'argent, qu'il avait été obligé d'emprunter £ 1 500 pour les frais du procès et que ma mise en faillite lui jouait « un tour superbe » puisqu'il ne pourrait se faire rien rembourser de ses frais par moi !

Vous rendez-vous compte maintenant de ce qu'est la haine quand elle aveugle quelqu'un ? Reconnaissiez-vous que lorsque je la décris comme une atrophie destructive de tout sauf de soi-même,

je décris scientifiquement un phénomène psychologique réel? Ce n'était absolument rien pour vous que tous mes charmants objets fussent vendus : mes dessins de Burne-Jones et de Whistler, mes tableaux de Monticelli et de Salomons, mes porcelaines, ma bibliothèque avec sa collection de volumes offerts par presque tous les poètes de mon temps, de Hugo à Whitman, de Swinburne à Mallarmé, de Morris à Verlaine, avec ses éditions, aux belles reliures, des œuvres de mon père et de ma mère ; ses merveilleuses rangées de prix d'école et de collège, ses éditions de luxe, et le reste. Vous avez convenu que c'était un gros ennui, et ce fut tout. Vous y avez simplement vu qu'il était probable que votre père finalement perdrait quelques centaines de livres et cette mesquine considération vous emplît d'une joie extatique. Quant aux dépens du procès, vous apprendrez sans doute avec intérêt que votre père a déclaré ouvertement à l'Orleans Club que s'ils avaient monté à £ 20.000, il aurait considéré cet argent comme bien dépensé, tant, de toute l'affaire, il avait tiré de plaisir, d'amusement et de triomphe. Le fait qu'il réussit non seulement à me faire mettre en prison pour deux ans, mais

qu'il m'en fit sortir pour une après-midi, afin de me faire déclarer publiquement en état de banqueroute, fut un surcroît de raffinement de plaisir qu'il n'avait pas espéré. Ce fut le couronnement de mon humiliation et de sa complète et parfaite victoire. Si votre père n'avait eu aucun recours contre moi pour ses dépens, je sais parfaitement bien qu'au moins en paroles, vous eussiez compaté largement à la perte totale de ma bibliothèque, perte irréparable pour un homme de lettres, de toutes mes pertes matérielles celle qui me désole le plus. Vous souvenant des sommes d'argent que j'avais dépensées sans compter pour vous, et comment vous aviez vécu de mes ressources pendant plusieurs années, vous auriez même pu prendre la peine de racheter pour moi quelques-uns de mes livres. Le lot des meilleurs s'enleva pour moins de £ 150, environ ce que je dépensais ordinairement pour vous en une semaine. Mais le mesquin plaisir de penser que votre père allait empocher quelques pence de moins vous fit oublier tout souci de m'offrir une petite compensation, si menue, si facile, si peu coûteuse, si évidente et si énormément agréable pour moi, si vous l'aviez réalisée. Ai-je raison de

dire que la Haine aveugle les hommes? Le voyez-vous maintenant? Sinon, essayez.

Combien clairement je le voyais, alors comme à présent, il est inutile que je vous le dise. Mais je me répétais : « Il faut à tout prix que je maintienne l'amour dans mon cœur. Si je vais en prison sans amour, qu'advient-il de mon âme? » Les lettres que je vous écrivis d'Holloway à cette époque sont mes efforts pour que l'Amour reste la note dominante de ma nature. L'eussé-je voulu, j'aurais pu vous mettre en pièces avec d'amers reproches; j'aurais pu vous déchirer avec des malédictions; j'aurais pu vous présenter le miroir et vous montrer de vous-même une image telle que vous ne l'auriez reconnue comme la vôtre qu'en la voyant singer votre mimique d'horreur. Vous auriez su alors quels sont ses traits, et vous l'auriez exécrée, elle et vous-même, à jamais.

Plus encore. Les péchés d'un autre furent inscrits à mon compte. L'eussé-je voulu, j'aurais pu, à l'un et l'autre procès, me sauver aux dépens de cet autre, non de la honte, certes, mais de la prison. Il n'a tenu qu'à moi de démontrer que les témoins à charge — les trois principaux — avaient été soigneusement catéchisés par votre père et

ses sollicitors, non seulement dans leurs réticences, mais dans leurs assertions, dans le transfert absolu, délibéré, comploté et ressassé des faits et gestes d'un autre à mon actif. J'aurais pu les faire expulser de la barre, tous, par le Juge, plus sommairement même que ne le fut ce misérable et lamentable parjure Atkins. J'aurais pu sortir du tribunal, en me rengorgeant et les mains dans mes poches, libre. La plus vive pression fut exercée sur moi en ce sens. Je fus conseillé, adjuré, supplié de le faire par des gens qui n'avaient d'autre souci que mon bonheur et celui des miens. Mais je refusai. Je préférerai ne pas le faire. Je n'ai jamais, un seul instant, regretté ma décision, même dans les plus cruelles périodes de mon emprisonnement. Une telle manière d'agir eût été au-dessous de moi. Les péchés de la chair ne sont rien : des maladies à guérir par les médecins si la guérison est possible. Seuls les péchés de l'âme sont honteux. Assurer mon acquittement par de tels moyens eût été une torture jusqu'à la fin de mes jours.

Mais pensez-vous vraiment que vous étiez digne de l'amour que je vous témoignais, ou que pour un seul moment je vous en ai cru digne?

Pensez-vous vraiment qu'à aucune période de notre amitié vous avez été digne de l'amour que je vous témoignais, ou que pour une unique minute je vous en ai cru digne? Je savais que vous ne l'étiez pas. Mais l'amour ne trafique pas sur une place de marché et il n'emploie pas les balances du revendeur. Sa joie, comme la joie de l'intellect, est de se sentir vivre. Le but de l'amour est d'aimer, ni plus ni moins. Vous fûtes mon ennemi, un ennemi tel qu'aucun homme n'en eut jamais. Je vous avais donné ma vie, et, pour satisfaire les plus sordides et les plus méprisables de toutes les passions humaines, la Haine, la Vanité, la Convoitise, vous l'avez gâchée. Il vous suffit de moins de trois ans pour me ruiner entièrement à tous les points de vue. Pour mon propre bien, il ne me restait rien d'autre à faire que de vous aimer. Si je me laissais aller à vous haïr, je savais qu'à travers le désert d'existence que j'avais à franchir et que je franchis encore, chaque rocher perdrait son ombre, chaque palmier serait flétri, chaque puits serait empoisonné.

Commencez-vous à me comprendre un peu? Votre imagination s'éveille-t-elle de sa longue léthargie? Vous savez déjà ce qu'est la haine :

commencez-vous à soupçonner ce que sont l'amour et la nature de l'amour? Il n'est pas trop tard pour que vous l'appreniez, bien que pour vous l'enseigner, il m'ait fallu habiter une cellule de prison.

Après ma terrible sentence, quand j'eus endossé la tenue des condamnés, et que les portes de la geôle furent closes, je m'affaissai au milieu des ruines de ma vie merveilleuse, écrasé par l'angoisse, égaré par la terreur, stupéfié par la souffrance. Mais je ne voulus pas vous haïr : chaque matin je me répétais : « Il me faut aujourd'hui garder l'amour dans mon cœur, sinon comment pourrais-je vivre jusqu'au bout de la journée? » Je me remémorais que vous n'aviez eu aucune mauvaise intention, à mon égard du moins. Je me donnai à penser que vous n'aviez fait que tirer une flèche à l'aventure et que la flèche avait atteint un Roi au défaut de la cuirasse. Il eût été, me semblait-il, injuste de vous mettre en balance contre la plus petite de mes souffrances, la plus menue de mes pertes. Je résolus de vous regarder comme un être qui souffre aussi. Je me contraignis à croire qu'au moins les écailles étaient tombées de vos yeux longtemps aveuglés. Je m'accoutumai

à m'imaginer douloureusement quelle dut être votre horreur en contemplant votre terrible besogne. Dans ces jours sombres, les plus sombres de toute ma vie, il y eut des moments où je souhaitai ardemment de pouvoir vous consoler, tellement j'étais sûr que vous vous étiez enfin rendu compte de ce que vous aviez fait.

Il ne me vint pas alors à l'esprit que vous puissiez posséder le vice suprême d'être superficiel. Ce fut même un vrai chagrin pour moi quand il me fallut vous faire savoir que j'étais obligé de réserver pour des affaires de famille ma première permission de recevoir une lettre, mais mon beau-frère m'avait écrit que si je voulais une fois seulement écrire à ma femme, elle s'abs tiendrait, pour moi et pour nos enfants, d'entamer une instance en divorce. J'estimai que c'était mon devoir de le faire. Laissant de côté d'autres raisons, l'idée m'était insupportable d'être séparé de Cyril, mon bel enfant aimant et aimable, mon ami entre tous les amis, mon compagnon plus que tous les compagnons ; un seul cheveu de sa petite tête dorée aurait dû m'être plus cher que... je ne dirai pas vous, des pieds à la tête, mais que tout l'or du monde, ce qu'il me fut à

vrai dire toujours, bien que je ne l'aie compris que trop tard.

Deux semaines plus tard, j'ai de vos nouvelles. Robert Sherard, le plus brave et le plus chevaleresque de tous les brillants esprits, vient me voir, et, entre autres choses, il m'annonce que vous vous proposez de publier, dans le *Mercur de France*, un article sur moi accompagné de spécimens de mes lettres. Il me demande s'il est vrai que je l'ai souhaité. Je fus grandement interloqué, et fort contrarié, et donnai des instructions pour que ce projet fût immédiatement arrêté. Vous aviez laissé traîner partout mes lettres, pour que vos compagnons les volent en vue de chantage, que les valets d'hôtels les escamotent, et que les servantes les vendent. C'était là simplement votre insouciance et le manque d'appréciation de ce que je vous écrivais. Mais que vous vous proposiez sérieusement de publier des extraits du reste me parut presque incroyable. Et lesquelles de mes lettres était-ce ? Je ne pus le savoir. Telles furent mes premières nouvelles de vous. Elles me furent désagréables.

D'autres nouvelles suivirent peu après. Le sollicitor de votre père s'était présenté à la prison et

m'avait notifié, parlant à la personne, une déclaration de faillite pour une mesquine somme de £ 700 montant de ses frais taxés. Mon insolvabilité avait été constatée par jugement, et l'ordre donné de me faire comparaître. J'étais très fermement convaincu, et je le suis encore, — et je reviendrai sur ce sujet, — que ces frais judiciaires auraient dû être acquittés par votre famille. Vous aviez assumé personnellement la responsabilité d'affirmer que votre famille le ferait. C'est cela qui avait décidé le solicitor à se charger de l'affaire. Vous étiez absolument responsable. En dehors même de l'engagement pris par vous au nom de votre famille, vous auriez dû avoir le sentiment que, puisque vous aviez provoqué toute cette ruine, le moins qui pouvait être fait était de m'épargner ce surcroît d'ignominie d'une faillite pour une somme d'argent absolument méprisable, moins de la moitié de ce que je dépensai pour vous en trois brefs mois d'été à Goring. Là-dessus, cependant, assez pour le moment.

Par l'intermédiaire du clerc du solicitor, je reçus, je l'admets sans réserve, un message de vous à ce propos, ou du moins se rattachant à la

circonstance. Lorsqu'il vint recevoir ma déposition et mes explications, il se pencha en travers de la table, et, le gardien étant présent, il consulta une feuille de papier qu'il tira de sa poche, et murmura : « Le Prince Fleur de Lys se rappelle à votre souvenir. » Je le regardai ébahi : il répéta le message. Je n'en comprenais pas le sens. « Le gentleman est à l'étranger en ce moment », ajouta-t-il, avec mystère. L'énigme s'éclaira d'un seul coup, et je me souviens que, pour la première et la dernière fois de toute ma vie de prison, je ris, et mon rire contenait tout le mépris de ce monde. Le Prince Fleur de Lys ! Je me rendis compte — et les événements subséquents me prouvèrent que j'avais raison — que rien de ce qui était arrivé ne vous avait rien fait comprendre. A vos yeux, vous étiez encore le prince gracieux d'une comédie futile, et non la sombre figure d'une pièce tragique. Tout ce qui s'était passé n'était qu'une plume à piquer au toquet qui pare une tête étroite, une fleur pour enjoliver le doublet qui cache un cœur qui hait et que la haine seule échauffe, que l'amour, et l'amour seul, laisse froid. Le Prince Fleur de Lys ! Sans doute, vous aviez parfaitement raison de communiquer avec moi sous un nom

d'emprunt. Moi-même, à ce moment, je n'avais plus de nom du tout. Dans la grande prison où j'étais alors incarcéré, j'étais simplement la lettre et le chiffre d'une petite cellule dans une longue galerie, un numéro entre un millier de nombres inertes, une existence entre un millier d'existences anéanties. Mais assurément il y a dans l'histoire réelle plus d'un nom réel qui vous eût convenu beaucoup mieux et par lequel je n'aurais éprouvé aucune difficulté à vous reconnaître immédiatement. Je ne m'attendais pas à vous trouver sous les paillettes et le clinquant d'un baladin, bon tout au plus pour une mascarade de carnaval. Ah ! si votre âme, comme il l'aurait fallu pour sa seule perfection, avait été meurtrie par la douleur, courbée sous le remords, humiliée par le chagrin, ce n'est pas le déguisement qu'elle aurait choisi pour s'introduire dans la Maison de Souffrance. Les grandes choses de la vie sont ce qu'elles paraissent être et, si étrange que cela vous semble, elles sont souvent difficiles à interpréter ; mais les petites choses de la vie sont des symboles. C'est par elles que nous recevons le plus facilement nos cruelles leçons. Votre choix, apparemment fortuit, fut et restera symbolique. Il vous révèle.

Six semaines plus tard, pour la troisième fois, des nouvelles. De l'infirmerie où j'étais alité, affreusement malade, je suis appelé chez le Gouverneur de la Prison pour y recevoir un message spécial de vous. Il me lit une lettre que vous lui adressiez, dans laquelle vous expliquez que vous vous proposez de publier un article sur « Le Cas de M. Oscar Wilde », dans le *Mercur de France* : (« magazine », ajoutez-vous pour quelque raison inattendue, « correspondant à la *Fortnightly Review* anglaise »), et que vous désirez obtenir ma permission d'y donner des extraits et un choix de... quelles lettres ? Les lettres que je vous avais écrites de la Prison d'Holloway, les lettres qui auraient dû être pour vous sacrées et secrètes par-dessus tout au monde ! Ce sont ces lettres-là que vous aviez l'intention de publier pour l'émerveillement du décadent blasé, pour l'ébaudissement du gazetier indiscret, pour l'ébahissement des génies en herbe du Quartier Latin. Si rien dans votre cœur ne protestait contre un sacrilège aussi vulgaire, vous auriez pu vous rappeler le sonnet qu'écrivit celui qui, avec douleur et mépris, vit vendre aux enchères publiques, à Londres, les lettres de Keats,

et vous auriez compris au moins la signification de mes vers :

... Je crois qu'ils n'aiment pas l'Art  
ceux qui brisent le cristal d'un cœur de poète  
pour en repaître les regards de petits yeux malsains.

Car qu'est-ce que votre article aurait démontré? Que j'avais eu trop d'affection pour vous? Les gamins de Paris ne l'ignoraient pas. Tous, ils lisent les journaux et la plupart d'entre eux y collaborent. Que j'étais un homme de génie? Les Français l'ont compris, ainsi que la qualité particulière de mon génie, beaucoup mieux que vous ne l'avez fait ou qu'on ne pouvait l'attendre de vous. Qu'avec le génie coïncide souvent une curieuse perversité de passion et de désir? Admirable! Mais le sujet appartient à Lombroso plutôt qu'à vous. D'ailleurs, le phénomène pathologique en question se rencontre aussi parmi ceux qui n'ont pas de génie. Que dans votre duel de haine avec votre père, je fus immédiatement pour chacun de vous une arme et un bouclier? Bien plus, que dans cet acharnement à traquer ma vie, qui persista quand votre lutte fut terminée, il ne m'aurait jamais atteint si vos filets n'avaient déjà

embarrassé mes pieds? Parfaitement vrai, mais on m'assure qu'Henry Bauer l'a dit extrêmement bien. De plus, pour corroborer son opinion, si telle était votre intention, vous n'aviez pas besoin d'y ajouter mes lettres, du moins celles écrites de la prison d'Holloway.

Direz-vous en réponse à mes questions que, dans une de mes lettres d'Holloway, je vous ai moi-même demandé d'essayer, autant que vous en seriez capable, de me disculper quelque peu auprès d'une petite partie du monde? Oui, certainement. Rappelez-vous comment et pourquoi je suis ici en ce moment même. Vous pensez donc que je suis ici à cause de mes relations avec les témoins amenés à mon procès? Mes relations, réelles ou supposées, avec des gens de cette sorte n'offraient aucun intérêt ni pour le Gouvernement ni pour la Société. Ils les ignoraient et s'en souciaient encore moins. Je suis ici pour avoir essayé de faire emprisonner votre père. Ma tentative échoua, bien entendu. Mes défenseurs renoncèrent à plaider. Votre père me battit avec mes propres armes, me fit mettre en prison et m'y tient encore. Voilà pourquoi on me honnit, voilà pourquoi on me méprise. C'est pourquoi il me

faut purger jusqu'au dernier jour, à la dernière heure, à la dernière minute, mon terrible emprisonnement. C'est pourquoi mes demandes de libération anticipée ont été rejetées.

Vous étiez la seule personne qui, sans vous exposer en aucune façon au mépris, au danger ou au blâme, pouviez donner une autre couleur à toute l'affaire, l'expliquer sous un jour différent, démontrer comment les choses se présentaient réellement. Je ne supposais pas, et ne le souhaitais certes pas, que vous raconteriez comment et dans quel but vous avez sollicité mon aide lors de vos ennuis à Oxford ; ni comment ni dans quel but, si vous aviez un but quelconque, vous n'aviez positivement jamais quitté mes côtés pendant près de trois ans. Il n'était pas besoin que fussent relatés, avec l'exactitude que j'y apporte ici, mes incessants efforts pour rompre une amitié qui était si funeste à mon œuvre d'artiste, à ma position personnelle, à ma situation sociale. Je ne désirais pas non plus que vous décriviez les scènes que vous aviez accoutumé de faire avec une fréquence presque monotone, que vous reproduisiez la prodigieuse série de vos télégrammes si étrangement panachés de romanesque et de finance, ni

que vous citiez, comme j'ai été obligé de le faire, les passages les plus révoltants et les plus dénaturés de vos lettres. Cependant, je pensais qu'il eût été bon, pour vous comme pour moi, que vous protestiez contre la version que votre père donnait de notre amitié, version non moins grotesque que venimeuse, et aussi absurde dans ce qu'elle impliquait à votre sujet que déshonorante dans ce qu'elle m'attribuait. Cette version maintenant a passé en fait dans l'histoire. Elle est citée, crue et commentée ; le prédicateur la prend pour texte et le moraliste pour morne thèse, et moi qui en appelais à tous les âges, j'ai dû accepter mon verdict d'un être qui est un simiesque bouffon. J'ai dit, dans cette lettre, et non sans amertume, je l'admets, que, telle est l'ironie des choses, votre père vivra pour être le héros d'un tract d'école du dimanche, que vous aurez place auprès de Samuel enfant et que je serai mis entre Gilles de Retz et le Marquis de Sade. J'ose dire qu'il vaut mieux qu'il en soit ainsi : je n'ai aucune envie de me plaindre. L'une des nombreuses leçons que l'on apprend en prison est que les choses sont ce qu'elles sont et seront ce qu'elles seront. Et je ne doute pas non plus que le lépreux médiéval et

l'auteur de *Justine* seront une compagnie préférable à *Sandford et Merton*.

Mais à l'époque où je vous écrivis, j'étais convaincu que, pour notre bien à tous deux, il serait bon, il serait convenable, il serait juste de ne pas accepter le tableau que votre père avait fait tracer par son avocat pour l'édification d'un monde philistin, et c'est pourquoi je vous demandai de réfléchir et de rédiger quelque chose qui serait plus près de la vérité. C'eût été du moins meilleur pour vous que de griffonner, pour les journaux français, les histoires de la vie domestique de vos parents. En quoi les Français se soucient-ils que la vie domestique de vos parents ait été ou non heureuse ? On ne peut concevoir un sujet qui soit pour eux plus dénué d'intérêt. Ce qui les intéresse, c'est de savoir comment un artiste de ma distinction, qui, par l'école et le mouvement dont il était l'incarnation, avait exercé une influence marquée sur l'orientation de la pensée française, avait pu, avec une telle carrière, engager un pareil procès. Eussiez-vous proposé, pour votre article, de publier les lettres, en nombre infini, je le crains, dans lesquelles je vous entretenais du désordre que vous ameniez dans

ma vie, de la folie des accès de rage auxquels vous vous abandonniez à votre grand dommage autant qu'au mien, et de mon désir, que dis-je, de ma résolution de mettre fin à une amitié si fatale pour moi de toutes façons, je l'aurais compris, encore que je n'eusse pas permis que ces lettres fussent rendues publiques.

Quand, voulant me prendre en contradiction flagrante, l'avocat de votre père produisit à l'audience une lettre que je vous écrivis en mars 1893, dans laquelle je déclarais que, plutôt que de continuer à subir les scènes hideuses auxquelles vous paraissiez prendre un si terrible plaisir, je préférerais me soumettre « au chantage de tous les loueurs de meublés de Londres », ce fut un réel chagrin que ce côté de mon amitié avec vous fût inopinément révélé à la curiosité du vulgaire. Mais que vous ayez été si lent à voir, si dénué de toute sensibilité, si inintelligent de ce qui est rare, délicat et beau, jusqu'à proposer vous-même de publier les lettres dans lesquelles et par lesquelles je m'efforçais de garder vivants l'esprit et l'âme même de l'amour, afin qu'il pût demeurer dans mon être au long des lentes années de l'humiliation de mon être, ce fut, et c'est resté pour moi

une source du plus profond chagrin, de la plus poignante déception. La raison qui vous poussa, je crains de trop bien la connaître. Si la haine aveuglait vos regards, la vanité avait cousu vos paupières avec des fils de métal. Votre égotisme étroit avait émoussé la « faculté par laquelle seule on arrive à comprendre les autres dans leur rapport réel et idéal », et de ne plus fonctionner, elle était inutile. Votre imagination était aussi prisonnière que je le suis. La Vanité avait barré les fenêtres et le gardien s'appelait la Haine.

Tout ceci se place dans la première partie de novembre de l'avant-dernière année. Un grand fleuve de vie roule entre moi et une date aussi lointaine. C'est à peine si vous pouvez distinguer quelque chose à travers un si vaste désert, mais il me semble à moi que tout cela s'est passé non pas hier, mais aujourd'hui. Souffrir est un très long moment. Nous ne pouvons le diviser par saisons. Nous pouvons seulement relater ses modes et supputer leur retour. Pour nous, le temps lui-même n'avance pas. Il tourne. Il semble décrire un cercle autour d'un centre de douleur. La paralysante immobilité d'une vie dont chaque détail est réglé d'après un immuable patron, de sorte

que nous mangeons, buvons, dormons et prions, ou, du moins, nous agenouillons pour prier selon les lois inflexibles d'une règle de fer, ce caractère immobile qui rend, jusque dans le moindre détail, chaque horrible journée identique à la précédente, semble se communiquer à ces forces extérieures dont l'existence essentielle est un incessant changement. Nous ne savons rien du temps des semailles ou de la moisson, des moissonneurs penchés dans les épis, ou des vendeurs épars parmi les vignes, du gazon tout blanc de la neige des pétales ou jonché de fruits mûrs tombés des arbres du verger, et nous ne pouvons rien en savoir.

Pour nous il n'est qu'une saison, la saison de la douleur. On nous a même, semble-t-il, ravi le soleil et la lune. Au dehors, le jour peut être d'azur et d'or, mais l'épais carreau de la petite lucarne aux barreaux de fer sous laquelle on s'assoit laisse passer parcimonieusement une lumière grise et mesquine. Dans les cellules, c'est toujours la demi-clarté du crépuscule comme c'est toujours aussi le crépuscule dans les cœurs. Dans la sphère de la pensée non moins que dans la sphère du temps, le mouvement n'existe plus.

La chose que depuis longtemps vous avez personnellement oubliée, ou pouvez aisément oublier m'arrive encore en ce moment et m'arrivera encore demain. Rappelez-vous ceci, et il vous sera possible de comprendre pourquoi j'écris, et sur ce ton.

Une semaine après, je suis transféré ici. Trois mois passent encore et ma mère meurt. Personne ne sut combien profondément je l'aimais et l'honorais. Sa mort me fut terrible; mais moi, jadis prince du langage, n'ai pas de mots pour exprimer mon angoisse et ma honte. Jamais, même aux jours les plus parfaits de mon développement d'artiste, je n'aurais pu trouver des mots capables de porter un si auguste fardeau, ni suivre avec une musique suffisamment solennelle le pourpre cortège de mon incommunicable malheur. Elle et mon père m'avaient légué un nom qu'ils avaient paré d'honneur et de noblesse, non seulement dans les domaines de la littérature, de l'art, de l'archéologie et de la science, mais dans l'histoire de mon pays d'origine et dans son évolution en tant que nation. J'ai couvert ce nom d'un opprobre éternel. J'en ai fait une basse épithète parmi le bas peuple. Je l'ai traîné dans la boue.

Je l'ai livré aux brutes, afin qu'elles le rendent brutal, et aux imbéciles afin qu'ils en fassent un synonyme de folie. Ce que j'ai souffert alors et ce que je souffre encore, aucune plume ne l'écrira, aucun papier ne le retracera. Ma femme, toujours bonne et noble envers moi, de crainte que j'apprenne la nouvelle par des lèvres indifférentes, fit, malade comme elle l'était, tout le voyage de Gênes en Angleterre pour m'annoncer elle-même cette perte irréparable, irrémédiable. Des messages de sympathie me parvinrent de tous ceux qui avaient encore de l'affection pour moi. Des gens même que je n'avais pas connus personnellement, apprenant qu'une nouvelle douleur était venue frapper ma vie écrivirent pour demander que l'expression de leurs condoléances me fût transmise.

Trois mois se passent. Le calendrier de ma conduite et de mon travail journalier, pendu au côté extérieur de la porte de ma cellule, et portant mon nom et ma condamnation, m'informe que c'est le mois de mai.

Mes amis recommencent à venir me voir. Comme toujours, je m'enquiers de vous. On me dit que vous êtes dans votre villa de Naples et

que vous allez publier un recueil de poèmes. A la fin de l'entrevue, il est mentionné par hasard que vous me les dédiez. L'annonce me donne une espèce de nausée de la vie. Je ne dis rien, mais retourne en silence à ma cellule avec le dédain et le mépris dans mon cœur. Comment avez-vous pu songer à me dédier un recueil de poèmes sans me demander d'abord la permission? Que dis-je : songer? Comment pouvez-vous oser pareille chose? Direz-vous qu'aux jours de ma grandeur et de ma célébrité, j'avais consenti à recevoir la dédicace de vos premières œuvres? Certainement, j'y avais consenti, tout comme j'aurais accepté l'hommage de tout autre jeune homme débutant dans l'art difficile et beau de la littérature. Tout hommage est délectable à l'artiste et doublement séduisant quand la jeunesse l'apporte. Le laurier se flétrit quand des mains âgées le cueillent. Seule la jeunesse a le droit de couronner l'artiste. C'est le véritable privilège d'être jeune, si seulement la jeunesse le savait. Mais les jours d'abaissement et d'infamie sont différents des jours de grandeur et de célébrité. Vous aviez encore à apprendre que la prospérité, le plaisir et le succès peuvent être grossiers de grain et communs de

fibres, mais la couleur est la plus sensible de toutes les choses créées. Rien ne bouge dans le monde de la pensée sans que la douleur n'y réponde par des pulsations infiniment vives et terribles. La frémissante feuille d'or battu qui enregistre la direction des forces que l'œil ne peut percevoir est grossière en comparaison. La douleur est une blessure qui saigne quand toute autre main que celle de l'amour la touche, et, même alors, elle saigne, bien que ce ne soit pas de souffrance.

Vous avez écrit au Gouverneur de la Prison de Wandsworth pour demander ma permission de publier mes lettres dans le *Mercur de France*, « correspondant à notre *Fortnightly Review* anglaise ». Pourquoi n'avoir pas écrit au Gouverneur de la Prison de Reading pour demander ma permission de me dédier vos poèmes, si fantaisiste que soit la désignation qu'il vous ait plu de leur donner? Était-ce parce que, dans le premier cas, il avait été notifié de ma part au magazine en question de ne pas publier de lettres dont la propriété, comme, bien entendu, vous le savez parfaitement, me reste entière, — et dans le second, que vous pouviez vous permettre d'agir à votre guise puisque je ne le saurais que lorsqu'il

serait trop tard pour intervenir ? Le seul fait que je suis un homme déshonoré, ruiné et en prison, aurait dû, puisque vous désiriez inscrire mon nom au frontispice de votre livre, vous inspirer de me le demander comme une faveur, un honneur, un privilège. C'est de cette manière qu'il faut approcher ceux qui sont dans la détresse et la honte.

Partout où se trouve la douleur c'est terre sainte. Un jour, on comprendra ce que cela veut dire. On ne saura rien de la vie avant cela. \*\*\* et des natures comme la sienne peuvent le comprendre. Quand, entre deux agents de police, je fus amené de ma prison à la Cour des Banqueroutes, \*\*\* attendit dans le long corridor sinistre, afin de pouvoir, devant la foule qu'une action si douce et si simple réduisit au silence, me soulever gravement son chapeau, tandis que, les menottes aux mains et la tête baissée, je passais devant lui. Des hommes sont allés au ciel pour de plus petites choses que cela. C'est dans cet esprit, et avec ce genre d'amour que les saints s'agenouillaient pour laver les pieds des pauvres ou s'inclinaient pour baiser le lépreux sur la joue. Je ne lui ai jamais dit un seul mot de ce qu'il fit là. Je ne sais

même pas en ce moment s'il se doute que j'aie pu soupçonner son geste. Ce n'est pas une chose pour laquelle on adresse des remerciements formels en paroles formelles. Je l'ai serrée dans le trésor de mon cœur. Je l'y garde comme une dette secrète que je suis heureux de penser que je ne pourrai jamais payer. Elle est embaumée et rafraîchie par la myrrhe et les aromates de maintes larmes. Quand la sagesse ne me fut d'aucun profit, quand la philosophie demeura stérile, quand les proverbes et les phrases de ceux qui cherchèrent à me consoler furent comme de la poussière et de la cendre dans ma bouche, le souvenir de ce petit geste d'amour, adorable et silencieux, a descellé pour moi tous les puits de la pitié ; il a fait fleurir le désert comme une rose, il m'a arraché à l'amertume solitaire de l'exil pour me mettre en harmonie avec le grand cœur blessé et brisé du monde. Quand vous serez capable de comprendre non seulement combien belle fut cette action, mais quelle fut sa signification pour moi et quel sens elle gardera toujours pour moi, alors peut-être comprendrez-vous comment et dans quel esprit il convient de m'approcher.

Le premier volume de poèmes qu'au printemps

de sa vie le jeune homme lance dans le monde doit être comme une fleur, un épanouissement printanier, comme l'aubépine dans la prairie de Magdalen, ou les primevères dans les prés de Cumnor. Il ne doit pas être alourdi du poids d'une tragédie révoltante et terrible, d'un révoltant et terrible scandale. Si j'avais permis que mon nom servît de héraut à un pareil livre, c'eût été une grave erreur artistique. Il aurait enveloppé toute l'œuvre d'une atmosphère malsaine, et l'atmosphère compte tellement dans l'art moderne. La vie moderne est complexe et relative : ce sont les deux aspects qui la distinguent. Pour rendre le premier, il nous faut une atmosphère avec ses subtilités de nuances, de suggestions, de perspectives étranges. Pour le second, il nous faut un fond. C'est pourquoi la sculpture a cessé d'être un art représentatif, et c'est pourquoi la littérature est, a été et restera toujours un art représentatif.

Je vous ai longuement exposé ce point pour que vous en saisissiez tous les rapports et que vous compreniez pourquoi j'ai écrit immédiatement à Robbie en termes aussi méprisants à votre propos, pourquoi j'ai absolument interdit la dédicace, et voulu que ce que je disais de vous fût

soigneusement recopié et envoyé à votre adresse. J'éprouvai le sentiment que le moment était enfin venu de vous faire discerner, reconnaître et comprendre un peu ce que vous aviez fait. L'aveuglement peut être porté si loin qu'il en devient grotesque, et, si rien n'est fait pour les secouer, les natures sans imagination se pétrifient jusqu'à l'insensibilité absolue, et tandis que le corps mange, boit et prend ses plaisirs, l'âme dont il est la demeure peut mourir entièrement, comme l'Ame de Branca Doria, selon le Dante.

Il paraît que ma lettre n'arriva pas un moment trop tôt. Autant que j'en puis juger, elle tomba sur vous comme un coup de tonnerre. Dans votre réponse à Robbie, vous vous décrivez comme « privé de tout pouvoir de pensée et d'expression ». Bien entendu, vous ne pensez apparemment à rien de mieux que d'écrire à votre mère pour vous plaindre. Avec cet aveuglement pour votre bien véritable, qui fut toujours son infortune et la vôtre, elle vous prodigue toutes les consolations qu'elle peut imaginer, et vous berce, je suppose, pour vous endormir à nouveau dans votre état malheureux et indigne : entre temps, pour ce qui me concerne, elle fait savoir à mes

amis qu'elle est « très fâchée » de la sévérité de mes remarques à votre égard. Même, ce n'est pas seulement à mes amis qu'elle confie sa contrariété, mais aussi à ceux — infiniment plus nombreux, je n'ai guère besoin de vous le rappeler — qui ne sont pas mes amis. A présent, par des voies très disposées à la bienveillance envers vous et les vôtres, je suis informé qu'en conséquence une bonne part de la sympathie qui, par suite de la distinction de mes talents et à cause de mes souffrances terribles, croissait graduellement et sûrement à mon égard, avait été entièrement aliénée. Les gens disent : « Ah ! il essaya d'abord de faire emprisonner le digne père et il échoua ; maintenant, il se retourne et blâme de son échec le fils innocent. Comme nous avons raison de le mépriser ! Et comme il le mérite ! » Il me semble que lorsque mon nom est prononcé en présence de votre mère, si elle n'a aucun mot d'affection ou de regret pour la part — une part non légère — qui lui revient dans la ruine de ma maison, il serait bienséant qu'elle gardât le silence. Quant à vous, ne croyez-vous pas, au lieu de lui écrire pour vous plaindre, qu'il aurait été mieux de toute manière de m'avoir écrit directement et

d'avoir eu le courage de m'exprimer ce que vous aviez, ou croyiez avoir à me dire ?

Il y a près d'un an maintenant que j'ai écrit cette lettre. Il n'est pas possible que vous soyez resté pendant tout ce temps « dépourvu de tout pouvoir de pensée et d'expression ». Pourquoi ne m'avez-vous pas écrit ? Ma lettre vous permettait de voir combien toute votre conduite m'avait profondément blessé et outragé. Bien plus, toute notre amitié était étalée sous vos yeux, sous son véritable jour enfin, et de telle façon qu'il n'y ait pas de méprise. Souvent, jadis, je vous avais dit que vous ruiniez ma vie. Vous en avez toujours ri. Au début de notre amitié, voyant votre façon de me mettre en avant pour que je supporte le choc, le tracas et les frais même de votre fâcheuse mésaventure d'Oxford, si nous devons la désigner ainsi, Edwin Levy, dont à ce propos nous avons recherché le conseil et l'appui, me prévint, pendant une grande heure, de ne pas vous connaître davantage. Vous avez ri quand, à Bracknell, je vous relatai ma longue et impressionnante entrevue avec lui. Vous avez ri encore, mais d'une façon moins amusée, quand je vous racontai que l'infortuné jeune homme qui finalement vint

s'asseoir à côté de moi au banc des accusés m'avait plus d'une fois averti que vous seriez plus néfaste pour provoquer ma destruction complète qu'aucun même de ces vulgaires adolescents que je fus assez sot de connaître. Quand mes amis plus prudents ou moins bien disposés me mirent en garde ou me tournèrent le dos à cause de mon amitié pour vous, vous avez ri avec dédain. Vous avez eu le fou rire quand, à l'occasion de la première lettre d'insultes que votre père vous écrivit à mon propos, je vous déclarai que j'étais persuadé que je serais le simple prétexte de votre affreuse querelle, et qu'il m'en viendrait quelque malheur. Mais chacune de ces choses arriva comme je l'avais prévu, au moins quant au résultat. Vous n'avez aucune excuse de n'avoir pas vu comment les choses en vinrent là.

Pourquoi ne m'avez-vous pas écrit ? Était-ce couardise ? Était-ce indifférence ? Qu'était-ce ? Le fait que j'étais indigné contre vous et que j'avais exprimé mon indignation était une raison de plus de m'écrire. Si vous pensiez que ma lettre était juste, vous auriez dû m'écrire. Si vous pensiez qu'elle était tant soit peu injuste, vous auriez dû m'écrire. J'attendais une lettre. J'étais convaincu

que vous verriez à la fin que si une affection durable, un amour souvent affirmé, les mille actes de bonté mal récompensée que je vous prodiguai, les mille dettes de gratitude jamais remboursées que vous me deviez — si tout cela n'était rien pour vous, le simple devoir, le plus stérile des liens d'homme à homme, aurait dû vous faire m'écrire.

Vous ne sauriez prétendre que vous croyiez sérieusement que j'étais obligé de ne recevoir que des communications d'affaires par les membres de ma famille. Vous saviez parfaitement que, toutes les douze semaines, R... m'écrivit un petit aperçu de nouvelles littéraires. Rien ne saurait être plus charmant que ses lettres, avec leur esprit, leur critique intelligemment concentrée, leur touche légère. Ce sont de vraies lettres, comme d'une personne qui parle. Elles ont la qualité d'une *causerie intime* française ; dans son attitude délicate de déférence envers moi, faisant appel ici à mon jugement, là à mon sens de l'humour, ailleurs à mon instinct pour la beauté ou à ma culture, et me remémorant de cent façons subtiles que je fus jadis pour beaucoup l'arbitre du style en art, le suprême arbitre pour quelques-uns, il démontre

qu'il a le tact de l'amour aussi bien que le tact de la littérature. Ses lettres ont été les messagers entre moi et ce beau monde irréel de l'art où je fus Roi jadis, où je serais resté Roi vraiment si je ne m'étais laissé égarer dans le monde imparfait de la passion incomplète et grossière, des appétits sans distinction, du désir sans limite, et de l'informe convoitise. Cependant quand tout est dit, vous auriez pu comprendre ou concevoir au moins que, sous l'ordinaire prétexte d'une simple curiosité psychologique, il m'eût été plus intéressant d'avoir de vos nouvelles que d'apprendre que Alfred Austin essayait de publier un recueil de poèmes, que George Street faisait la critique dramatique au *Daily Chronicle*, ou que, par quelqu'un qui ne peut prononcer un panégyrique sans bégayer, Mrs Meynell avait été proclamée la nouvelle Sibylle du style.

Ah ! si vous aviez été en prison — je ne dirai pas à cause de quelque faute que j'aurais commise, car c'est une pensée trop terrible pour moi à endurer, — à cause d'une faute, d'une erreur commise par vous, par suite de confiance accordée à des amis indignes, de faux pas dans la fange sensuelle, d'espérance mal placée, ou d'amour

fourvoyé, ou par suite d'aucun ou de tous ces égarements, croyez-vous que je vous aurais laissé vous ronger le cœur dans les ténèbres et la solitude sans essayer de quelque façon, si mince soit-elle, de vous aider à porter le fardeau de votre disgrâce ? Croyez-vous que je ne vous aurais pas fait savoir que si vous souffriez, moi aussi je souffrais ; que si vous pleuriez, dans mes yeux aussi il y avait des larmes, et que si vous habitiez la maison de servitude et étiez méprisé des hommes, moi, de mon chagrin même, je n'aurais pas édifié une demeure pour attendre votre venue, ni rassemblé un trésor dans lequel tout ce que l'homme vous aurait dénié eût été amassé au centuple pour votre guérison ? Si la cruelle nécessité, ou la prudence plus cruelle encore pour moi, m'avait empêché d'être près de vous, m'avait dérobé la joie de votre présence même aperçue entre des barreaux de fer, et sous une défroque de honte, je vous aurais écrit sans cesse dans l'espoir qu'une seule phrase, un seul mot, même un écho brisé d'amour pût vous atteindre. Si vous aviez refusé de recevoir mes lettres, je les aurais écrites tout de même, de sorte que vous auriez su du moins qu'il y avait toujours des lettres qui vous attendaient.

Beaucoup l'ont fait pour moi. Tous les trois mois, des gens m'écrivent ou proposent de m'écrire. Leurs lettres et communications sont conservées : elles me seront remises quand je sortirai de prison. Je sais qu'elles sont là. Je connais les noms de ceux qui les ont écrites. Je sais qu'ils sont pleins de sympathie, d'affection et de bienveillance. Cela me suffit, je n'ai pas besoin d'en savoir davantage.

Votre silence a été horrible. Ce ne fut pas seulement un silence de semaines, et de mois seulement, mais d'années, d'années même comme les comptent ceux qui, comme vous, vivent lestement dans le bonheur et peuvent à peine suivre les pieds d'or des jours qui passent en dansant, et s'essouffent dans leur course au plaisir. C'est un silence sans excuse, un silence sans atténuation. Je savais que vous aviez des pieds d'argile. Qui le savait mieux que moi ? Lorsque j'écrivis, parmi mes aphorismes, que ce sont seulement les pieds d'argile qui rendent précieux l'or de l'image, c'est à vous que je pensais. Mais ce n'est pas une image d'or aux pieds d'argile que vous avez faite de vous. Avec la poussière de la grand'route commune, dont les pieds fourchus des bêtes cornues font un

mélange de boue, vous avez façonné votre parfaite ressemblance pour mes regards, de sorte que, quel que soit mon secret désir, il me serait impossible maintenant d'éprouver à votre égard d'autre sentiment que le dédain et le mépris. Et laissant de côté toutes autres raisons, votre indifférence, votre détachement, votre insensibilité, votre prudence, quel que soit le nom que vous préféreriez, ont été rendus doublement cruels pour moi par les circonstances particulières qui ont accompagné ou suivi ma chute.

Quand ils sont jetés en prison et que la beauté du monde leur est dérobée, les autres misérables sont, du moins en quelque mesure, à l'abri des frondes le plus mortelles et des flèches le plus redoutables du monde. Ils peuvent se tapir dans les ténèbres de leur cellule, et de leur ignominie même, faire une sorte de sanctuaire. Ayant exercé ses sanctions, le monde passe son chemin, et les laisse souffrir sans les troubler. Avec moi, c'est différent. A ma poursuite, l'une après l'autre, les douleurs viennent battre les portes de la prison. On les leur ouvre toutes grandes pour qu'elles entrent. C'est à peine si l'on tolère que mes amis me voient. Mais mes ennemis ont toujours libre

accès jusqu'à moi : deux fois lors de mes comparutions à la Cour des Banqueroutes, deux fois encore lors de transferts d'une prison à une autre, ai-je été exhibé, dans des conditions d'indicible humiliation, à la curiosité et à la moquerie des hommes. Le messager de la Mort m'apporte ses nouvelles et poursuit sa route ; dans une solitude complète, et isolé de tout ce qui peut me reconforter ou suggérer un soulagement, il me fallut porter l'intolérable fardeau de l'affliction et du remords dont la mémoire de ma mère m'accabla et m'accable encore. A peine cette blessure est-elle atténuée, mais non guérie par le temps, que des lettres violentes, cruelles et âpres me viennent d'hommes de loi. On me reproche à la fois ma pauvreté et on m'en menace. Cela, je le supporte. Je puis m'aguerrir à pire que cela : mais mes deux enfants me sont enlevés par une procédure légale. C'est, pour moi, et cela restera toujours, une source de détresse infinie, d'affliction infinie, de chagrin sans fin et sans bornes. C'est quelque chose d'absolument horrible pour moi que la loi décide, prenne sur elle-même de décider que je suis indigne d'être avec mes enfants. La disgrâce de la prison n'est rien en comparaison. J'envie

les autres condamnés qui arpentent la cour avec moi. Je suis sûr que leurs enfants les attendent, espèrent leur retour, et leur gardent la douceur de leur affection.

Les pauvres sont plus sages, plus charitables, plus enclins à la bonté, plus sensibles que nous. A leurs yeux, la prison est une tragédie dans la vie d'un homme, une infortune, un malheur, quelque chose qui appelle la sympathie chez les autres. Ils parlent de celui qui est en prison comme de quelqu'un qui est « dans le malheur », simplement. C'est l'expression qu'ils emploient toujours, et elle enferme en elle la parfaite sagesse de l'amour. Avec des gens de notre rang, c'est différent. Pour nous, la prison fait d'un homme un paria. Moi, et tels autres dans mon cas, nous n'avons droit ni à l'air ni au soleil. Notre présence gêne le plaisir des autres. Nous sommes mal accueillis quand nous reparaissons. On ne nous laisse même pas le clair de lune. Nos enfants mêmes nous sont enlevés. On brise ces liens adorables qui nous rattachent à l'humanité. Nous sommes condamnés à la solitude alors que nos fils sont vivants. On nous refuse l'unique chose qui pourrait nous guérir et nous garder, qui pourrait

mettre du baume au cœur meurtri et du calme dans l'âme en peine.

Et à tout ceci s'ajoute le petit fait brutal que par vos actes et votre silence, par ce que vous faites et ce que vous omettez de faire, vous rendez plus difficile encore à vivre chaque journée de mon long emprisonnement. Par votre conduite, vous dénaturez le pain et l'eau même du régime de la prison. Vous me rendez l'un amer et l'autre saumâtre. La douleur que vous auriez dû partager, vous l'avez doublée ; le pain que vous deviez alléger, vous l'avez alourdi d'angoisse. Je ne doute pas que ce n'est nullement votre intention. Je suis sûr que ce n'est pas votre intention. C'est simplement ce « défaut vraiment fatal de votre caractère ; un manque total d'imagination ».

La conclusion de tout cela, c'est que j'ai à vous pardonner. Il le faut. Je n'écris pas cette lettre pour verser l'amertume dans votre cœur, mais en délivrer le mien. Pour mon propre bien, il faut que je vous pardonne. On ne peut sans cesse garder dans la poitrine une vipère qui se nourrit de vous, non plus que se lever toutes les nuits pour semer des épines dans le jardin de son âme. Il n'y aura à cela pour moi aucune difficulté, si vous m'y

aidez un peu. Tout ce que vous me faisiez jadis, je vous l'ai toujours promptement pardonné. Cela ne nous servait de rien, alors. Celui seul dont la vie est sans tache aucune peut pardonner les péchés. Mais à présent que je suis dans l'humiliation et l'ignominie, c'est différent. Mon pardon doit avoir une grande importance pour vous maintenant. Quelque jour, vous vous en rendrez compte. Que ce soit tôt ou tard ou pas du tout, mon chemin est clair devant moi. Je ne puis vous permettre d'avancer dans la vie en portant dans votre cœur le faix d'avoir ruiné un homme comme moi. Cette pensée m'inspirerait une indifférence sans pitié ou une maussaderie morbide. Il me faut vous prendre ce fardeau et le placer sur mes épaules.

Il faut que je me dise que je me suis ruiné moi-même et que personne, grand ou petit, ne peut être ruiné que de sa propre main. Je suis prêt à le dire ; j'essaie de le dire, encore qu'il se peut que vous ne le pensiez pas en ce moment. Je porte sans pitié contre moi-même cette implacable accusation. Si terrible que fût ce que le monde me fit, ce que je me fis à moi-même fut plus terrible encore.

J'étais en rapport symbolique avec l'art et la

culture de mon époque. A l'aube de mon âge adulte, je l'avais compris et j'avais, par la suite, forcé mon époque à le comprendre. Peu d'hommes ont, de leur vivant, occupé une position pareille à la mienne et l'ont autant fait reconnaître. La position d'un homme est habituellement discernée, si elle l'est, par l'historien ou le critique, longtemps après que l'homme et son époque ont disparu. Pour moi, ce fut différent. J'en eus le sentiment et je le fis sentir aux autres. Byron fut une figure symbolique, mais en rapport avec la passion et la lassitude passionnelle de son époque. Mon rapport avec mon temps fut plus noble, plus permanent, d'une importance et d'une portée plus grandes.

Les dieux m'avaient presque tout donné. J'avais le talent, un nom distingué; une haute position sociale, le brillant, la hardiesse intellectuelle. Je fis de l'art une philosophie et de la philosophie un art. Je modifiai les esprits des hommes et les couleurs des choses, rien de ce que je fisse ou dise qui n'étonnât les hommes. Je pris le drame, la forme la plus objective que connaisse l'art, et j'en fis un mode d'expression aussi personnel que le poème lyrique ou le sonnet, j'élargis en même temps

son domaine, et enrichis sa caractéristique. Le drame, le roman, le poème en prose, le poème en vers, le dialogue subtil ou fantasque, tout ce que je touchai je l'embellis d'un nouveau mode de beauté; à la vérité elle-même je donnai ce qui est faux non moins que ce qui est vrai comme province légitime, et je démontrai que le faux et le vrai ne sont que des formes de l'existence intellectuelle. Je traitai l'art comme la réalité suprême et la vie comme un simple aspect de la fiction. J'éveillai l'imagination de mon siècle, qui créa autour de moi le mythe et la légende. Je résumai tous les systèmes en une formule et toute l'existence en une épigramme. Avec toutes ces choses, j'en avais de bien différentes. Mais je me laissai détourner vers de longues périodes d'oisiveté insensée et sensuelle.

Je m'amusai à être flâneur, dandy, homme à la mode. Je m'entourai de petits caractères et d'esprits mesquins. Je devins le prodigue de mon propre génie et j'éprouvais une joie bizarre à gâcher une éternelle jeunesse. Las d'être sur les hauteurs, je descendis délibérément dans les profondeurs, à la recherche de sensations nouvelles. Ce qu'était pour moi le paradoxe dans la sphère

de la pensée, la perversité le fut dans la sphère de la passion. Le désir, à la fin, fut une maladie ou une folie, ou tous les deux. Je devins insouciant de la vie des autres. Je pris mon plaisir où il me plut et passai. J'oubliai que chaque menue action quotidienne forme ou déforme le caractère et que, par conséquent, ce qu'on a fait dans le secret du cabinet, on devra quelque jour le crier sur les toits. Je cessai d'être le maître de moi-même. Je ne fus plus le capitaine de mon âme et je l'ignorai. Je permis au plaisir de me dominer. J'aboutis à une horrible disgrâce. Il ne me reste plus à présent qu'une chose : l'humilité absolue.

Voilà près de deux ans, bientôt, que je suis en prison. Un farouche désespoir me posséda ; je m'abandonnai à un chagrin qu'il était pitoyable même de voir, à une rage terrible et impuissante, à l'amertume et à l'indignation, à l'angoisse qui sanglotait tout haut, à une misère qui ne trouvait aucune voix, à une douleur qui était muette. J'ai passé par tous les modes possibles de la souffrance. Mieux que Wordsworth, je sais ce que Wordsworth voulut dire dans ces vers :

Sufferings is permanent, obscure and dark  
And has the nature of infinity.

Mais alors que parfois je me réjouissais à l'idée que mes souffrances seraient interminables, je ne pouvais supporter qu'elles fussent dénuées de sens. Maintenant, je trouve, caché quelque part dans ma nature, quelque chose qui me dit qu'il n'est rien au monde qui soit dénué de sens et la souffrance moins que tout. Ce quelque chose, caché au plus profond de moi, comme un trésor dans un champ, c'est l'Humilité.

C'est la dernière chose qui me reste, et la meilleure ; l'ultime découverte à laquelle je sois parvenu, le point de départ d'un développement nouveau. Elle m'est venue du dedans de moi-même, ainsi sais-je qu'elle est venue au bon moment. Elle n'aurait pu venir plus tôt ni plus tard. Si quelqu'un m'en avait parlé, je l'aurais rejetée. Si on me l'avait apportée, je l'aurais refusée. Comme je l'ai trouvée moi-même, je tiens à la garder. Il le faut. C'est l'unique chose qui a en elle les éléments de la vie, d'une vie nouvelle, une *Vita Nuova* pour moi. Entre toutes choses, elle est la plus étrange ; on ne peut en faire présent à personne, et nul ne peut en gratifier un autre ; on ne peut l'acquérir qu'en renonçant à tout ce qu'on a. C'est seulement quand on

a perdu toutes choses qu'on sait qu'on la possède.

Maintenant que j'ai compris qu'elle est en moi, je vois très clairement ce que je dois faire, ce qu'en fait il faut que je fasse. Et quand j'emploie une phrase comme celle-là, je n'ai pas besoin de dire que je ne fais allusion à aucune sanction, à aucun ordre du dehors. Je n'en admetts pas. Je suis beaucoup plus individualiste que je ne le fus jamais. Rien ne me semble avoir la moindre valeur, excepté ce que l'on extrait de soi-même. Ma nature cherche un mode nouveau de réalisation; c'est là tout ce dont je me préoccupe. Et la première chose que j'aie à faire est de me libérer de tout sentiment d'amertume possible contre le monde.

Je suis complètement indigent, absolument sans foyer. Pourtant, il y a pire que cela au monde. Je suis entièrement sincère quand je dis que, plutôt que de quitter cette prison en gardant en mon cœur de l'amertume contre le monde, je mendierais volontiers et avec joie mon pain de porte en porte. Si je ne reçois rien à la maison du riche, j'obtiendrai quelque chose à la demeure du pauvre. Ceux qui ont beaucoup sont souvent avides; ceux qui ont peu partagent toujours. Il me serait égal

de dormir dans l'herbe fraîche en été, et, quand l'hiver viendrait, de me nicher chaudement dans une meule ou de m'abriter sous l'appentis d'une grange, pourvu que j'aie l'amour dans mon cœur. Les choses extérieures de la vie me semblent à présent n'avoir plus d'importance. Vous voyez donc à quelle intensité d'individualisme j'en suis arrivé — ou j'en arrive plutôt, car le voyage est long et « là où je marche, il y a des épines ».

Certes, je sais que mendier des aumônes sur la grand'route ne sera pas mon lot, et que si jamais je m'étends le soir dans l'herbe fraîche, ce sera pour composer des sonnets à la lune. Quand je sortirai de prison, R... m'attendra de l'autre côté de la grosse porte aux boulons de fer, et il est le symbole non seulement de sa propre affection, mais de l'affection de beaucoup d'autres, en outre. Je crois que j'aurai assez pour vivre, en tout cas, pendant environ dix-huit mois, si bien que, si je ne puis écrire de beaux livres, je pourrai du moins en lire, et quelle joie serait plus grande? Après cela, j'espère être capable de recréer ma faculté créatrice.

Mais s'il en était autrement, s'il ne me restait plus un ami au monde, si aucune maison ne

m'était ouverte par pitié, si je devais accepter la besace et le manteau déguenillé de l'absolue pénurie, tant que je serai affranchi de tout ressentiment, de toute rancune, de toute indignation, je pourrai affronter la vie avec beaucoup plus de calme et de confiance que si mon corps était vêtu de pourpre et de fin lin et que mon âme en moi fût infectée de haine.

Et je n'aurai vraiment aucune difficulté. Quand vous désirez réellement l'amour, vous le trouvez qui vous attend.

Inutile de dire que ma tâche ne finit pas là. Elle serait alors particulièrement facile. Il y a bien plus que cela devant moi. J'ai des collines bien plus abruptes à escalader, des vallées beaucoup plus sombres à traverser. Et j'ai à sortir tout cela de moi-même. Ni la religion, ni la morale, ni la raison ne peuvent m'être d'aucun secours.

La morale ne m'aide pas. Je suis un antinomiste né. Je suis de ceux qui sont faits pour les exceptions, non pour les lois. Mais tandis que je vois qu'il n'y a rien de mal dans ce que l'on fait, je vois qu'il y a quelque chose de mauvais dans ce que l'on devient. Il est bon d'avoir appris cela.

La religion ne m'aide pas. La foi que d'autres accordent à ce qui est invisible, je la donne à ce que l'on peut toucher et regarder. Mes dieux habitent des temples construits par la main de l'homme et c'est dans le cercle de l'expérience réelle que ma foi se parfait et se complète; elle est trop complète peut-être, car, de même que beaucoup de ceux ou tous ceux qui ont placé leur ciel sur la terre, j'y ai trouvé non seulement la beauté du ciel, mais l'horreur de l'enfer aussi. Quand je pense à la religion, j'ai le sentiment que j'aimerais fonder un ordre pour ceux qui ne *peuvent pas* croire : la Confrérie des Infidèles, l'appellerait-on, où, devant un autel sur lequel ne brûlerait aucun cierge, un prêtre, dans le cœur de qui la paix n'aurait pas de demeure, célébrerait l'office avec du pain profane et un calice vide de vin. Toute chose, pour être vraie, doit devenir une religion, et l'agnosticisme, non moins qu'une religion, devrait avoir ses rites. Il a semé des martyrs, il devrait moissonner ses saints et louer journellement le Seigneur de ce qu'Il s'est caché aux yeux des hommes. Mais que ce soit la foi ou l'agnosticisme, ni l'un ni l'autre ne doivent m'être extérieurs. Il faut que leurs symboles

soient de ma propre création. Seul est spirituel ce qui façonne sa propre forme. Si je ne puis en trouver le secret au dedans de moi-même, je ne le trouverai jamais ; si je ne l'ai pas déjà, il ne me viendra jamais.

La raison ne m'aide pas. Elle me dit que les lois d'après lesquelles j'ai été condamné sont injustes et mauvaises et que le système d'après lequel j'ai souffert est injuste et mauvais. Mais, cependant, il me faut me les rendre justes et droits. Et de même exactement qu'en art on ne s'occupe que de ce qu'une chose particulière est pour soi à un moment particulier, de même en est-il aussi dans l'évolution éthique du caractère. Il me faut rendre bon pour moi tout ce qui m'est arrivé. Le châlit de planches, la nourriture nauséabonde, les durs cordages qu'on déchiquette en étoupe jusqu'à ce que les bouts des doigts endoloris deviennent insensibles, les viles corvées avec lesquelles commencent et finissent les journées, les durs commandements que la routine paraît nécessiter, l'horrible vêtement qui rend la douleur grotesque à voir, le silence, la solitude, la honte, il me faut les transformer en expérience spirituelle. Il n'est pas une seule dégradation du

corps qui ne doit contribuer à spiritualiser l'âme.

Je veux en arriver au point où je serai capable de dire très simplement et sans affectation que les deux grandes dates de ma vie correspondent aux jours où mon père m'envoya à Oxford et où la société m'envoya en prison. Je ne dirai pas que la prison est la meilleure chose qui ait pu m'arriver, car cette phrase aurait une saveur de trop grande amertume envers moi-même. J'aimerais mieux dire ou entendre dire de moi que je fus un enfant si typique de mon époque que, dans ma perversité et pour l'amour de cette perversité, j'ai changé les bonnes choses de ma vie en mal et les mauvaises en bien.

Ce qui est dit, toutefois, par moi-même ou par d'autres, importe peu. La chose importante qui s'offre à moi et qu'il me faut faire, si le bref reste de mes jours n'est ni mutilé, ni gâché, ni incomplet, est d'absorber en moi tout ce qui m'a été fait, de me l'incorporer, de l'accepter sans plaintes, sans crainte, sans répugnance. Le vice suprême, c'est le superficiel. Tout ce dont on se rend compte est bon.

Au début de mon emprisonnement, des gens me conseillèrent d'oublier qui j'étais. C'était un

conseil désastreux. C'est seulement en me rendant compte de ce que je suis, que j'ai trouvé du réconfort. Maintenant, d'autres me conseillent d'oublier, à ma libération, que j'ai jamais été mis en prison. Je sais que cela serait également fatal. Cela signifie que je serais sans cesse hanté par un intolérable sentiment de disgrâce et que toutes ces choses qui sont autant faites pour moi que pour les autres : la beauté du soleil et de la lune, le cortège des saisons, la musique de l'aurore et le silence des grandes nuits, la pluie tombant entre les feuilles ou la rosée argentant le gazon, tout cela serait terni pour moi, tout cela perdrait son pouvoir de guérir et de donner de la joie. Regretter les expériences qu'on a connues, c'est arrêter son propre développement ; les nier, c'est mettre un mensonge sur les lèvres de sa propre vie. Ce n'est rien moins que le reniement de l'âme.

Car, de même que le corps absorbe des choses de toute sorte, des choses communes et impures tout aussi bien que celles que le prêtre ou une vision a purifiées, et de même qu'il les convertit en force et en agilité, en jeux harmonieux des muscles, en chairs délicatement façonnées, en cheveux ondulés et de couleurs diverses, en lèvres,

en paupières sur les yeux, de même l'âme à son tour a ses fonctions nutritives et peut transformer en modes de pensée et en passions de haute portée ce qui en soi est bas, cruel et dégradant ; bien mieux, elle y peut trouver ses plus augustes modes d'affirmation et peut souvent se révéler le plus parfaitement par le moyen de ce qui voulait profaner ou détruire.

Il me faut accepter franchement le fait d'avoir été le prisonnier ordinaire d'une ordinaire prison, et, si curieux que cela paraisse, il me faudra m'enseigner à moi-même à n'en pas éprouver de honte. Il me faut l'accepter comme un châtement et si l'on est honteux d'avoir été châtié, autant vaudrait ne l'avoir jamais été. Certes, il y a beaucoup de choses dont je fus accusé que je n'avais pas commises, mais il y en a beaucoup qu'on me reprocha et que j'avais faites et un plus grand nombre encore que j'ai commises dans ma vie et dont je n'ai jamais été accusé. Et comme les dieux sont étranges et nous punissent pour ce qui est humain et bon en nous, autant que pour ce qui est mauvais et pervers, je dois accepter le fait qu'on est puni pour le bien autant que pour le mal qu'on a fait. Je n'ai aucun doute qu'il soit

parfaitement juste qu'on le soit. Cela aide ou devrait aider à comprendre les deux et à n'éprouver de vanité ni de l'un ni de l'autre. Et si donc, je n'ai pas honte de mon châtement, ainsi que je l'espère, je serai capable de penser, de marcher et de vivre en liberté.

Beaucoup d'hommes, après leur libération, portent leur prison avec eux dans l'air qui les entoure tout en cherchant à le dissimuler comme une secrète disgrâce dans leur cœur, et, finalement, comme de pauvres créatures empoisonnées, ils se glissent dans quelque trou et meurent. Il est misérable qu'ils en soient réduits à cela, et il est injuste, terriblement injuste, que la société les y contraigne. La société s'arroge le droit d'infliger à l'individu d'effroyables châtements, mais elle a aussi ce vice suprême d'être superficielle et elle ne parvient pas à comprendre ce qu'elle fait. Quand le châtement est subi, elle abandonne l'homme à lui-même, c'est-à-dire au moment même où commence le plus haut devoir qu'elle ait envers lui. Elle est vraiment honteuse de son acte, et elle fuit ceux qu'elle a punis comme on évite un créancier envers lequel on ne peut se libérer, ou l'homme à qui l'on a infligé un tort

irréparable. Je puis de mon côté exiger que, si je me rends compte de ce que j'ai souffert, la société comprenne ce qu'elle m'a infligé et qu'il n'y ait d'amertume ou de haine ni d'un côté ni de l'autre.

Certes, je sais que d'un certain point de vue les choses seront pour moi bien différentes de ce qu'elles sont pour les autres; et il faut vraiment, par la nature même de mon cas, qu'elles soient telles. Les pauvres voleurs et les réprouvés, qui sont emprisonnés ici avec moi, sont, à maints égards, plus heureux que moi. Le coin de cité grise ou de champ verdoyant qui vit leur faute est petit. Pour trouver ceux qui ne savent rien de ce qu'ils ont fait, ils n'auront pas besoin d'aller plus loin que la distance qu'un oiseau franchit du crépuscule à l'aube. Mais, pour moi, le monde est réduit à un empan et, de quelque côté que je me tourne, mon nom est tracé en caractères de plomb sur les rocs. Car je suis entré non de l'obscurité dans la notoriété momentanée du crime, mais d'une sorte d'éternité de gloire dans une sorte d'éternité d'infamie, et il me semble parfois que j'ai démontré — s'il est besoin que ce soit démontré — qu'entre le fameux et l'infâme il n'y a qu'un pas, et peut-être moins qu'un pas.

Pourtant, dans le fait même que les gens me reconnaîtront où que j'aïlle, qu'ils connaîtront ma vie du moins dans ses folies, je discerne un bien pour moi : cela m'imposera la nécessité de m'affirmer à nouveau comme un artiste et aussitôt que je le pourrai. Si je puis seulement produire une belle œuvre d'art, il me sera possible de dérober à la malice son venin, à la couardise son ricanement, et d'arracher par ses racines la langue du mépris.

Si la vie, comme elle l'est sûrement, doit m'être un problème, je n'en suis pas moins un problème pour la vie. Les gens devront adopter quelque attitude envers moi et passer ainsi un jugement sur eux-mêmes et sur moi. Je n'ai pas besoin de dire que je ne fais aucune allusion personnelle. Les seuls en compagnie desquels j'aimerais me trouver à présent sont des artistes et tous ceux qui ont souffert : ceux qui savent ce qu'est la beauté et ceux qui savent ce qu'est la douleur : hors ceux-là nul ne m'intéresse. Et je n'exige non plus rien de la vie. Dans tout ce que j'ai dit, je ne m'inquiète que de mon attitude mentale envers la vie dans son ensemble. J'ai le sentiment que l'un des premiers points auxquels je doive

atteindre, pour ma propre perfection, et parce que je suis si imparfait, est de ne pas être honneux d'avoir été puni.

Ensuite, il me faudra apprendre à être heureux. Autrefois, je savais l'être d'instinct, ou croyais le savoir. C'était toujours le printemps dans mon cœur, autrefois. Il me fallait de la joie et j'étais fait pour elle. Jusqu'au bord j'emplissais ma vie de plaisir, comme on emplit jusqu'au bord une coupe de vin. A présent c'est d'un point de départ complètement nouveau que je m'approche de la vie, et même concevoir le bonheur m'est souvent extrêmement difficile. Je me souviens, pendant mon premier semestre à Oxford, d'avoir lu, dans *Renaissance*, de Walter Pater, — livre qui eut sur ma vie une si étrange influence, — que Dante place dans le fond de l'Enfer ceux qui vivent, de leur plein gré, dans la tristesse. Je me rendis à la bibliothèque et cherchai le passage de la *Divine Comédie* où il est dit qu'au-dessous du marais sinistre gisent ceux qui furent « moroses dans la douceur de l'air », répétant à jamais à travers leurs soupirs :

Tristi fummo  
Nell aer dolce che dal sol s'allegro.

Je savais que l'église condamnait l'*accidia*, mais cette idée me paraissait absolument fantastique, tout juste, me disais-je, le genre de péché qu'inventerait un prêtre qui ne saurait rien de la vie réelle. Je ne pouvais pas non plus comprendre pourquoi Dante, qui dit que « la douleur nous remarie à Dieu », était si dur envers les enamorés de mélancolie, s'il en existe véritablement. Je ne soupçonnais pas que cela deviendrait un jour l'une des plus grandes tentations de ma vie.

Pendant mon séjour à la prison de Wandsworth, je languissais de mourir. C'était mon désir unique. Quand, après deux mois d'infirmierie, je fus transféré ici et m'aperçus que ma santé s'améliorait graduellement, je fus saisi de rage. Je décidai de me suicider le jour même où je quitterais la prison. Au bout de quelque temps, ce mauvais accès s'apaisa, et je pris la résolution de vivre, mais de me revêtir de tristesse comme un roi se drape dans la pourpre, de ne plus jamais sourire, de transformer en demeure d'affliction toute maison dont je franchirais le seuil, d'imposer à mes amis la lente allure de mon accablement, de leur enseigner que la mélancolie est le véritable secret de la vie, de les mutiler avec une douleur qui leur

serait étrangère, de les accabler de ma propre peine. Maintenant, j'ai des sentiments bien différents. Je vois qu'il serait ingrat et cruel de ma part de faire figure si triste que, quand mes amis viendraient me voir, ils seraient obligés de faire des figures plus tristes encore pour pouvoir me témoigner leur sympathie, ou si, désirant les recevoir et les bien traiter, je les invitais à s'asseoir silencieusement devant les herbes amères ou des mets funéraires. Il faut que j'apprenne à être heureux et gai.

Les deux dernières occasions où il me fut permis de voir mes amis ici, j'essayai d'être aussi gai que possible et de montrer ma gaîté afin de leur donner une légère compensation pour la peine qu'ils avaient prise à franchir toute cette distance depuis la capitale. Ce n'est qu'une compensation bien légère, je le sais, mais c'est, j'en suis certain, celle qui leur plaît le mieux. Il y eut samedi huit jours, je vis R... pendant une heure et je tâchai de donner l'expression la plus pleine possible du délice que j'éprouvais à notre entrevue. Le fait que maintenant, pour la première fois depuis mon emprisonnement, je ressens un réel désir de vivre me prouve que j'ai raison dans

les idées et les opinions que je formule ici pour moi-même.

J'ai devant moi tant à faire que je considérerais comme une horrible tragédie de mourir, avant d'avoir pu en accomplir au moins un peu. J'entrevois dans l'art et dans la vie des développements imprévus, dont chacun est un mode nouveau de perfection. Je désire vivre afin d'explorer ce qui n'est pas moins qu'un monde nouveau pour moi. Voulez-vous savoir ce qu'est ce nouveau monde ? Je crois que vous pouvez deviner ce qu'il est. C'est le monde dans lequel je viens de vivre. La douleur, donc, et tout ce qu'elle enseigne est mon nouveau monde.

Je vivais, jadis, entièrement pour le plaisir. Je fuyais la souffrance et la douleur sous toutes leurs formes ; je les haïssais toutes deux ; j'avais résolu de les ignorer autant qu'il était possible, c'est-à-dire de les traiter comme des modes d'imperfection. Elles n'entraient pas dans le plan de ma vie. Elles n'avaient aucune place dans ma philosophie. Ma mère, qui connaissait la vie toute, me citait souvent les vers de Gœthe transcrits par Carlyle sur une page d'un livre qu'il lui avait donné autrefois, et traduits par lui, je crois :

Who never ate his bread in sorrow,  
Who never spent the midnight hours  
Weeping and waiting for the morrow, —  
He knows you not, ye heavenly powers.

C'étaient les vers que cette noble reine de Prusse, que Napoléon traita avec une si grossière brutalité, citait dans son humiliation et son exil ; c'étaient les vers que ma mère citait souvent dans les chagrins de la fin de sa vie. Je refusais absolument de reconnaître ou d'admettre l'énorme vérité qu'ils cachaient. Je ne pouvais la comprendre. Je me rappelle très bien que je lui répétais que je n'avais aucun désir de manger mon pain dans la douleur ni de passer mes nuits à attendre en pleurant une aube amère.

Je n'avais aucune idée que c'était là une des surprises spéciales que le Destin me tenait en réserve, et qu'à vrai dire, pendant toute une année de ma vie, je ne ferais pas autre chose. Mais c'est ainsi que ma part m'a été faite ; et au cours de ces derniers mois, j'ai pu, après des difficultés et des luttes terribles, comprendre quelques-unes des leçons qui se cachent au fond de la douleur. Des prêtres et des gens qui se servent de phrases sans sagesse parlent parfois de la souffrance comme

d'un mystère. Elle est réellement une révélation. Elle fait discerner des choses qu'on n'avait jamais encore discernées et envisager l'ensemble de l'histoire d'un point de vue différent. Ce que, vaguement et par instinct, on avait ressenti concernant l'art se réalise intellectuellement et émotionnellement avec une clarté parfaite de vision et une intensité absolue de compréhension.

Je vois à présent qu'étant la suprême émotion dont l'homme soit capable, la douleur est à la fois le type et le modèle de tout grand art. Ce que l'artiste recherche toujours est le mode d'existence dans lequel l'âme et le corps sont un et indivisibles, dans lequel l'extérieur est l'expression de l'intérieur, dans lequel la forme est une révélation. Ces modes d'existence sont nombreux : la jeunesse, et les arts préoccupés de la jeunesse, peuvent à un moment nous servir de modèles ; à un autre, nous pouvons aimer croire que, sa subtilité et sa sensibilité d'impression, par l'idée qu'il suggère d'un esprit habitant les objets extérieurs, et se revêtant tour à tour de terre et d'air, de brouillard et de cité, et par la morbide sympathie de ses modes, de ses tons, de ses couleurs, l'art du paysage moderne réalise pour nous pictorialement

ce que les Grecs réalisèrent avec une telle perfection plastique. La musique, en laquelle tout le sujet est absorbé dans l'expression et ne peut s'en séparer, est un exemple complexe de ce que je veux dire, comme une fleur ou un enfant en sont un exemple simple ; mais la douleur est le type ultime dans la vie et dans l'art.

Derrière la joie et le rire, il peut y avoir un tempérament grossier, dur et rugueux. Mais derrière la douleur, il y a toujours la douleur. La peine, à l'encontre du plaisir, ne porte pas de masque. La vérité en art ne consiste pas en une correspondance entre l'idée essentielle et l'existence accidentelle ; elle n'est pas la ressemblance de l'apparence avec l'ombre, ou de la forme reflétée par le cristal avec la forme elle-même ; elle n'est pas l'écho que renvoie le creux d'une colline, pas plus qu'elle n'est dans la vallée une source d'eau argentée qui montre la lune à la lune et Narcisse à Narcisse. La vérité en art est l'unité d'une chose avec elle-même, l'extérieur exprimant l'intérieur, l'âme faite adéquate à la chair et le corps adéquat à l'esprit. Pour cette raison, il n'y a pas de vérité comparable à la douleur. Il est des moments où la douleur me semble être la

vérité unique. Les autres choses peuvent être des illusions de l'œil ou du désir, faites pour aveugler l'un et rassasier l'autre, mais c'est avec la douleur qu'on a bâti les mondes, et à la naissance d'un enfant ou d'une étoile, il y a de la douleur.

Bien plus, il y a dans la douleur une réalité intense, extraordinaire. J'ai dit de moi-même que j'étais en rapport symbolique avec l'art et la culture de mon époque. Il n'y a pas un seul malheureux être, enfermé avec moi dans ce misérable endroit, qui ne se trouve en rapport symbolique avec le secret même de la vie. Car le secret de la vie est de souffrir. C'est cela qui est caché dans toutes choses. Quand nous commençons à vivre, ce qui est doux nous est si doux, et ce qui est amer, si amer que nous dirigeons inévitablement tous nos désirs vers les plaisirs, et que nous ne cherchons pas seulement « à nous nourrir de miel pendant un mois ou deux », mais à ne pas goûter d'autre aliment de toute notre vie, ignorant pendant ce temps que nous risquons d'affamer notre âme.

Je me rappelle avoir une fois abordé ce sujet avec l'une des plus belles personnalités que j'aie

jamais connues, une femme dont la sympathie et la noble bonté envers moi, avant et depuis la tragédie de mon emprisonnement, ont surpassé toute expression; elle m'a réellement aidé, bien qu'elle ne le sache pas, à porter le fardeau de mes tourments, plus qu'aucune autre créature au monde; et par le seul fait de son existence, parce qu'elle est ce qu'elle est, à la fois un idéal et une influence, une suggestion de ce qu'on pourrait devenir, aussi bien qu'une aide réelle pour le devenir, une âme qui donne sa douceur à l'air qu'on respire et fait paraître ce qui est spirituel aussi simple et naturel que la clarté du soleil ou la mer; pour elle, la beauté et la douleur marchent la main dans la main et ont le même message. En cette occasion dont je parle, je me souviens distinctement lui avoir dit qu'il y avait dans une seule rue étroite de Londres assez de souffrance pour montrer que Dieu n'aime pas l'homme et que, en quelque endroit qu'il y eût de la douleur, ne serait-ce que celle d'un enfant pleurant dans un petit jardin pour une faute qu'il a ou n'a pas commise, la face entière de la création était complètement défigurée. J'avais absolument tort. Elle me le dit, mais je ne pouvais pas la croire.

Je n'étais pas dans la sphère où l'on parvient à cette croyance. A présent, il me semble que l'amour, de quelque genre qu'il soit, est la seule explication possible de la somme extraordinaire de souffrance qu'il y a au monde. Je ne puis concevoir aucune autre explication. Je suis convaincu qu'il n'en est pas d'autres et si vraiment, comme je l'ai dit, le monde a été bâti avec la douleur, il l'a été par les mains de l'amour, parce que l'âme de l'homme pour qui le monde fut fait ne pouvait d'aucune autre façon atteindre la pleine stature de sa perfection. Le plaisir pour le beau corps, mais la peine pour la belle âme.

Quand je dis que je suis convaincu de ces choses, je parle avec trop d'orgueil. Dans le lointain, semblable à une perle parfaite, on aperçoit la cité de Dieu. La vue en est si merveilleuse qu'il semble qu'un enfant puisse y parvenir en un jour d'été. Un enfant le pourrait, en effet. Mais pour moi et ceux qui sont semblables à moi, c'est différent. On peut en un seul instant s'assimiler une chose, mais on la perd pendant les longues heures qui suivent avec des pieds de plomb. Il est si difficile de demeurer sur « les hauteurs où l'âme sait s'élever ». Nous pensons en éternité, mais nous

avançons lentement avec le temps, et combien lentement il avance, le temps, pour nous qui sommes en prison ; il n'est pas besoin que j'en parle encore, non plus que de la lassitude et du découragement qui se glissent dans les cellules, et dans la cellule de notre cœur, avec une si étrange insistance qu'il faut, pour ainsi dire, nettoyer et orner la maison pour qu'ils entrent comme un hôte malencontreux, ou un maître cruel ou un esclave dont on est, par hasard ou par choix, l'esclave.

Bien qu'à présent mes amis puissent se refuser à le croire, il n'en est pas moins vrai que pour eux, qui vivent en liberté, dans l'oisiveté et le confort, il est plus facile d'apprendre les leçons de l'humilité que pour moi qui commence la journée en me mettant à genoux pour laver le carrelage de ma cellule. Car la vie de la prison avec ses privations et ses restrictions innombrables, pousse à la révolte. Le plus terrible n'est pas qu'elle brise le cœur — les cœurs sont faits pour être brisés — mais qu'elle le change en pierre. Parfois on sent que c'est seulement avec un front d'airain et des lèvres méprisantes qu'on peut aller jusqu'au bout de la journée. Celui qui est en état de rébellion

ne peut recevoir la grâce, pour employer la phrase que l'Église affectionne — avec tant de raison, oserai-je dire — car, dans la vie comme dans l'art, l'état de rébellion obstrue les canaux de l'âme et n'y laisse pas pénétrer les souffles du ciel. Pourtant, s'il me faut les apprendre quelque part, c'est ici que j'apprendrai ces leçons, et il me faut être plein de joie si mes pieds sont sur la bonne route et mon visage tourné vers « la porte qui est appelée belle », encore que je doive tomber maintes fois dans la boue et souvent m'égarer dans la brume.

Cette Vie Nouvelle, comme à cause de mon amour pour Dante j'aime à l'appeler parfois, n'est vraiment pas une vie nouvelle, mais simplement la continuation par développement et évolution de ma vie première. Quand j'étais à Oxford, un matin que nous nous promenions par les allées étroites et gazouillantes de Magdalen College, pendant ma dernière année, je me rappelle avoir dit à un ami que je voulais goûter à tous les fruits du jardin du monde et que j'allais entrer dans la vie avec cette passion au profond de mon âme. C'est ainsi que j'y entrai et ainsi que je vécus. Ma seule erreur fut de me confiner exclusivement aux

arbres de ce qui me semblait le côté ensoleillé du jardin et de fuir l'autre côté à cause de ses ombres et de son obscurité. L'insuccès, la disgrâce, la pauvreté, la douleur, le désespoir, la souffrance, les larmes même, les mots entrecoupés qui s'échappent des lèvres en peine, le remords qui fait marcher sur des épines, la conscience qui condamne, l'abaissement volontaire qui punit, la misère qui couvre sa tête de cendres, l'angoisse qui se revêt d'un cilice et mêle du fiel à sa boisson, de toutes ces choses j'étais effrayé. Et comme j'avais résolu de ne rien connaître d'elles, je fus contraint de les goûter chacune à son tour, de m'en nourrir et de m'en abreuver, de n'avoir pas d'autre aliment pendant toute une saison.

Pas un seul instant, je ne regrette d'avoir vécu pour le plaisir. Je m'y livrai pleinement, comme on doit faire tout ce qu'on fait. Il n'est pas de plaisir que je ne connusse. Je jetai la perle de mon âme dans une coupe de vin. Je descendis au son des flûtes le sentier des primevères. Je vécus de miel. Mais il eût été mauvais de continuer la même vie, parce que c'eût été se borner. Il me fallut avancer. L'autre moitié du jardin avait aussi des secrets pour moi. Certes, tout cela est annoncé

et prévu dans mes livres. Une partie l'est dans *The Happy Prince* (le Prince Heureux) ; une autre dans *The Young King* (le Jeune Roi), principalement dans le passage où l'évêque dit à l'enfant agenouillé : « Celui qui a créé le malheur n'est-il pas plus sage que toi ? » Phrase qui, quand je l'écrivis, me parut un peu plus qu'une phrase. Une grande partie est dissimulée sous l'accent fatal qui, comme un fil de pourpre, court à travers la trame de *Dorian Gray*. Dans *The Critic as Artist* (le Critique envisagé comme Artiste), le présage s'étale sous maintes couleurs ; dans *The Soul of Man* (l'Âme de l'homme), il est écrit tout au long et en caractères trop aisés à lire ; il est l'un des refrains dont les motifs répétés font ressembler *Salomé* à un morceau de musique et lui donnent l'unité d'une ballade ; il est incarné dans le poème en prose de l'homme qui, du bronze de la statue du « Plaisir qui dure un moment », doit faire l'image de « la douleur qui dure à jamais ». Il ne pouvait en être autrement. A chaque moment de la vie, on est ce que l'on va être non moins que ce que l'on a été. L'art est un symbole parce que l'homme est un symbole.

Si je puis y parvenir pleinement, elle est, cette

Vie Nouvelle, l'ultime réalisation de la vie artistique. Car la vie artistique est simplement le développement de soi. L'humilité, chez l'artiste, consiste à accepter franchement toutes les expériences, de même que l'amour chez l'artiste est simplement le sens de la beauté qui révèle au monde son corps et son âme. Dans *Marius l'Épicurien*, Walter Patera cherche, au sens profond, doux et austère du mot vie, à réconcilier la vie artistique avec la vie de la religion. Mais Marius n'est guère plus qu'un spectateur, un spectateur idéal, à qui il est donné « de contempler le spectacle de la vie avec des émotions appropriées », ce que Wordsworth définit comme le but véritable du poète ; cependant, il n'est qu'un spectateur un peu trop occupé de la joliesse des bancs du sanctuaire pour remarquer que c'est le sanctuaire de la douleur qu'il a sous les yeux.

Je vois un rapport bien plus intime et immédiat entre la vraie vie de Christ et la vraie vie de l'artiste, et j'éprouve un vif plaisir à songer que longtemps avant que la douleur ait fait siens mes jours et m'ait lié à son char, j'avais écrit, dans *The Soul of Man*, que celui qui voudrait mener une vie semblable à celle de Christ devrait être

entièrement et absolument lui-même, et j'avais pris pour types non seulement le berger sur la colline et le prisonnier dans sa cellule, mais aussi le peintre pour qui le monde est un cortège de parade et le poète pour qui le monde est un chant. Je me rappelle, une fois que nous causions dans un café à Paris, avoir dit à André Gide qu'alors que la métaphysique avait peu d'intérêt réel pour moi et la morale absolument aucun, il n'y avait rien de ce que dirent Platon ou Christ qui ne pût être transporté immédiatement dans la sphère de l'art et y trouver son parfait accomplissement.

Ce n'est pas seulement que nous pouvons discerner chez Christ cette étroite union de la personnalité avec la perfection qui forme la véritable distinction entre le mouvement classique et le romantique dans la vie, mais c'est que la base même de sa nature était la même que la nature de l'artiste — une imagination intense comme une flamme. Il réalisa dans le domaine des relations humaines cette sympathie imaginative qui, dans le domaine de l'art, est le secret unique de la création. Il comprit la lèpre du lépreux, les ténèbres de l'aveugle, la cruelle misère de ceux qui vivent pour le plaisir, l'étrange pauvreté du

riche. Vous m'avez écrit, pendant que j'étais malade : « Quand vous n'êtes pas sur votre piédestal, vous n'êtes pas intéressant. » Combien vous étiez loin de ce que Matthew Arnold appelle « le secret de Jésus ». L'un et l'autre vous auraient enseigné que ce qui arrive à un autre vous arrive à vous-même, et si vous voulez une inscription pour la lire à l'aube et le soir, pour le plaisir ou pour la peine, tracez sur les murs de votre maison ces caractères que le soleil dorera et que la lune argentera : « Tout ce qui arrive à soi-même arrive à un autre. »

La place de Christ est, certes, avec les poètes. Sa conception de l'Humanité provenait tout droit de l'imagination qui seule peut la comprendre. L'homme fut pour Lui ce que Dieu était pour le panthéiste. Il fut le premier qui conçut l'unité des races divisées. Avant son temps, il y avait eu des dieux et des hommes, et, sentant par le mysticisme de la sympathie que chacun d'eux était incarné en lui, il se dénomme, selon son humeur, le Fils de Dieu ou le Fils de l'Homme. Plus qu'aucun autre dans l'histoire, il éveille en nous cette faculté d'émerveillement à laquelle le romanesque fait toujours appel. Il y a encore pour moi

quelque chose de presque incroyable dans l'idée d'un jeune paysan galiléen s'imaginant qu'il peut porter sur ses épaules le fardeau du monde entier : tout ce qui déjà avait été fait et souffert, et tout ce qui serait encore fait et souffert, les crimes de Néron, de César Borgia, d'Alexandre VI, et de celui qui fut Empereur de Rome et Prêtre du Soleil, les souffrances de ceux dont les noms sont légion et dont la demeure est parmi les tombes, les nationalités opprimées, les enfants des usines, les voleurs, les gens en prison, les proscrits, ceux qui sont muets sous l'oppression et dont le silence n'est entendu que de Dieu ; et ce jeune paysan galiléen ne se l'imaginait pas seulement, mais l'accomplissait en effet, de sorte qu'à l'heure présente tous ceux qui entrent en contact avec sa personnalité, encore qu'ils ne s'inclinent pas devant ses autels et ne se prosternent pas devant ses prêtres, s'aperçoivent en quelque façon que la laideur de leur péché est ôtée et que la beauté de leur souffrance leur est révélée.

J'ai dit de Christ qu'il prend rang avec les poètes. C'est vrai. Shelley et Sophocle l'accompagnent. Mais sa vie tout entière est le plus merveilleux des poèmes. Pour « la pitié et la terreur »,

il n'y a rien de pareil dans le cycle entier de la tragédie grecque. La pureté du protagoniste élève tout le plan de sa vie à une hauteur d'art romantique d'où, par leur horreur même, sont exclues les souffrances de Thèbes et de la race de Pélops ; et elle démontre combien Aristote avait tort quand il disait, dans son traité du drame, qu'il serait impossible de supporter le spectacle d'un personnage irréprochable dans la douleur. Ni dans Eschyle et Dante, ces maîtres austères de la tendresse, ni dans Shakespeare, le plus purement humain de tous les grands artistes, ni dans l'ensemble des mythes et des légendes celtiques où la beauté du monde transparaît sous une brume de larmes et où la vie d'un homme n'est pas plus que la vie d'une fleur, il n'y a rien qui, pour la simplicité d'émotion unie à la sublimité de l'effet tragique, égale ou même approche le dernier acte de la passion du Christ. Le repas avec ses compagnons dont l'un l'a déjà vendu pour une somme d'argent ; l'angoissante agonie dans le paisible jardin éclairé par la lune ; le faux ami s'approchant pour le trahir avec un baiser ; l'ami qui croyait encore en lui et sur lequel, comme sur un roc, il avait espéré pouvoir édifier un lieu de refuge

pour l'Homme, qui le renie au moment où le coq salue l'aurore; son isolement absolu, sa soumission, son acceptation de tout; et, s'ajoutant à cela, ces scènes où le grand prêtre de l'orthodoxie déchire de fureur son vêtement, où le magistrat de la justice civile demande de l'eau dans le vain espoir de se laver de cette tache de sang innocent qui fait de lui la rouge figure de l'histoire; la douloureuse cérémonie du couronnement, une des plus merveilleuses choses dans la chronique des temps; la crucifixion de l'Innocent sous les yeux de sa mère et du disciple qu'il aimait; les soldats jouant aux dés le partage de ses vêtements; la mort terrible par laquelle il a donné au monde son plus éternel symbole; son ensevelissement final dans le sépulcre de l'homme riche; son corps enveloppé de bandelettes égyptiennes avec des aromates et des parfums coûteux, comme s'il eût été le fils d'un roi. Quand on contemple tout cela du point de vue de l'art uniquement, on ne peut qu'être reconnaissant de ce que le suprême office de l'Église soit la représentation de la tragédie sans l'effusion du sang, la représentation mystique de la Passion du Seigneur au moyen de dialogues, de costumes et de gestes même. Et

c'est toujours pour moi une source de plaisir et d'anxiété de penser que le chœur grec, perdu partout ailleurs à l'art, a finalement survécu dans le servant offrant les répons au prêtre qui célèbre la messe.

Pourtant la vie du Christ — tant la douleur et la beauté peuvent s'unir dans leur signification et leur manifestation — est réellement une idylle, bien qu'elle se termine avec le voile du temple qui se déchire, les ténèbres qui descendent sur la face de la terre et la pierre qu'on roule à l'entrée du sépulcre. On pense toujours à lui comme à un jeune époux avec ses compagnons, et d'ailleurs c'est ainsi qu'il se désigne quelque part; comme à un berger errant dans les vallées avec ses brebis à la recherche de prés verts ou de frais ruisseaux; comme à un chanteur essayant par sa musique d'édifier les murs de la cité de Dieu; ou comme à un amant de qui la faculté d'aimer est trop vaste pour notre monde trop petit. Ses miracles me semblent aussi exquis que la venue du printemps et tout aussi naturels. Je ne vois pas la moindre difficulté à croire que tel était le charme de sa personnalité que sa seule présence donnait la paix aux âmes angoissées et que ceux qui

touchaient ses vêtements ou ses mains oubliaient leurs souffrances, ou que, lorsqu'il passait sur la grand'route de la vie, des gens qui n'avaient rien vu du mystère de vivre avaient les yeux dessillés, et d'autres qui avaient été sourds à toutes les voix autres que celle du plaisir entendaient pour la première fois la voix de l'amour et la trouvaient aussi « musicale que le luth d'Apollon » ; ou que les mauvaises passions s'enfuyaient à son approche et des hommes dont les existences mornes et terre à terre n'avaient été qu'un aspect de la mort, se levaient hors du tombeau pour ainsi dire quand il les appelait ; ou que, lorsqu'il enseignait sur la montagne, la multitude oubliait la faim, la soif et les soucis de ce monde, et quand ses amis l'écoutaient discourir pendant le repas, la nourriture grossière semblait délicate et l'eau prenait le goût du vin, et la maison tout entière s'emplissait de l'odeur et de la douceur du nard.

Dans sa *Vie de Jésus*, — ce gracieux cinquième évangile, l'évangile selon saint Thomas, pourrait-on l'appeler, — Renan dit quelque part que le grand exploit de Christ fut de se faire aimer après sa mort autant qu'il l'avait été de son vivant. Certainement, si sa place est parmi les poètes

il est le prince des amants. Il vit que l'amour est le secret primordial du monde, le secret que cherchaient les sages, et que c'est seulement par l'amour qu'on peut approcher du cœur du lépreux et des pieds du Seigneur.

Et par-dessus tout, Christ est le plus suprême des individualistes. L'humilité, comme l'acceptation artistique de toutes les expériences, est simplement un mode de manifestation. C'est l'âme de l'homme que le Christ cherche toujours à atteindre. Il l'appelle « le royaume de Dieu » et il le trouve en chacun de nous. Il la compare à de petites choses, à une menue semence, à une pincée de levain, à une perle, parce qu'on ne saisit la réalité de son âme qu'en se débarrassant de toutes passions étrangères, de toute culture acquise, de toutes possessions extérieures, qu'elles soient bonnes ou mauvaises.

Je tins ferme contre tout, avec quelque entêtement et beaucoup de révolte, jusqu'à ce qu'il ne me restât absolument plus au monde qu'une seule chose. J'avais perdu mon nom, ma position, mon bonheur, ma liberté, ma richesse. J'étais prisonnier et pauvre. Mais il me restait encore mes enfants. Soudain, ils me furent enlevés par

la loi. Ce fut un coup si terrible que je ne sus que faire ; aussi je me jetai à genoux, baissai la tête et pleurai, disant : « Le corps d'un enfant est comme le corps du Seigneur ; je ne suis digne ni de l'un ni de l'autre. » Cet instant parut me sauver. Je vis alors que la seule chose pour moi était d'accepter tout. Depuis lors — si curieux sans doute que cela paraisse, — j'ai été plus heureux. C'est que j'avais atteint mon âme dans son essence ultime. De bien des façons, j'avais été son ennemi, mais je la trouvai qui m'attendait comme un ami. Quand on entre en contact avec l'âme, on devient simple comme un enfant, ainsi que le Christ l'a dit.

Il est tragique que si peu de gens « possèdent leur âme » avant de mourir. « Rien, dit Emerson n'est plus rare dans un homme qu'un acte qui soit de lui. » C'est absolument vrai. La plupart des gens sont d'autres gens. Leurs pensées sont les opinions de quelque autre, leurs existences une parodie, leurs passions une citation. Christ ne fut pas seulement le suprême individualiste, mais il fut le premier individualiste de l'histoire. Des gens ont essayé de faire de lui un ordinaire philanthrope, ou l'ont rangé comme altruiste avec les

ignorants et les sentimentaux. Mais il ne fut réellement ni l'un ni l'autre. Il a certes de la pitié pour les pauvres, pour ceux qui sont enfermés dans les prisons, pour les humbles, pour les misérables ; mais il a beaucoup plus de pitié pour les riches, pour les hédonistes endurcis, pour ceux qui sacrifient leur liberté et deviennent les esclaves des choses, pour ceux qui portent des vêtements fins et vivent dans les palais royaux. Les richesses et le plaisir lui paraissaient être réellement des tragédies plus grandes que la pauvreté ou la douleur. Et quant à l'altruisme, qui, mieux que lui, savait que c'est la vocation et non la volonté qui nous détermine et qu'on ne saurait cueillir des raisins sur des ronces et des figues sur des chardons ?

Vivre pour les autres, comme un but conscient et défini, n'était pas sa croyance. Ce n'était pas la base de sa croyance. Quand il dit « pardonnez à vos ennemis », ce n'est pas pour l'amour de l'ennemi, mais pour l'amour de soi qu'il le recommande et parce que l'amour est plus beau que la haine. Dans le conseil qu'il donne au jeune homme riche : « Va et vends tout ce que tu as et le donne aux pauvres », ce n'est pas aux pauvres

qu'il pense, mais à l'âme du jeune homme, l'âme que gâtait la richesse. Dans sa vision de la vie, il est d'accord avec l'artiste qui sait que, par la loi inévitable de l'accomplissement parfait de soi-même, le poète doit chanter, le sculpteur penser en bronze, et le peintre faire du monde le miroir de ses émotions, aussi sûrement et aussi certainement que l'aubépine doit s'épanouir au printemps, le blé se tinter d'or au temps de la moisson, et la lune dans ses ponctuels itinéraires doit se changer de bouclier en faucille, et de faucille en bouclier.

Mais, alors que le Christ n'a jamais dit aux hommes : « Vivez pour les autres », il a indiqué qu'il n'y avait aucune différence entre la vie des autres et sa propre vie. Par ce moyen, il donna à l'homme une personnalité étendue et titanesque. Depuis sa venue, l'histoire de chaque individu particulier est ou peut devenir l'histoire du monde. Certes, la culture a intensifié la personnalité de l'homme. L'art nous a fait des esprits myriadaires. Ceux qui ont le tempérament artistique vont en exil avec le Dante et apprennent comment il se fait que le sel soit le pain des autres et combien roides sont leurs degrés ; ils

assument un moment la sérénité et le calme de Gœthe, et cependant ils ne savent que trop bien que Baudelaire a crié vers Dieu :

O Seigneur ! donnez-moi la force et le courage  
De contempler mon corps et mon cœur sans dégoût.

A leur propre détriment peut-être, ils tirent des sonnets de Shakespeare le secret de son amour et se l'approprient ; ils contemplent avec des yeux nouveaux la vie moderne parce qu'ils ont écouté des nocturnes de Chopin, qu'ils ont touché des objets grecs ou lu l'histoire de la passion qu'un homme eut autrefois pour une femme dont la chevelure était comme des fils d'or fin et la bouche semblable à une grenade. Mais la sympathie du tempérament artistique va nécessairement à ce qui a trouvé son expression. Par des paroles ou des couleurs, par la musique ou par le marbre, derrière les masques peints d'un drame d'Eschyle, ou par les roseaux percés et joints d'un berger sicilien, durent se révéler l'homme et son message.

Pour l'artiste, l'expression est le seul aspect sous lequel il puisse concevoir la vie. Pour lui ce qui est muet est mort. Mais pour Christ il

n'en était pas ainsi. Avec une imagination merveilleuse et vaste, qui remplit presque d'effroi, il prit pour royaume le monde entier de l'articulé, le monde sans voix de la douleur, et s'en fit le truchement éternel. Il choisit pour ses frères ceux qui sont muets sous l'oppression et « dont le silence n'est entendu que de Dieu ». Il voulut devenir les yeux des aveugles, les oreilles des sourds et un cri sur les lèvres de ceux dont la langue est liée. Son désir fut d'être, pour les myriades qui n'avaient pas trouvé à s'exprimer, la trompette par laquelle ils lanceraient leur appel vers les cieux. Avec la nature artistique d'un être pour qui la souffrance et la douleur sont des modes par lesquels il peut réaliser sa conception du beau, il sentit qu'une idée n'a de valeur que lorsqu'elle s'incarne, que lorsqu'on en fait une image, et il fit de soi-même l'image de l'Homme des Douleurs; et c'est sous cette image qu'il a fasciné et dominé l'art comme aucune divinité grecque n'avait réussi à le faire.

Car les dieux grecs, en dépit du blanc et du rouge de leurs beaux membres agiles, ne sont pas, en réalité, ce qu'ils paraissent être. Le front bombé d'Apollon est semblable au disque du

soleil surgissant à l'aurore derrière une colline, et ses pieds sont comme les souffles du matin : mais il fut cruel envers Marsyas et il ravit ses enfants à Niobé; dans l'égide d'acier des yeux de Minerve, il n'y eut pas de pitié pour Arachné; la pompe et les paons de Junon sont tout ce qu'il y a de vraiment noble en elle, et le Père des dieux lui-même montre trop de penchant pour les filles des hommes. Les deux figures le plus profondément suggestives de la mythologie grecque sont, pour la religion, Déméter, déesse de la Terre, qui n'est pas admise dans l'Olympe, et, pour l'art, Dionysos, fils d'une mortelle qui mourut en lui donnant le jour.

Mais la Vie elle-même, dans sa sphère la plus modeste et la plus humble, produisit une merveille plus admirable que la mère de Proserpine ou le fils de Sémélé. De l'échoppe du charpentier de Nazareth surgit une personnalité infiniment plus grande qu'aucune de celles que créèrent le mythe et la légende, et destinée, chose étrange, à révéler au monde le sens mystique du vin et les beautés réelles des lys des champs, comme personne ne l'avait fait encore, ni sur le Cithæron ni à Enna.

Le chant d'Isaïe : « Il est le méprisé et le dernier des hommes, un homme de douleur et qui connaît le chagrin, et nous lui avons comme caché notre face », lui avait paru le prévoir et en sa personne la prophétie fut accomplie. Nous ne devons pas nous effrayer d'une pareille phrase. Chaque œuvre d'art créée est l'accomplissement d'une prophétie, car toute œuvre d'art est la conversion d'une idée en une image. Toute créature humaine doit être aussi l'accomplissement d'une prophétie, car toute créature humaine devrait être la réalisation de quelque idéal, soit dans l'esprit de Dieu, soit dans l'esprit de l'homme. Christ trouva le type et le fixa, et le rêve d'un poète virgilien, soit à Jérusalem, soit à Babylone, dans la longue marche des siècles, s'incarna en celui que le monde « attendait ».

« Son visage est plus tourmenté que celui d'aucun humain et sa forme plus que celle des enfants des hommes », dit encore Isaïe, notant les signes distinctifs du nouvel idéal, et aussitôt que l'art en comprit le sens, il s'épanouit en présence de celui en qui la vérité en art était formulée comme elle ne l'avait encore jamais été. Car la vérité en art, ainsi que je l'ai dit, n'est-elle pas « ce par quoi

l'extérieur exprime l'intérieur, par quoi l'âme est faite chair et le corps imprégné d'esprit dans lequel la forme se révèle » ?

Pour moi, l'une des choses le plus regrettables de l'histoire, c'est que la véritable renaissance du Christ qui produisit la cathédrale de Chartres, le cycle des légendes arthuriennes, la vie de saint François d'Assise, l'art de Giotto et la *Divine Comédie* de Dante, n'eut pas la liberté de se développer selon ses propres lignes, mais qu'elle fut interrompue et gâtée par la morne renaissance classique qui nous donna les fresques de Raphaël, l'architecture palladienne, la tragédie française formelle, la cathédrale de Saint-Paul, la poésie de Pope et tout ce qui est fait du dehors, d'après des règles mortes, et ne surgit pas du dedans par quelque souffle inspirateur. Mais partout où se produit un mouvement romantique en art, là, d'une façon et sous une forme quelconque, se trouve Christ ou l'âme du Christ. Il est dans *Roméo et Juliette*, dans *le Conte d'Hiver*, dans la poésie provençale, dans *la Ballade de l'Ancien Marin*, dans *la Belle Dame sans merci*, et dans *la Ballade de Charité*, de Chatterton.

Nous lui devons les choses et les gens les plus

divers. *Les Misérables* de Hugo, *les Fleurs du Mal* de Baudelaire, la note de pitié des romans russes, Verlaine et ses poèmes, les vitraux, les tapisseries et les travaux quattrocentistes de Burne-Jones et de William Morris lui appartiennent non moins que la tour de Giotto, que Lancelot et Guinevere, que Tannhäuser, que les marbres tourmentés de Michel-Ange, que l'architecture ogivale, que l'amour des enfants et que l'amour des fleurs ; à ces deux derniers, vraiment, l'art classique n'accorde que peu de place, à peine assez pour qu'ils grandissent et jouent, et cependant, du douzième siècle à nos jours, ils n'ont cessé d'apparaître dans l'art sous des aspects variés et à des époques diverses, surgissant par à-coup et capricieusement, comme le font volontiers les enfants et les fleurs : le printemps donnant toujours l'idée que les fleurs avaient été se cacher et qu'elles ne reparaissent au soleil que parce qu'elles ont peur que les grandes personnes se lassent de les chercher et y renoncent ; et la vie d'un enfant n'est autre chose qu'un jour d'avril avec des pluies et des éclaircies de soleil pour les narcisses.

C'est ce caractère imaginaire de la nature de Christ qui fait de lui ce centre palpitant du

romantique. Les étranges figures du drame poétique et de la ballade sont créées par l'imagination des autres, mais c'est par sa propre imagination que Jésus de Nazareth s'est entièrement créé. Le cri d'Isaïe n'avait rien de plus à faire réellement avec la venue de Jésus que le chant du rossignol avec le lever de la lune — rien de plus, encore que rien de moins peut-être. Il fut la négation aussi bien que l'affirmation de la prophétie. Pour chaque espoir qu'il accomplit, il y en avait un autre qu'il détruisit. « Dans toute beauté, dit Bacon, il y a quelque étrangeté de proportion », et de ceux qui sont nés de l'esprit — c'est-à-dire de ceux qui, comme lui, sont des forces dynamiques — Christ dit qu'ils sont comme le vent qui « souffle où il lui plaît et personne ne peut dire ni d'où il vient ni où il va ». C'est pourquoi sa fascination est si grande sur les artistes. Il a toutes les couleurs élémentaires de la vie : le mystère, l'étrangeté, le pathétique, la suggestivité, l'extase, l'amour. Il fait appel au sentiment du prodige et il crée cette disposition de l'âme dans laquelle seule il peut être compris.

Et pour moi, c'est une joie de me rappeler que s'il est « tout imagination », le monde lui-même

est de la même substance. J'ai dit, dans *Dorian Gray*, que les grands crimes du monde se passent dans le cerveau. Mais c'est dans le cerveau que tout se passe. Nous savons maintenant que nous ne voyons pas avec les yeux ni n'entendons avec les oreilles. Ils ne sont réellement que des canaux pour transmettre avec plus ou moins d'exactitude les impressions des sens. C'est dans le cerveau que le coquelicot est rouge, que la pomme est odorante et que l'alouette chante.

Depuis quelque temps j'étudie avec diligence les quatre poèmes en prose concernant le Christ. A Noël, j'ai réussi à me procurer un Testament Grec, et, chaque matin, après que j'ai nettoyé ma cellule et fourbi mes ustensiles, je lis un passage des évangiles, une douzaine de versets prise n'importe où, au hasard. C'est une délicieuse façon de commencer la journée. Chacun, même dans une vie turbulente et désordonnée, devrait faire de même. D'interminables répétitions, à tout propos et hors de saison, nous ont gâté la fraîcheur, la naïveté, le charme simple et romantique des évangiles. Nous les entendons lire et citer bien trop souvent et beaucoup trop mal, et toute répétition est anti-spirituelle. Quand on revient au

texte grec, on croirait pénétrer dans un parterre de lys au sortir d'une maison étroite et sombre.

Le plaisir est doublé pour moi par la pensée qu'il est extrêmement probable que nous avons les termes mêmes, *ipsissima verba*, employés par le Christ. On supposa longtemps que Christ s'exprimait en araméen. Renan même le crut. Mais nous savons maintenant que les paysans galiléens, comme les paysans irlandais de nos jours, étaient bilingues et que le grec était l'ordinaire langage qui servait pour les relations journalières d'un bout à l'autre de la Palestine, et à vrai dire d'un bout à l'autre du monde oriental. L'idée me déplaisait que nous ne connaissions les paroles du Christ qu'à travers la traduction d'une traduction. C'est pour moi un délice de songer qu'en ce qui concernait tout au moins sa conversation, Charmidès aurait pu l'écouter, Socrate raisonner avec lui, et que Platon l'aurait compris; qu'il prononça réellement ἐγώ εἰμι ὁ ποιμὴν ὁ καλός, que, quand il pensait aux lys des champs qui ne travaillent ni ne filent, il s'exprima précisément ainsi : καταμάθετε τὰ κρίνα τοῦ ἀγροῦ πῶς αὐξάνει οὐ κοπιᾷ οὐδὲ νίθει, et que son dernier mot, quand il cria : « Tout est accompli, ma vie est achevée, a atteint

sa perfection », fut exactement celui que nous donne saint Jean : *τετέλεισται*, et rien de plus.

En lisant les évangiles — particulièrement celui de saint Jean, ou du Gnostique quel qu'il soit qui prit son nom et son manteau — je vois continuellement présenter l'imagination comme la base de toute vie spirituelle et matérielle, je vois aussi que, pour Christ, l'imagination était simplement une forme de l'amour et que pour lui l'amour était souverain dans le sens le plus étendu du terme. Il y a six semaines environ, le docteur m'accorda la permission de manger du pain blanc au lieu du grossier pain noir ou bis de l'ordinaire régime de la prison. C'est une véritable friandise. Il paraîtra étrange que du pain sec puisse être une friandise. Pour moi, c'en est une à tel point qu'à la fin de chaque repas, je mange soigneusement les moindres miettes qui peuvent rester sur mon assiette de métal ou qui sont tombées sur la rude serviette dont on se sert comme de nappe, afin de ne pas salir la table ; et ce n'est pas par faim que je le fais — la nourriture que je reçois est tout à fait suffisante — mais simplement afin que rien ne soit perdu de ce qui m'est donné. C'est de cette façon qu'il faut considérer l'amour.

Christ, comme toutes les personnalités fascinantes, avait le pouvoir de non seulement dire lui-même des choses belles, mais de se faire dire des choses belles par les autres. Et j'aime l'histoire que saint Marc nous raconte d'une femme grecque qui, lorsque, pour mettre sa foi à l'épreuve, Christ lui dit qu'il ne pouvait lui donner le pain des enfants d'Israël, répliqua que les petits chiens — *κυνάρια*, — qui sont sous la table de leur maître, se nourrissent des miettes que les enfants laissent tomber. La plupart des gens vivent pour l'amour et l'admiration, mais c'est par l'amour et l'admiration que nous devrions vivre. Si l'on nous témoigne de l'amour, nous devrions reconnaître que nous en sommes parfaitement indignes. Personne n'est digne d'être aimé. Le fait que Dieu aime l'homme nous démontre que, dans l'ordre divin des choses idéales, il est écrit que l'amour éternel sera donné à ce qui en est éternellement indigne. Ou si cette phrase paraît chargée de trop d'amertume, disons que tous les hommes sont dignes d'amour, excepté ceux qui pensent l'être. L'amour est un sacrement qu'on devrait recevoir à genoux, et *Domine, non sum dignus* devrait être sur les lèvres et dans le cœur de ceux qui le reçoivent.

Si jamais j'écris à nouveau, au sens de produire une œuvre artistique, il y a deux sujets surtout sur lesquels et par lesquels je désire m'exprimer ; l'un est : « Christ en tant que précurseur du mouvement romantique dans la vie », l'autre : « La vie artistique considérée dans ses rapports avec la conduite. » Le premier est, certes, intensément captivant, car je vois dans le Christ non seulement les éléments essentiels du type romantique suprême, mais aussi tous les accidents, les perversités même du tempérament romantique. Il fut le premier qui ait jamais dit aux hommes de vivre comme les fleurs, et il a fixé la formule. Il prit les enfants comme type de ce que l'homme devrait essayer de devenir. Il les offrit en exemple à leurs aînés, ce que j'ai toujours pensé devoir être le principal usage des enfants, si ce qui est parfait peut avoir un usage. Dante décrit l'âme de l'homme comme venant de la main de Dieu, « pleurant et riant comme un petit enfant », et Christ aussi avait vu que l'âme de chacun de nous devrait être *a guisa di fanciulla che piangendo e ridendo pargoleggia*. Il sentit que la vie était changeante, fluide, active, et que lui permettre de se stéréotyper en une forme quelconque

était la mort. Il vit que les hommes ne doivent pas prendre trop au sérieux les intérêts matériels et communs ; que se détacher des choses pratiques est un point important et qu'on ne doit pas se préoccuper à l'excès des affaires. Les oiseaux ne le font pas, pourquoi l'homme le ferait-il ? Il est charmant quand il dit : « Ne prenez aucun souci du lendemain ; l'âme n'est-elle pas plus que la chair ? Et le corps plus que le vêtement ? » Un Grec aurait pu employer cette dernière phrase ; elle est pleine de sentiment grec. Mais seul Christ pouvait dire les deux, et ainsi nous résumer parfaitement la vie.

Sa morale est toute de sympathie, exactement ce que la morale doit être. S'il n'avait jamais dit que ces mots : « Ses péchés lui sont pardonnés parce qu'elle a beaucoup aimé », il vaudrait la peine de mourir pour les avoir dits. Sa justice est une justice toute poétique, exactement ce que la justice doit être. Le pauvre ira au ciel parce qu'il a été malheureux : je ne peux concevoir de meilleure raison pour l'y envoyer. Les ouvriers qui, par la fraîcheur du soir, n'ont travaillé qu'une heure dans la vigne, reçoivent le même salaire que ceux qui y ont peiné tout le jour sous le soleil

brûlant. Et pourquoi pas ? Aucun probablement ne méritait de salaire. Ou peut-être les ouvriers étaient-ils différents ? Christ n'a aucune indulgence pour les systèmes mécaniques, inanimés et mornes, qui traitent les gens comme s'ils étaient des objets, et traitent ainsi tout le monde de même : pour lui, il n'existait pas de lois, il y avait des exceptions simplement, comme si tout homme ou toute chose, à dire vrai, n'avait rien au monde qui lui ressemblât.

Ce qui est la tonique même de l'art romantique était pour lui la véritable base de la vie naturelle. Il n'en voyait pas d'autre. Et quand on lui amena une femme surprise en flagrant délit, qu'on lui indiqua la sentence que prononçait la loi et qu'on lui demanda ce qu'il fallait faire, il continua à écrire avec son doigt sur le sable comme s'il n'avait rien entendu, et quand on le pressa de répondre, il leva la tête et dit : « Que celui de vous qui est sans péché lui jette la première pierre. » Il vaut la peine de vivre pour proférer une telle phrase.

Comme toutes les natures poétiques, il aimait les ignorants. Il savait que dans l'âme de quelqu'un qui est ignorant, il y a toujours place pour

une grande idée. Mais il ne pouvait supporter les gens stupides par l'éducation : les gens qui sont pleins d'opinions dont ils ne comprennent même pas une seule — type particulièrement moderne, résumé par Christ quand il le dépeint comme le type de celui qui possède la clef de la connaissance et qui, incapable de s'en servir lui-même, interdit aux autres de s'en servir, bien qu'elle puisse peut-être ouvrir la porte du royaume de Dieu. Il mena sa principale guerre contre les Philistins. C'est la guerre que tous les enfants de lumière doivent engager. Le Philistinisme était la caractéristique de l'époque et du milieu dans lequel le Christ vivait. Avec leur lourde inaccessibilité aux idées, leur terne respectabilité, leur ennuyeuse orthodoxie, leur culte du succès vulgaire, avec leur unique préoccupation de l'aspect grossièrement matérialiste de la vie et leur opinion d'eux-mêmes et de leur importance, les Juifs de Jérusalem, à l'époque du Christ, étaient l'image exacte du philistinisme britannique de notre époque. Christ railla les « sépulcres blanchis » de la respectabilité et fixa à jamais l'expression. Il traita le succès matériel comme une chose à mépriser absolument. Il ne voulait rien y voir

d'intéressant. Il considérait la richesse comme encombrante pour l'homme. Il ne voulait pas entendre parler de sacrifier la vie à un système quelconque de pensée ou de morale. Il indiqua que les formes et les cérémonies étaient faites pour l'homme et non l'homme pour les formes et les cérémonies. Il prit le sabbatarianisme comme type des choses qui doivent être ridiculisées. Les froides philanthropies, les charités publiques ostensibles, les assommants formalistes si chers à l'esprit moyen, il les dénonça avec un mépris implacable. Pour nous, ce que l'on désigne sous le nom d'orthodoxie est simplement un acquiescement facile et inintelligent, mais pour eux et dans leurs mains, c'est une tyrannie terrible et paralysante. Christ la rejette. Il démontre que l'esprit seul possède une valeur. Il prit un malin plaisir à leur prouver que, malgré leur étude continue de la loi et des prophètes, ils n'avaient pas en réalité la plus petite idée de ce qu'ils signifient. A l'encontre de leur morcellement de chaque journée en une routine fixe de devoirs prescrits, comme ils hachent la menthe et la rue, il prêcha l'énorme importance de vivre pour l'heure présente.

Ceux qu'il sauve de leurs péchés sont sauvés simplement à cause de beaux moments dans leur vie. En voyant le Christ, Marie-Madeleine brise le riche vase d'albâtre qu'un de ses sept amants lui avait donné, et elle répand les aromates sur les pieds las et poussiéreux du maître ; à cause de cet unique moment, elle est placée à jamais, avec Ruth et Béatrice, parmi les guirlandes des roses blanches du Paradis. Tout ce que le Christ nous enseigne par de petits avertissements est que chaque instant de notre vie doit être beau, que l'âme doit toujours être prête pour la venue de l'époux, toujours attentive à la voix de l'amant, le Philistinisme n'étant simplement que ce côté de la nature de l'homme qui n'est pas illuminé par l'imagination. Il voit toutes les influences de la vie comme des aspects de lumière : l'imagination elle-même est la lumière du monde. Le monde est fait par elle et cependant le monde ne sait pas la comprendre ; cela, parce que l'imagination est une manifestation de l'amour, et c'est l'amour et la faculté d'aimer qui distinguent entre eux les êtres humains.

Mais c'est dans ses relations avec le pécheur que le Christ est surtout romantique, dans le sens

le plus réel. Le monde a toujours aimé les saints parce qu'ils sont la plus grande approche possible de la perfection de Dieu. Christ, guidé par un instinct divin, semble toujours aimer le pécheur comme la plus grande approche possible de la perfection de l'homme. Son désir primordial n'est pas de réformer les hommes, pas plus qu'il n'est de soulager la souffrance. Transformer un voleur intéressant en un ennuyeux honnête homme n'est pas son but. Il aurait eu une piètre idée de la Société pour le Relèvement des Prisonniers et d'autres mouvements modernes du même genre. La conversion d'un publicain en un Pharisien ne lui aurait pas paru un exploit fameux. Mais d'une manière que le monde n'a pas encore comprise, il considère le péché et la souffrance comme étant en eux-mêmes des choses belles et saintes et des modes de perfection.

Cela semble une idée très dangereuse, et elle est dangereuse, en effet, comme le sont toutes les grandes idées. Que ce fût la croyance du Christ, cela n'admet aucun doute. Que ce soit la vraie croyance, je n'en doute aucunement moi-même.

Certes, il faut que le pécheur se repente. Mais pourquoi ? Pour cette simple raison qu'autrement

il serait incapable de se rendre compte de ce qu'il a fait. Le moment de la repentance est le moment de l'initiation. Plus que cela : c'est le moyen par lequel on change son passé. Les Grecs croyaient cela impossible. Souvent ils disent dans leurs aphorismes gnomiques : « Les Dieux même ne sauraient changer le passé. » Christ prouve que le plus ordinaire pécheur peut le faire, que c'est l'unique chose qu'il puisse faire. Si on le lui eût demandé, Christ, j'en suis certain, aurait dit que l'instant où le fils prodigue tomba à genoux et pleura, il fit de ses débauches, de son avilissement et de sa dégradation des moments beaux et saints dans sa vie. Il est difficile pour la plupart des hommes de saisir cette idée. J'ose dire qu'il faut aller en prison pour la comprendre. S'il en est ainsi, il vaut peut-être la peine alors d'aller en prison.

Il y a quelque chose de si unique dans le Christ. Certes, de même qu'il y a de fausses aurores avant l'aurore elle-même, et des jours d'hiver assez inopinément ensoleillés pour tromper le crocus et lui faire gaspiller son or avant l'heure, ou faire chanter l'oiseau trop naïf qui engage son oiselle à construire leur nid sur des

rameaux dénudés, de même il y eut des chrétiens avant Christ. Il nous faut en être reconnaissants. Le malheur est qu'il n'y en eut plus depuis lors. Je fais une exception : saint François d'Assise. Mais Dieu lui avait donné à sa naissance une âme de poète et il avait lui-même, dans sa prime jeunesse, pris en mariage mystique la pauvreté comme épouse ; avec l'âme d'un poète et le corps d'un mendiant, il ne trouva pas difficile le chemin de la perfection. Il comprit Christ et par là devint semblable à lui. Nous n'avons pas besoin du *Liber conformitatum* pour nous apprendre que la vie de saint François est la véritable *Imitatio Christi*, poème qui, comparé au *Liber*, n'est plus que prose.

Assurément, le charme du Christ, quand tout est dit, c'est qu'il est en tout semblable à une œuvre d'art. Il ne nous enseigne rien en réalité, mais par le seul fait d'être amené en sa présence on devient quelque chose. Et chacun de nous est prédestiné à cette présence. Une fois au moins dans sa vie tout homme chemine avec Christ jusqu'à Emmaüs.

Pour ce qui regarde l'autre sujet, le Rapport de la Vie Artistique avec la Conduite, il vous

semblera sans doute étrange que je l'aie choisi. Les gens montrent du doigt la prison de Reading et disent : « Voilà où mène la vie artistique. » Bien, mais elle pourrait mener à de pires endroits. Les gens mécaniques pour qui la vie est une spéculation retorse, dépendant d'un calcul attentif des moyens et des méthodes, savent toujours où ils vont, et ils y parviennent. Ils partent avec le désir idéal d'être bedeau de leur paroisse, et, quelle que soit la sphère dans laquelle ils sont placés, ils réussissent à être le bedeau de leur paroisse et rien de plus. Un homme dont le désir est de devenir autre chose que lui-même, d'être membre du Parlement, épicier qui s'enrichit, ou avocat fameux, ou juge, ou quelque chose d'également ennuyeux, réussit invariablement à devenir ce qu'il veut être. C'est là son châtement. Ceux qui veulent un masque ont à le porter.

Mais avec les forces dynamiques de la vie et avec ceux en qui ces forces s'incarnent, c'est différent. Les gens dont le désir est uniquement d'être eux-mêmes ne savent jamais où ils vont. Ils ne peuvent le savoir. En un sens du terme, il est nécessaire, bien entendu, de se connaître soi-même, comme l'a dit l'oracle grec ; c'est là le

premier pas de la connaissance. Mais reconnaître que l'âme d'un homme est inconnaissable, c'est le résultat ultime de la sagesse. Le mystère final réside en soi-même. Quand on a pesé le soleil dans la balance, mesuré les phases de la lune, dessiné la carte des sept ciels, étoile par étoile, il reste encore soi-même. Qui peut calculer l'orbite de son âme? Quand le fils se mit en route pour chercher les ânes de son père, il ne savait pas que l'homme de Dieu l'attendait avec le chrême du sacre et que son âme était déjà l'âme d'un roi.

J'espère vivre assez pour produire une œuvre d'un caractère tel que je pourrai dire à la fin de mes jours : « Oui! Voilà où la vie artistique mène un homme! » Deux des vies les plus parfaites qui soient venues à ma connaissance sont les vies de Verlaine et du prince Kropotkine. Tous deux ont passé des années en prison : le premier est l'unique poète chrétien depuis Dante; l'autre possède une âme de beau Christ blanc, comme on s'attend à en voir venir de Russie.

Pendant les sept ou huit derniers mois, malgré une série de tourments qui, presque sans interruption, me sont venus du monde extérieur, j'ai été mis en contact direct avec un esprit nouveau qui

opère dans cette prison par les hommes et par les choses, et qui m'a secouru au delà de toute expression; si bien qu'après n'avoir, pendant la première année de mon emprisonnement, fait autre chose, à mon souvenir, que de me tordre les mains en un désespoir impuissant et m'écrier : « Quelle fin! Quelle effroyable fin! » j'essaie maintenant de me dire, et quelquefois, quand je ne me torture pas moi-même, je me dis réellement et sincèrement : « Quel commencement! Quel merveilleux commencement! » Il se peut que cela soit réellement ainsi. Cela peut devenir ainsi. En ce cas je devrai beaucoup à cette personnalité nouvelle qui transforme l'existence de chacun, dans cet endroit.

Vous le comprendrez, quand je vous dirai que si j'avais été libéré en mai dernier, comme je tentai de l'être, j'aurais quitté ce lieu, éprouvant pour lui et les fonctionnaires qu'il renferme une haine amère qui aurait empoisonné ma vie. J'ai subi une année de plus d'emprisonnement, mais un sentiment d'humanité a été en prison avec nous tous, et quand je m'en irai maintenant, je me rappellerai toujours les grandes bontés que presque chacun a eues pour moi ici, et, le jour de ma

libération, j'adresserai des remerciements à beaucoup de personnes et je leur demanderai en retour qu'elles se souviennent aussi de moi.

Les méthodes de la prison sont absolument et entièrement mauvaises. Je donnerais beaucoup pour pouvoir les changer. J'ai l'intention d'essayer. Mais il n'y a rien au monde de si défectueux que l'esprit d'humanité, qui est l'esprit d'amour, l'esprit du Christ qui n'est pas dans les églises, ne puisse sinon complètement réformer, du moins faire supporter sans trop d'amertume.

Je sais aussi qu'au dehors beaucoup de choses m'attendent qui sont délicieuses, depuis ce que saint François d'Assise appelle « mon frère le vent et ma sœur la pluie », ravissants tous les deux, jusqu'aux devantures des boutiques et aux couchers du soleil dans les grandes villes. Si je faisais une liste de tout ce qui me reste encore, je ne sais où je m'arrêteraï, car, vraiment Dieu a fait le monde autant pour moi que pour quiconque. Peut-être sortirai-je d'ici avec quelque chose que je n'avais pas auparavant. Je n'ai pas besoin de vous dire que pour moi les conversions morales sont aussi insignifiantes et vulgaires que les conversions en théologie. Mais tandis que

la résolution d'être un homme meilleur est un acte empirique et hypocrite, être devenu plus profondément homme est le privilège de ceux qui ont souffert, et je crois l'être devenu.

Si, quand je serai libre, un de mes amis donne une fête et ne m'y invite pas, je n'y trouverai rien à redire. Je puis être parfaitement heureux seul avec moi-même. Avec la liberté, des fleurs, des livres et la lune, qui ne serait parfaitement heureux? D'ailleurs, les fêtes ne sont plus pour moi. J'en ai donné beaucoup trop pour m'en soucier encore. Ce côté de la vie est fini pour moi fort heureusement, j'ose le dire. Mais si, quand je serai libre, un de mes amis éprouve une affliction et me refuse d'en prendre ma part, j'en ressentirai une grande amertume. S'il me ferme les portes de la maison de deuil, je reviendrai à maintes reprises supplier d'être admis, afin d'avoir ma part de ce que j'ai droit à partager. S'il me juge incapable, indigne de pleurer avec lui, j'en éprouverai la plus poignante humiliation; je considérerai son refus comme la plus terrible de m'infliger une disgrâce. Mais cela ne saurait être. J'ai un droit à partager la douleur, et celui qui peut contempler la beauté du monde

et en partager la douleur, en comprenant la merveille de l'un et de l'autre, celui-là est en contact immédiat avec les choses divines et s'est approché du secret de Dieu autant que quiconque peut le faire.

Peut-être viendra-t-il dans mon art, non moins que dans ma vie, une note plus profonde encore, une note d'une unité de passion et d'impulsion plus grande. C'est l'intensité et non pas l'ampleur qui est le but véritable de l'art moderne. Nous n'avons plus en art à nous occuper du type, c'est à l'exception que nous avons affaire. Je ne puis donner à mes souffrances aucune des formes qu'elles prirent, je n'ai pas besoin de le dire. L'Art commence où l'Imitation finit, mais quelque chose s'introduira dans mon œuvre, une meilleure mémoire des mots peut-être, des cadences plus riches, des effets plus curieux, un ordre architectural plus simple, du moins une qualité esthétique.

Quand Marsyas fut « arraché du fourreau de ses membres » — *della vagina delle membre sue*, pour employer une phrase de Dante, d'une concision terrible, à la Tacite — il n'eut plus aucun chant, disent les Grecs. Apollon avait eu

la victoire. La lyre avait vaincu le roseau. Mais peut-être les Grecs se sont-ils trompés. J'entends le cri de Marsyas dans une grande partie de l'art moderne. Il est amer dans Baudelaire, doux et plaintif dans Lamartine, mystique dans Verlaine. Il se retrouve dans les résolutions retardées de la musique de Chopin. Il est dans la mélancolie qui hante les femmes de Burne Jones. Matthew Arnold même nous le fait entendre, bien qu'il nous parle, dans son chant de Calliclès, du « triomphe de la douce et persuasive lyre » et de « la fameuse victoire finale », avec une si belle et claire note de beauté lyrique. Dans le murmure inquiet de doute et de détresse qui persiste dans ses vers, ni Gœthe ni Wordsworth ne furent d'aucun secours à Matthew Arnold, encore qu'il les ait suivis tour à tour, et quand il veut se lamenter pour *Thyrsis* ou célébrer le *Scholar Gypsy*, c'est le roseau qu'il lui faut prendre pour exprimer ses accents. Mais que le faune phrygien soit ou non muet, je ne puis l'être. L'expression m'est aussi nécessaire que le sont les feuilles et les fleurs aux branches noires des arbres qui se montrent par-dessus les murs de la prison et qui s'agitent sans cesse dans le vent. Entre mon art

et le monde, il y a maintenant un vaste gouffre, mais entre l'art et moi-même il n'y en a pas : tout au moins, je l'espère.

A chacun de nous des sorts différents sont dévolus. Mon lot a été fait d'infamie publique, de long emprisonnement, de misère, de ruine, de disgrâce, mais je n'en suis pas digne — pas encore digne, dans tous les cas. Je me rappelle avoir dit souvent que je pensais pouvoir supporter une tragédie réelle pourvu qu'elle se présentât avec un manteau de pourpre et le masque d'une noble douleur, mais que ce qu'il y a de terrible dans le modernisme, c'est qu'il affuble la tragédie du vêtement de la comédie, de sorte que les grandes réalités paraissent banales, ou grotesques, ou dénuées de style. Cela est parfaitement vrai du modernisme. Ce fut probablement toujours vrai de la vie réelle. On dit que tous les martyres semblent mesquins à qui en est le spectateur. Le dix-neuvième siècle ne fait pas exception à la règle.

Tout dans ma tragédie a été hideux, mesquin, repoussant, dénué de style : notre uniforme même nous rend grotesques. Nous sommes les bouffons de la douleur, des clowns dont les cœurs sont brisés. Nous sommes spécialement désignés pour

être les cibles de l'humour. Le 13 novembre 1895, je fus de Londres amené ici. Ce jour-là, de deux heures à deux heures et demie, il me fallut rester sur le quai central de la gare d'embranchement de Clapham en uniforme de prisonnier et les menottes aux poignets, en spectacle pour le monde. On m'avait sorti de l'infirmerie sans me donner un moment de répit. De tous les objets imaginables, j'étais le plus grotesque. En me voyant, les gens se mettaient à rire. Chaque train venait grossir le cercle des curieux. Rien ne pouvait surpasser leur amusement. Ce fut cela, naturellement, tant qu'ils ne surent pas qui j'étais. Aussitôt qu'ils en furent informés, ils rirent de plus belle. Pendant une demi-heure, je restai là sous la pluie grise de novembre, entouré d'une foule qui me bafouait.

Pendant un an après qu'on m'eut fait cela, tous les jours à la même heure je pleurai pendant le même espace de temps. Ce n'est pas une chose aussi tragique qu'elle vous le paraît peut-être. Pour ceux qui sont en prison, les larmes font partie de l'expérience quotidienne. Une journée en prison pendant laquelle on ne pleure pas est une journée pendant laquelle le cœur est dur,

et non une journée pendant laquelle le cœur est heureux.

Or, maintenant, je commence vraiment à éprouver plus de pitié pour les gens qui rient de moi que pour moi-même. Certes, quand ils me virent je n'étais pas sur mon piédestal, j'étais au pilori. Mais ce sont les natures fort peu imaginatives qui se soucient seulement des gens sur un piédestal. Un piédestal peut être une chose fort irréaliste. Un pilori est une terrifiante réalité. Ils auraient dû savoir aussi mieux interpréter la douleur. J'ai dit que derrière la douleur il y a toujours la douleur. Il serait plus sage encore de dire que derrière la douleur il y a toujours une âme. Et se moquer d'une âme en peine est une chose redoutable. Dans l'économie étrangement simple du monde, on ne reçoit que ce qu'on donne, et à ceux qui n'ont pas assez d'imagination pour pénétrer l'aspect extérieur des choses et ressentir de la pitié, quelle pitié peut-on donner sinon celle du mépris ?

Je donne cette relation de la façon dont j'ai été transféré ici simplement afin que vous compreniez combien difficile il m'a été de tirer de mon châtement autre chose qu'amertume et désespoir.

Il me faut cependant en tirer autre chose, et de temps en temps, j'ai des moments de soumission et de résignation. Le printemps tout entier peut être caché dans un bourgeon unique et le nid de l'alouette au ras du sol peut contenir la joie qui annoncera la venue de maintes aurores roses et rouges. Ainsi, peut-être, ce qu'il me reste encore de beauté de vie est contenu dans quelque moment d'abandon, d'abaissement et d'humiliation. Toutefois, je puis continuer simplement à poursuivre mon propre développement, et, acceptant tout ce qui m'est arrivé, m'en rendre digne.

Des gens avaient coutume de dire de moi que j'étais trop individualiste. Maintenant, bien plus que jamais, il me faut être individualiste. Il me faut extraire de moi-même beaucoup plus que je n'en ai tiré jusqu'ici, et exiger du monde beaucoup moins que je ne lui ai jamais demandé. Ma ruine, vraiment, ne vient pas d'un trop grand individualisme, mais de trop peu. L'action ignominieuse, impardonnable, et à jamais méprisable de ma vie, fut de condescendre à faire appel à la société pour en obtenir aide et protection. Faire cet appel eût été, au point de vue individualiste,

assez maladroit, mais quelle excuse invoquer jamais pour l'avoir fait ? Naturellement, une fois que j'eus mis en mouvement les forces de la société, la société se tourna contre moi et dit : « Comment ! vous avez vécu tout ce temps en bravant mes lois, et vous venez à présent demander protection à ces lois ! Elles vous seront appliquées strictement. Vous serez obligé de vous soumettre aux lois que vous avez invoquées. » Le résultat est que je suis en prison. Certainement aucun homme ne tomba aussi ignoblement, et par des instruments aussi ignobles. J'ai écrit quelque part dans *Dorian Gray* qu' « un homme ne saurait être trop prudent dans le choix de ses ennemis ». Je ne songeais guère que c'est par un paria que je devais être fait paria moi-même.

L'élément philistin dans la vie ne consiste pas dans l'incapacité de comprendre l'art. Des gens agréables, tels que les pêcheurs, les bergers, les laboureurs, les paysans et autres du même ordre, ne connaissent rien de l'art et cependant ils sont le sel même de la terre. Le philistin est celui qui soutient et aide les forces mécaniques, lourdes, encombrantes et aveugles de la société, et qui ne sait pas reconnaître une force dynamique quand

il la rencontre soit dans un homme, soit dans un mouvement.

On a jugé épouvantable de ma part d'avoir offert à dîner aux éléments mauvais de la vie et d'avoir pris plaisir à leur compagnie. Mais du point de vue auquel, comme artiste de la vie, je me plaçais vis-à-vis d'eux, ils étaient délicieusement suggestifs et stimulants. C'était festoyer avec des panthères : le danger formait la moitié du plaisir. J'avais l'impression que doit éprouver le charmeur de serpents quand son sortilège attire le cobra hors des loques de couleur qui le recouvrent dans sa corbeille de roseau, et l'oblige à étaler son capuchon et à se balancer dans l'air comme la plante aquatique se balance mollement au gré du courant. Ils étaient pour moi les plus splendides des serpents dorés ; leur venin était une part de leur perfection. Je ne savais pas que lorsqu'ils me mordraient, ce serait au son de la flûte d'un autre et à ses gages. Je n'éprouve aucune honte de les avoir connus : ils étaient infiniment intéressants ; ce pourquoi je me sens honteux, c'est de l'horrible atmosphère philistine à laquelle j'étais mêlé. Comme artiste, il me fallait m'occuper d'Ariel et je me mis à lutter avec Caliban.

Au lieu de composer de belles choses colorées et musicales comme *Salomé* et *la Tragédie Florentine*, et *la Sainte Courtisane*, je m'astreignis à envoyer de longs messages procéduriers, et je fus contraint de faire appel aux choses mêmes contre lesquelles j'avais toujours protesté. Clibborn et Atkins étaient prodigieux dans leur lutte infâme contre la vie. Les avoir pour convives était une étonnante aventure; Dumas père, Cellini, Goya, Edgar-Allan Poe ou Baudelaire auraient fait exactement la même chose. Ce qui me répugne, c'est le souvenir d'interminables visites faites en votre compagnie au sollicitor H... quand, dans la lugubre clarté d'un morne cabinet, vous et moi, avec des visages sérieux, racontions de sérieux mensonges à un homme chauve et que j'aurais pu bâiller et gémir d'ennui. Voilà où je me trouvais, après deux ans d'amitié avec vous, au plein centre de « Philistia », loin de ce qui était beau, ou brillant, ou merveilleux ou hardi. Finalement, il me fallut prendre l'attitude du champion de la respectabilité de la conduite, du puritanisme dans la vie et de la morale dans l'art. Voilà où mènent les mauvais chemins.

Et la chose curieuse pour moi, c'est que vous

ayez essayé d'imiter votre père dans ses principales caractéristiques. Je ne peux pas comprendre pourquoi il vous servit d'exemple alors qu'il aurait dû être un avertissement, sinon que, lorsqu'il y a la haine entre deux hommes, il existe entre eux un lien ou une identité quelconque. Je suppose que, par quelque étrange loi de l'antipathie des semblables, vous vous détestiez l'un et l'autre, non parce que, en bien des points, vous étiez si différents, mais parce que, sur certains autres, vous étiez si semblables.

En juin 1893, vous quittez Oxford sans diplôme et avec des dettes, qui, médiocres en elles-mêmes, sont considérables pour quiconque n'aurait eu que les ressources de votre père. Il vous écrit alors une lettre très vulgaire, violente et injurieuse. Celle que vous lui adressez en réponse est de toute manière pire, et, bien entendu, beaucoup moins excusable, et par conséquent vous en êtes très fier. Je me rappelle très bien que vous m'avez dit, de votre air le plus fat, que vous pouviez battre votre père « à son propre jeu ». Parfaitement vrai. Mais quel jeu ! Quel concours ! Vous n'aviez que ricanements et sarcasmes pour votre père qui s'absentait de la maison de votre

cousin avec qui il vivait, afin de lui écrire, d'un hôtel voisin, des lettres immondes. Vous faisiez exactement la même chose avec moi. Vous déjeuniez constamment avec moi au restaurant, vous boudiez ou faisiez une scène pendant le repas, puis vous vous retiriez au White's Club, d'où vous m'écriviez une lettre du plus abominable caractère. La seule différence entre vous et votre père, c'est qu'après m'avoir fait remettre votre lettre par messenger, vous arriviez vous-même à mon appartement quelques heures plus tard, non pas pour offrir des excuses, mais pour savoir si j'avais commandé le dîner au Savoy, et sinon, pour quel motif. Vous arriviez même parfois avant que la lettre offensante eût été lue.

Je me souviens qu'une fois vous me priiez d'inviter à déjeuner au Café Royal deux de vos amis, l'un desquels je n'avais jamais vu de ma vie. Je le fis et, à votre requête, je commandai d'avance un repas particulièrement luxueux. Il y eut concubule avec le chef, je me rappelle, et des instructions spéciales concernant les vins. Mais au lieu de venir déjeuner, vous me faites porter au Café une lettre injurieuse, dépêchée de telle façon qu'elle me parvienne alors que nous vous attendions

depuis une demi-heure. Je lis la première ligne et comprends de quoi il s'agit. Mettant la missive dans ma poche, j'explique à vos amis que vous avez été soudain indisposé et que le reste décrit vos symptômes. En réalité je ne lus l'épître qu'en m'habillant ce soir-là pour dîner à Tite Street. Pendant que j'étais au milieu de cette fange, m'étonnant avec une infinie tristesse que vous soyez capable d'écrire des lettres qui étaient comme la bave et l'écume sur les lèvres d'un épileptique, mon valet de chambre entra pour m'annoncer que vous étiez dans le vestibule et très désireux de me voir pour cinq minutes. Je l'envoie tout de suite vous prier de monter. Vous entrez, très effrayé et livide, je l'avoue, pour me demander aide et conseil ; vous avez appris qu'un clerc de Lumley, le solicitor, est venu vous demander à Cadogan Place et vous avez peur que votre mésaventure d'Oxford, ou quelque nouveau danger ne vous menace. Je vous console et vous assure, ce que la suite vérifia, qu'il s'agit probablement d'une simple traite de fournisseur, et vous restez à dîner et vous passez la soirée avec moi, sans un mot de vous ni de moi au sujet de votre odieuse lettre. Je la traitai simplement

comme le symptôme malheureux d'un tempérament malheureux. Il n'y fut fait aucune allusion. M'écrire à 2 h. 30 une lettre infecte et accourir vers moi à 7 h. 15 pour chercher aide et sympathie était dans votre vie une occurrence parfaitement ordinaire. Vous dépassiez de loin votre père dans ces errements, comme en beaucoup d'autres. Quand les lettres révoltantes qu'il vous écrivit furent lues à l'audience, il en éprouva naturellement de la honte et feignit de pleurer. Mais chacun eût éprouvé une horreur et une répugnance plus grandes encore si son avocat avait lu publiquement les lettres qu'il reçut de vous. Ce n'est pas seulement par le style que vous le battiez « à son propre jeu », mais, dans les moyens d'attaque, vous le distanciez complètement. Vous aviez recours au télégramme et à la carte postale. A mon avis, vous auriez pu laisser ces méthodes de persécution à des gens comme Alfred Wood, dont c'est la source unique de revenus. N'est-ce pas votre avis, non plus ? Ce qui est, pour celui-ci et ceux de sa classe, une profession était pour vous un plaisir, et un bien mauvais. Vous n'avez non plus jamais renoncé à cette horrible habitude d'écrire des lettres d'injures après ce qui m'est

arrivé à cause d'elles et pour elles. Vous la considérez toujours comme un de vos talents, et vous l'exercez aux dépens de mes amis ou de ceux qui ont été bons pour moi en prison, comme Robert Sherard et autres. C'est honteux de votre part. Quand Robert Sherard apprit de moi que je souhaitais que vous ne publiiez pas dans le *Mercur de France*, avec ou sans lettres, aucun article sur moi, vous auriez dû lui être reconnaissant de s'être assuré de mes désirs sur ce point et de vous avoir épargné de m'infliger, sans en avoir l'intention, plus de chagrin que vous ne l'aviez déjà fait. Rappelez-vous qu'une lettre sur le ton protecteur et philistin, réclamant le « fair play » pour « un homme qui a le dessous », convient pour un journal anglais. Elle perpétue les vieilles traditions du journalisme anglais par rapport à son attitude envers les artistes. Mais en France un ton pareil m'eût exposé au ridicule et vous au mépris. Je ne pouvais permettre aucun article sans connaître son but, son ton, son point de vue et le reste. En art, les bonnes intentions n'ont pas la plus petite valeur, tout le mauvais art est le résultat de bonnes intentions.

Robert Sherard n'est pas le seul de mes amis à

qui vous ayez adressé des lettres acrimonieuses et méchantes, parce qu'ils se sont efforcés que mes souhaits et ma susceptibilité fussent consultés pour tout ce qui me concerne, pour la publication d'articles sur moi, la dédicace de vos poèmes, la cession de mes lettres, de mes présents et autres objets. Vous avez molesté ou essayé de molester d'autres personnes aussi.

Vous imaginez-vous jamais dans quelle terrible situation j'aurais été, pendant ces deux dernières années, tandis que je purgeais mon épouvantable condamnation, si je n'avais eu à compter que sur vous comme ami ? Y réfléchissez-vous jamais ? Éprouvez-vous quelque gratitude envers ceux qui par bonté sans limites, par dévouement sans bornes, par l'allégresse et la joie de donner, ont allégé pour moi mon noir fardeau, m'ont visité maintes fois, m'ont écrit de belles lettres sympathiques, se sont occupés de mes affaires, ont arrangé mon existence à venir, m'ont réconforté de leur présence quand j'étais abreuvé de honte, d'invectives, de sarcasmes, ou d'insultes même. Je leur dois tout.

Les livres que j'ai dans ma cellule sont payés par X... sur son argent de poche ; de la même

source proviendront les vêtements dont je m'habillerai le jour de ma libération. Je n'ai pas de honte à prendre ce qui est donné avec amour et affection : j'en suis fier. Oui, je pense à mes amis, tels que More Adey, Robert Ross, Robert Sheppard, Frank Harris, Arthur Clifton, et à ce qu'ils ont été pour moi en me prodiguant aide, affection et sympathie. Je suppose que rien de tout cela ne vous préoccupe. Cependant, si vous aviez eu en vous la moindre imagination, vous sauriez qu'il n'est pas un être, de ceux qui m'ont témoigné quelque bonté pendant mon emprisonnement, depuis le gardien qui me donne un « bonjour » et un « bonsoir » (ce qui n'est pas prescrit par le service), depuis les simples agents de police qui, à leur manière simple et rude, essayèrent de me consoler pendant les voyages aller et retour à la Cour des Banqueroutes dans des conditions d'atroce détresse mentale, jusqu'au pauvre voleur qui, me reconnaissant, tandis que nous arpentions en rond la cour de la prison de Wandsworth, me murmura avec cette rauque voix de prison que prennent ceux qui subissent un long silence obligatoire : « Je vous plains, c'est plus dur pour les types comme vous que pour nous autres », — il

n'en est pas un seul, d'entre tous ceux-là, dis-je, devant qui vous ne devriez être fier de vous agenouiller pour nettoyer la boue de ses souliers.

Avez-vous assez d'imagination pour voir quelle effroyable tragédie ce fut pour moi de m'être trouvé sur le chemin de votre famille? Quelle tragédie c'eût été pour n'importe qui, ayant une grande position, un grand nom, quoi que ce soit d'important à perdre? Il n'est guère personne des adultes de votre famille — à l'exception de Percy, qui est vraiment un brave garçon — qui n'ait pour sa part contribué à ma ruine.

Je vous ai parlé de votre mère avec quelque acrimonie : je vous conseille fortement de lui laisser voir cette lettre, surtout pour votre bien. S'il lui est pénible de lire un pareil acte d'accusation contre l'un de ses fils, qu'elle songe que ma mère, qui prend rang intellectuellement auprès d'Elisabeth Barret Browning, et historiquement auprès de M<sup>me</sup> Roland, est morte le cœur brisé parce que le fils, du génie et de l'art de qui elle était fière et qu'elle avait toujours regardé comme le digne continuateur d'un nom distingué, avait été condamné au « moulin de discipline » pour deux ans. Vous me demanderez de quelle façon

votre mère a pu contribuer à ma destruction. Je vais vous le dire. De même que vous vous êtes efforcé de rejeter sur moi toutes vos responsabilités immorales, de même votre mère s'efforça de me repasser toutes ses responsabilités morales à votre égard. Au lieu de vous admonester directement sur votre genre de vie, comme une mère doit le faire, elle m'a toujours écrit confidentiellement, avec des supplications effrayées, de ne pas vous laisser savoir qu'elle m'écrivait. Vous discernez dans quelle position j'étais placé entre votre mère et vous. C'était une position aussi fausse, aussi absurde, aussi tragique que celle dans laquelle je fus placé entre vous et votre père. En août 1892, et le 8 novembre de la même année, j'eus deux longues entrevues avec votre mère à votre sujet. Dans l'une et l'autre occasion, je lui demandai pourquoi elle ne vous adressait pas directement ses remontrances. A chaque fois, elle me fit la même réponse : « Je redoute de le faire. Il se met dans de telles colères à la moindre observation. » La première fois, je vous connaissais si sommairement que je ne compris pas ce qu'elle voulait dire. La seconde, je vous connaissais si bien que je compris parfaitement. Dans l'intervalle, vous

aviez eu une attaque ; le docteur vous ordonna d'aller passer une semaine à Bournemouth et vous m'aviez persuadé de vous accompagner, puisque vous aviez horreur d'être seul.

Mais le premier devoir d'une mère est de ne pas avoir peur de réprimander sérieusement son fils. Si elle l'avait fait à propos du mauvais pas dans lequel elle vous vit en juillet 1892, et vous eût amené à vous confier à elle, c'eût été finalement beaucoup mieux et beaucoup plus heureux pour vous deux. Elle eut tort d'avoir avec moi ces communications furtives et clandestines. A quoi servait qu'elle m'envoyât sans trêve de petites notes marquées « personnel » sur l'enveloppe, m'adjurant de ne pas vous recevoir si souvent à dîner et de ne pas vous donner d'argent ? Chaque note se terminait par un post-scriptum anxieux : « Sous aucun prétexte ne faites savoir à Alfred que je vous ai écrit. » Quel bien pouvait résulter d'une pareille correspondance ? Avez-vous jamais attendu que je vous invite pour dîner avec moi ? Jamais. Vous preniez tous vos repas avec moi, comme une chose qui va de soi. Si je vous en faisais l'observation, vous aviez toujours la même réponse : « Si je ne dîne pas avec vous, où irais-je

dîner ? Vous ne pensez pas que je vais aller dîner chez mes parents. » C'était sans réplique. Si je refusais catégoriquement de vous laisser dîner avec moi, vous menaciez toujours de commettre quelque sottise et vous le faisiez chaque fois.

Quel résultat attendre de lettres telles que votre mère m'en envoyait, sinon le résultat qui s'est produit, absurde et fatal, de faire passer, sur mes épaules, la responsabilité morale de votre conduite ? Je ne veux rien dire de plus de divers détails par lesquels la faiblesse et le manque de courage de votre mère ont abouti à être si désastreux pour elle-même, pour vous et pour moi. Mais sûrement, quand elle apprit que votre père était venu chez moi faire une scène abominable et provoquer un scandale public, elle aurait pu alors se rendre compte qu'une crise sérieuse était imminente et prendre des mesures pour essayer de l'éviter. Mais tout ce qu'elle trouva fut de me dépêcher le spécieux George Wyndham, à la langue subtile, pour me proposer... quoi ? Que je rompe graduellement avec vous. Comme s'il m'eût été possible de rompre « graduellement » avec vous !

Par tous les moyens possibles, j'avais essayé de mettre un terme à notre amitié, allant en fait

jusqu'à quitter l'Angleterre et à donner une fausse adresse à l'étranger, dans l'espoir de rompre d'un seul coup un lien devenu pour moi ennuyeux, détestable et ruineux. Croyez-vous que j'aurais pu rompre avec vous « graduellement » ? Pensez-vous que cela eût satisfait votre père ? Vous savez que non. Ce que voulait certes votre père, ce n'était pas la cessation de notre amitié, mais un scandale public. C'est à cela qu'il s'efforçait. Depuis des années son nom ne paraissait plus dans les journaux. Il discerna l'occasion de réparaître sous les yeux du public britannique dans un rôle entièrement nouveau, celui de père affectueux. Son sens de l'humour fut mis en éveil. Si j'avais rompu mon amitié avec vous, ç'eût été pour lui une terrible déception, et la petite notoriété d'une seconde instance en divorce, si révoltants qu'en soient l'origine et les détails, ne lui eût offert qu'une piètre consolation. Car c'est la popularité qui était son but, et se poser en champion de la pureté, comme on dit, c'est, dans les dispositions actuelles du public britannique, la méthode la plus sûre de devenir, pour un moment, un personnage héroïque. De ce public, j'ai dit dans une de mes pièces que, s'il est Caliban pour

une moitié de l'année, il est Tartufe pour l'autre ; et votre père, en qui l'on peut dire que les deux caractères sont incarnés, était aussi désigné comme le digne représentant du Puritanisme sous sa forme agressive et le plus caractéristique. Une rupture graduelle avec vous n'aurait servi de rien, même si elle avait été praticable.

N'êtes-vous pas certain maintenant que la seule chose à faire pour votre mère était de vous mander auprès d'elle, et, en présence de votre frère, de vous déclarer péremptoirement que cette amitié devait absolument cesser ? Elle aurait trouvé en moi le plus chaleureux appui, et, avec Drumlanrig et moi dans la pièce, elle n'aurait eu rien à redouter de vous réprimander. Elle ne le fit pas. Elle eut peur de ses responsabilités et s'efforça de me les passer. Il est vrai qu'elle m'écrivit une lettre, brève, pour me prier de ne pas envoyer l'assignation à votre père. Elle avait parfaitement raison. Il était ridicule de ma part de consulter des hommes de loi et de chercher leur protection. Mais elle annula l'effet que sa lettre aurait pu produire en y ajoutant son habituel post-scriptum : « Sous aucun prétexte, qu'Alfred ne sache que je vous écris. »

Vous étiez dans la jubilation à l'idée de cette assignation. Vous l'aviez suggérée. Je ne pouvais pas vous dire que votre mère la désapprouvait fortement, puisqu'elle m'avait imposé, par les plus solennels serments, de ne jamais vous parler de ses lettres, et que je gardai naïvement ma promesse.

Ne voyez-vous pas qu'elle avait tort de ne pas vous tancer directement? Que toutes ces entrevues furtives avec moi, cette correspondance clandestine étaient pernicieuses? Nul ne peut se décharger de ses responsabilités sur quelqu'un d'autre. Elles reviennent toujours à la fin à leur possesseur véritable. Votre unique idée de la vie, votre seule philosophie, en admettant qu'on puisse vous faire le crédit d'une philosophie, c'est que tous les actes que vous commettez doivent être portés au compte d'un autre; je ne veux pas dire seulement dans un sens pécuniaire — qui est l'application pratique de votre philosophie à la vie quotidienne, — mais dans le sens le plus étendu, le plus plein que puisse prendre le transfert des responsabilités. Vous en avez fait un article de foi. Ce fut très réussi, dans la mesure où vous l'avez mis en pratique. Vous m'avez contraint à déposer une plainte parce que vous saviez que

votre père ne s'attaquerait pas à votre vie, ni à votre personne en aucune manière, et que je défendrais les deux jusqu'au bout, et que je prendrais sur mes épaules tout ce dont on me chargerait. Vous aviez parfaitement raison. Chacun, bien entendu, d'après des motifs différents, votre père et moi avons agi exactement comme vous comptiez que nous agirions.

Mais néanmoins, en dépit de tout, vous n'avez pas entièrement échappé. La « théorie de Samuel enfant », comme nous l'appellerons pour être bref, est excellente en ce qui concerne le monde en général. Elle soulèvera une bonne part de mépris à Londres, et on s'en gaussera quelque peu à Oxford, mais c'est simplement qu'il se trouve, dans l'un et l'autre lieu, quelques personnes qui vous connaissent, et parce que vous y avez laissé des traces de votre passage. A part une petite coterie, dans ces deux villes, le monde vous considère comme le bon jeune homme qui fut sur le point de succomber à la tentation de mal agir, poussé par l'artiste pervers et immoral, mais qui fut sauvé juste à temps par son père dévoué et affectueux. Cela sonne très bien, et cependant vous savez que vous n'êtes pas indemne.

Je ne fais pas allusion à la stupide question posée par un stupide juré, et qui fut, bien entendu, traitée avec dédain par l'accusation et par le juge. Nul ne se souciait de cela. Je fais peut-être allusion à vous surtout. Quelque jour, de vos propres yeux, vous aurez à envisager votre conduite : vous n'êtes pas, vous ne sauriez être tout à fait satisfait de la façon dont les choses ont tourné. Dans le secret de vous-même, vous ne pouvez vous regarder sans une bonne part de honte. Il est essentiel d'exhiber au monde un visage assuré, mais de temps à autre, quand vous êtes seul, sans auditoire, il vous faut, je suppose, retirer le masque pour pouvoir respirer. Autrement, certes, vous seriez étouffé.

Votre mère aussi, pour les mêmes raisons, doit parfois regretter d'avoir essayé de passer ses graves responsabilités à quelqu'un d'autre qui, déjà, avait assez de son propre fardeau. Elle avait à remplir auprès de vous le double devoir maternel et paternel. S'en est-elle réellement acquittée ? Si j'endurai votre mauvaise humeur, votre grossièreté et vos scènes, elle aurait pu les endurer aussi. La dernière fois que je vis ma femme, — il y a quatorze mois maintenant, — je lui ai dit

qu'il lui faudrait être pour Cyril un père aussi bien qu'une mère. Je lui racontai dans tous les détails, comme je les relate dans cette lettre, mais bien entendu, beaucoup plus complètement, la façon dont votre mère en agissait avec vous. Je lui révélai les raisons pour lesquelles étaient marquées « personnel » les incessantes notes que votre mère envoyait à Tite Street, avec une telle fréquence que ma femme en riait et prétendait que nous collaborions à un roman mondain ou à quelque œuvre de ce genre. Je l'implorai de ne pas être pour Cyril ce que votre mère est pour vous. Je lui recommandai de l'élever de telle sorte que, s'il versait le sang innocent, il vînt à elle s'en confesser, afin qu'elle fût la première à lui en laver les mains, et qu'elle lui enseignât comment ensuite purifier son âme par la pénitence et l'expiation. Je l'avertis que si elle redoutait de se charger de la responsabilité de la vie d'un autre, même son enfant, elle se fît donner un tuteur pour la seconder. Je suis heureux de dire que c'est ce qu'elle a fait. Elle a choisi Adrian Hope, son propre cousin, homme de haute naissance, de culture, et de caractère élevé, que vous avez rencontré une fois à Tite Street et grâce à qui Cyril

et Vivian ont une sérieuse chance d'un bel avenir. Si elle avait peur de vous morigéner, votre mère aurait dû choisir parmi ses parents, quelqu'un que vous auriez écouté. Mais elle n'aurait pas dû avoir peur. Elle aurait dû avoir avec vous une explication catégorique, et l'affronter fermement. En tout cas, voyez le résultat. Est-elle satisfaite et contente ?

Je sais qu'elle rejette le blâme sur moi. Je le sais, non par des gens qui vous connaissent, mais par des gens qui ne vous connaissent pas et ne désirent pas vous connaître. Le propos m'est souvent rapporté. Elle parle de l'influence de l'aîné sur le cadet, par exemple. C'est, vis-à-vis de la question, une de ses attitudes favorites, qui réussit toujours à émouvoir le préjugé et l'ignorance populaires. Je n'ai pas besoin de vous demander quelle influence j'ai exercée sur vous. Vous savez que je n'en eus aucune. C'était une de vos fréquentes fanfaronnades que je n'en avais aucune, et la seule affirmation, vraiment, qui fût bien fondée. A vrai dire, qu'y avait-il donc en vous que j'aurais pu influencer ? Votre cerveau ? Il n'était pas développé. Votre imagination ? Elle était morte. Votre cœur ? Il n'était pas encore né.

De tous les êtres qui ont jamais croisé ma route, vous êtes celui, et le seul, que je fus incapable en aucune manière d'influencer en aucun sens.

Quand j'étais malade, et immobilisé par une fièvre prise à vous soigner, je n'eus pas assez d'influence sur vous pour vous persuader de me donner même une tasse de lait à boire, ou de veiller à ce que j'eusse les élémentaires nécessités d'une chambre de malade, ou de prendre la peine de vous rendre en voiture à une couple de cent mètres chez un libraire pour me chercher un livre que je payais.

Quand j'étais effectivement occupé à composer et à rédiger des comédies qui devaient dépasser Congreve par leur brillant, et Dumas fils par leur philosophie, et, je suppose, tous les autres auteurs pour toutes les autres qualités, je n'avais pas assez d'influence sur vous pour que vous me laissiez en paix, comme un artiste doit l'être.

Quel que soit le lieu où j'écrive, vous en faites un salon de paresse, où vous venez fumer, boire du vin du Rhin à l'eau de seltz et jacasser d'absurdités. « L'influence de l'aîné sur le cadet » est une excellente théorie jusqu'à ce qu'elle arrive à mes oreilles. Alors elle devient grotesque. Quand elle

parvient à vos oreilles, je suppose que vous souriez — et en vous-même, vous avez certainement de bonnes raisons de le faire. Il me revient aussi beaucoup de ce qu'elle dit concernant l'argent. Elle affirme, avec parfaite justice, qu'elle ne cessait de m'adjurer de ne pas vous munir d'argent. Je l'admets. Ses lettres étaient incessantes, et chacune reproduisait le post-scriptum accoutumé : « Je vous en prie, qu'Alfred ne sache pas que je vous écris. » Mais je n'avais aucun plaisir à payer pour vous toutes choses, depuis le coiffeur qui vous rasait le matin jusqu'au cab que vous preniez à minuit. C'était un horrible désagrément. Je m'en plaignais à vous continuellement. Je vous répétais — vous vous en souvenez, n'est-ce pas ? — combien il m'était odieux que vous me considériez comme une personne « utile », — qu'aucun artiste ne désire être considéré ou traité comme tel, les artistes, comme l'art, étant par essence même tout à fait inutiles. Vous vous mettiez fort en colère quand je vous le disais. La vérité vous met toujours en colère. La vérité, en fait, est très pénible à entendre, et très pénible à dire. Mais cela ne vous faisait changer ni vos opinions ni votre façon de vivre. Tous les jours, il me fallait

régler jusqu'à la plus menue de vos dépenses. Seul un être d'une bienveillance absurde, ou d'une indescriptible folie, l'aurait fait. J'étais malheureusement une combinaison complète des deux. Quand je suggérais l'idée qu'il incombait à votre mère de vous donner l'argent nécessaire à vos besoins, vous aviez toujours une très jolie et gracieuse réponse. Vous disiez que le revenu que lui servait votre père — quelque £ 1500 par an, — était tout à fait insuffisant pour une dame de son rang, et que vous ne vouliez pas lui demander plus d'argent que vous n'en receviez déjà. Vous aviez parfaitement raison de dire que son revenu était absolument incompatible avec sa situation et ses goûts, mais vous n'auriez pas dû voir là une excuse pour vivre dans le luxe à mes dépens : au contraire, cela aurait dû vous inviter à apporter quelque souci d'économie dans votre existence. Le fait est que vous étiez, et êtes encore, je suppose, le type du sentimentaliste ; car un sentimentaliste est simplement celui qui désire s'offrir le luxe d'une émotion, sans avoir à la payer. Il était beau de songer à épargner la poche de votre mère. Il était laid de le faire à mes dépens.

Comme je le dis quelque part dans *Intentions*,

les forces émotionnelles sont aussi limitées en étendue et en durée que les forces de l'énergie physique. La petite coupe qui est faite pour contenir une certaine mesure la contient et rien de plus, même si toutes les cuves de Bourgogne sont pleines à déborder de vin et si les vigneronns enfoncent jusqu'au genou dans les raisins des vignobles pierreux d'Espagne. Il n'y a pas d'erreur plus commune que de croire que ceux qui sont la cause ou le prétexte des grandes tragédies partagent les sentiments qui conviennent au mode tragique. Il se peut que, dans son « linceul de flamme », le martyr contemple la face de Dieu, mais à celui qui empile les fagots ou qui délie les bûches pour le foyer, la scène entière n'est guère plus que l'abatage d'un bœuf pour le boucher, d'un arbre pour le charbonnier de la forêt, ou que la chute d'une fleur dans le pré où le faucheur promène sa faux. Les grandes passions sont pour les grandes âmes, et les grands événements ne peuvent être vus que par ceux qui sont à leur niveau.

Vous croyez qu'on peut avoir ses émotions pour rien. On ne le peut. Il faut payer pour les émotions même les plus belles et les plus charitables. Il est assez étrange que ce soit ce qui leur

donne leur beauté. La vie intellectuelle et émotionnelle des gens ordinaires est une abjection. De même qu'ils empruntent leurs idées à une sorte de cabinet de location de pensées — le *Zeitgeist* d'une époque sans âme — et les rapportent crasseuses et maculées à la fin de la semaine, de même ils s'efforcent d'obtenir leurs émotions à crédit, ou refusent de solder la facture quand on la présente. Il vous faut renoncer à cette conception de la vie ; dès que vous aurez à payer pour une émotion, vous en connaîtrez la qualité et cette connaissance vous rendra meilleur. Rappelez-vous que le sentimentaliste est toujours au fond un cynique. A vrai dire, la sentimentalité n'est que le cynisme en congé. Si délicieux que soit le cynisme par son aspect intellectuel, maintenant qu'il est passé du baquet au club, il ne pourra jamais être plus que la parfaite philosophie de l'homme qui n'a pas d'âme. Il a sa valeur sociale ; et, pour l'artiste, tous les modes d'expression sont intéressants, mais en soi c'est une piteuse chose, car, au vrai cynique, aucune révélation n'est jamais dispensée.

Je crois que si vous envisagez votre attitude vis-à-vis des ressources de votre mère, et vis-à-vis

des miennes, vous ne ressentirez aucun orgueil. Quelque jour, peut-être, si vous ne lui montrez pas cette lettre, vous expliquerez à votre mère que pour votre façon de vivre à mes dépens, mes désirs ne furent pas consultés un seul moment. C'était simplement une des formes particulières, et des plus inquiétantes, que prenait votre attachement pour moi. Vous rendre dépendant de moi pour les plus petites comme pour les plus grosses dépenses, vous prêtait à vos propres yeux tout le charme de l'enfance : en exigeant que je paie chacun de vos plaisirs, vous vous imaginiez avoir découvert le secret de l'éternelle jeunesse.

Il m'est pénible, je l'avoue, de m'entendre rapporter les remarques de votre mère à mon sujet, et je suis sûr qu'à la réflexion vous conviendrez que, si elle n'a aucune parole de regret ou de chagrin pour la ruine que m'a causée votre race, il serait préférable qu'elle s'imposât le silence. Bien entendu, il n'y a aucune raison pour qu'elle lise les parties de cette lettre qui se rapportent à l'évolution mentale que j'ai subie, ou au point de départ où j'espère atteindre. Cela ne l'intéresserait pas. Mais, à votre place, je lui montrerais les passages qui concernent votre vie. Si j'étais à votre

place, en fait, je ne me soucierais pas d'être aimé sous des prétextes frauduleux. Il n'est pas nécessaire qu'un homme exhibe publiquement son existence. Le monde ne comprend pas. Mais avec les êtres dont on désire l'affection, c'est différent.

Un de mes grands amis — d'une amitié de dix ans — vint me voir il y a quelque temps et me certifia qu'il ne croyait pas un seul mot de ce qu'on avait argué contre moi ; il souhaitait que je fusse assuré qu'il me considérait comme absolument innocent et comme la victime d'un hideux complot. Je ne pus retenir mes larmes en l'entendant et je lui dis que, malgré les accusations entièrement fausses formulées contre moi ou attribuées à moi par méchanceté révoltante, ma vie cependant avait été pleine de plaisirs pervers et qu'à moins qu'il acceptât ce fait et le comprît pleinement il ne m'était plus possible de rester son ami ou de me trouver jamais en sa compagnie. Ce fut pour lui un choc terrible, mais nous sommes amis et je n'ai pas obtenu son amitié par d'hypocrites prétentions. Je vous ai assuré qu'il est pénible de dire la vérité. Être obligé de préférer des mensonges est bien pire.

Pendant mon second procès, au banc des accusés, j'écoutais les épouvantables accusations que Lockwood accumulait contre moi — comme un extrait de Tacite, un passage du Dante, un fragment de diatribe de Savonarole contre les Papes de Rome — et j'étais écœuré et horrifié de ce que j'entendais. Je me souviens que cette réflexion me vint soudain à l'esprit : « Comme ce serait splendide, si j'articulais tout cela contre moi-même. » Je perçus alors immédiatement que ce que l'on dit d'un homme n'est rien. Ce qui compte, c'est *qui* le dit. Je n'ai pas le moindre doute que le moment le plus élevé pour un homme est celui où il s'agenouille dans la poussière, se frappe la poitrine, et confesse tous les péchés de sa vie.

Il en est ainsi de vous. Vous seriez beaucoup plus heureux si vous-même faisiez connaître à votre mère quelque peu au moins de votre existence. Je lui en ai dit une bonne partie, en décembre 1893, mais j'étais évidemment contraint à des réticences et réduit aux généralités. Elle ne paraît pas en avoir tiré plus de courage pour ses relations avec vous. Au contraire, elle évita plus obstinément que jamais de regarder la vérité en face. Si vous la lui disiez vous-même,

ce serait différent. Mes paroles sont peut-être souvent trop cruelles pour vous, mais vous ne pouvez nier les faits. Les choses sont comme je l'ai dit, et si vous avez lu cette lettre avec l'attention que vous devez y mettre, vous vous êtes trouvé en face de vous-même.

Je vous ai écrit, et bien longuement, afin que vous puissiez vous rendre compte de ce que vous fûtes pour moi avant mon emprisonnement, pendant ces trois années de néfaste amitié, — de ce que vous avez été pour moi pendant mon emprisonnement qui est déjà presque à deux mois de son terme, — et de ce que j'espère être pour moi-même et pour les autres quand mon emprisonnement aura pris fin. Je ne saurais remanier ma lettre, ni la récrire. Il faut que vous la preniez telle qu'elle est, tachée de larmes en maints endroits, portant ailleurs le signe de la passion et du chagrin, et que vous la déchiffriez de votre mieux, taches, corrections et le reste. Pour ce qui est des corrections et des errata, je les ai faits pour que mes paroles soient l'expression absolue de ma pensée, et ne pèchent ni par manque ni par excès. Le langage a besoin d'être accordé comme un violon, et, de même que quelques vibrations

de plus ou de moins dans la voix du chanteur ou le tremblement de la corde feront émettre une fausse note, de même, le sens plus ou moins exact des mots défigure le message. Telle qu'elle est, du moins, ma lettre contient un sens précis derrière chaque phrase. Il ne s'y trouve pas de rhétorique. Chaque fois qu'il se rencontre un effacement ou une substitution de mots, si insignifiants ou si laborieux qu'ils soient, c'est parce que j'ai cherché à rendre mon impression réelle, à trouver pour mes sentiments leur exact équivalent. Tout ce qui surgit d'abord en émotion, vient toujours en dernier pour la forme.

J'admets que cette lettre est sévère. Je ne vous ai pas épargné. Certes, vous pouvez objecter qu'après avoir reconnu qu'il serait vraiment injuste envers vous de vous mettre en balance contre la plus petite de mes douleurs, la plus minime de mes pertes, c'est exactement ce que je fais, et que, once par once, avec un soin méticuleux, je procède à l'évaluation de votre nature. C'est vrai, mais rappelez-vous que vous vous êtes placé vous-même sur la balance. Rappelez-vous que, quand soupesé contre un seul moment de mon emprisonnement, le plateau dans lequel vous

êtes fait pencher le fléau, c'est la vanité qui vous a poussé à choisir ce plateau, et la vanité encore qui vous fait vous y cramponner.

Ce fut là la grande erreur psychologique de notre amitié : son manque total de proportion. Vous vous êtes imposé dans une existence trop large pour vous, dont l'orbite surpassait votre puissance de vision non moins que votre puissance de révolution, dont les pensées, les passions et les actions avaient un sens profond, une vaste influence, et étaient grosses, trop lourdement certes, de conséquences merveilleuses ou terribles. Votre petite vie de petits caprices et de petites humeurs était admirable dans sa petite sphère.

Elle était admirable à Oxford, où le pire qui pût arriver était une réprimande du Doyen ou une sermonce du Président, où la péripétie la plus palpitante était la victoire de Madgalen sur la rivière et le feu de joie pour célébrer l'auguste événement. Elle aurait dû continuer dans sa sphère après votre départ d'Oxford. En vous-même, vous êtes cohérent, le spécimen très complet d'un type très moderne. C'est seulement par rapport à moi que vous êtes funeste. Votre extravagance insensée était un crime. La jeunesse

est toujours extravagante; ce qui est déshonorant, ce fut de m'obliger à payer pour votre extravagance. Votre désir d'avoir un ami avec qui passer votre temps du matin au soir était charmant, très idyllique. Mais l'ami à qui vous accrocher n'aurait pas dû être un homme de lettres, un artiste, quelqu'un à qui votre continuelle présence était aussi complètement destructrice de toute belle œuvre, qu'elle était effectivement paralysante pour sa faculté créatrice. Il n'y avait aucun mal à ce que vous considériez sérieusement que la façon la plus parfaite de passer une soirée était de dîner au champagne au Savoy, d'occuper ensuite une loge dans un music-hall et de terminer par un souper au champagne chez Willis, pour la *bonne bouche*. Des tas de jeunes gens délicieux professent à Londres cette opinion. Ce n'est même pas une excentricité. C'est une aptitude à devenir membre du White's Club. Mais vous n'aviez pas le droit d'exiger de moi que je devienne pour vous le pourvoyeur de ces plaisirs. Cela démontre votre manque d'appréciation de mon génie.

Votre querelle avec votre père, quoi qu'on puisse penser de son caractère, aurait dû, de toute

évidence, rester une question entièrement entre vous deux. Elle aurait dû se poursuivre dans une arrière-cour. C'est, je crois, le cas pour de pareilles querelles. Votre erreur fut d'insister pour qu'elle fût débattue comme une tragi-comédie sur la haute scène de l'Histoire, avec le monde entier comme auditoire, et moi, comme prix au vainqueur de l'exécration conflictuelle. Le fait que votre père vous déteste, et que vous détestez votre père, est un sujet dénué d'intérêt pour le public anglais. De tels sentiments sont fort communs dans la vie domestique anglaise et doivent rester confinés dans le lieu qu'ils caractérisent : le home. Hors du cercle familial, ils sont tout à fait déplacés. Les exprimer est une offense. La vie familiale ne doit pas être traitée comme un drapeau rouge à parader dans les rues, ou une trompette dont on sonne à s'essouffler sur les toits. Vous avez sorti la vie domestique de la sphère qui lui est réservée, et ceux qui quittent leur propre sphère changent simplement leur milieu, mais pas leur nature. Ils n'acquièrent ni les pensées ni les passions appropriées à la sphère dans laquelle ils entrent. Il n'est pas en leur pouvoir de le faire.

Dans tout le drame et du point de vue de l'art,

je ne connaissais rien qui soit comparable à la création que fit Shakespeare de Rosencrantz et de Guildenstern, rien qui soit plus suggestif dans sa subtilité d'observation. Ils sont les camarades d'études d'Hamlet. Ils furent ses compagnons. Ils portent avec eux le sourire de jours charmants passés ensemble. Au moment où ils le rencontrent, dans la pièce, il chancelle sous un fardeau intolérable pour quelqu'un de son tempérament. Les morts sont sortis tout armés de la tombe pour lui imposer une mission à la fois trop grande et trop mesquine pour lui. C'est un rêveur qui est mis en demeure d'agir. Il a la nature du poète et on lui demande de se mesurer avec la double complexité de la cause et de l'effet, avec la vie dans sa réalisation pratique et dont il ne connaît rien, non avec la vie dans son essence idéale qu'il connaît si bien. Il n'a aucune idée de ce qu'il faut faire et sa folie est de feindre la folie. Brutus se servit de la démence comme d'un manteau pour cacher l'épée de son dessein, la dague de son vouloir, mais la démence d'Hamlet est un simple masque pour dissimuler une faiblesse. A faire de l'esprit, à se livrer à des badinages, il voit une chance de délai. Il s'obstine à jouer avec l'action

comme l'artiste joue avec une théorie. Il se fait l'espion de ses propres actes et, prêtant l'oreille à ses propres paroles, il sait qu'elles ne sont que « des mots, des mots, des mots ». Au lieu d'essayer d'être le héros de sa propre histoire, il cherche à être le spectateur de sa propre tragédie. Il doute de tout, y compris lui-même, et cependant son doute ne l'aide pas, car il n'est pas l'effet du scepticisme, mais d'une volonté divisée.

A tout ceci, Guildenstern et Rosencrantz ne comprennent rien. Ils s'inclinent, sourient et minaudent, et ce que l'un dit, l'autre s'en fait l'écho avec la plus écœurante intonation. Quand enfin, par le moyen du drame dans le drame et des tendresses qu'échangent les acteurs, Hamlet « surprend la conscience » du Roi et le chasse de son trône, misérable et terrifié, Guildenstern et Rosencrantz ne voient dans sa conduite qu'une pénible infraction à l'étiquette de cour. C'est jusqu'à cela qu'ils peuvent aller dans « la contemplation du spectacle de la vie avec des émotions appropriées ». Ils sont au plus près de son secret et ils n'en savent rien. Et il ne serait non plus d'aucune utilité de le leur révéler. Ils sont les petites coupes qui contiennent une certaine mesure et

pas davantage. Vers la fin, il est indiqué que, pris dans un piège tendu pour un autre, ils ont trouvé ou trouveront une mort soudaine. Mais un dénouement tragique de cette sorte, bien que l'humour d'Hamlet l'effleure d'un peu de la surprise et de la justice de la comédie, n'est réellement pas pour des personnages tels qu'eux. Ils ne meurent jamais. Horatio qui, afin de « défendre devant les mécontents Hamlet et sa cause »,

Absents him from felicity a while  
And in this harsh world draws his breath in pain,

meurt, mais Guildenstern et Rosencrantz sont immortels comme Angelo et Tartufe et doivent prendre rang avec eux. Ils sont l'apport de la vie moderne à l'antique idéal de l'amitié. Celui qui écrira un nouveau traité de *Amicitia* devra leur réserver une niche et les louer en prose tusculane. Ils sont des types fixés pour tous les temps. Les censurer serait montrer « un manque d'appréciation ». Ils sont simplement hors de leur sphère, et c'est tout. En sublimité d'âme, il n'y a pas de contagion. Les hautes pensées et les grandes émotions sont isolées par leur existence même.

Ce qu'Ophélie elle-même ne pouvait pas

comprendre, ni « Guildenstern et le noble Rosencrantz » ou ni « Rosencrantz et le noble Guildenstern » n'étaient capables de s'en rendre compte. Certes, je ne propose aucune comparaison avec vous. Il y a une vaste différence entre vous. Ce qui est hasard avec eux, avec vous est choix. Délibérément, et sans que je vous y invite, vous vous êtes jeté dans ma sphère, y avez usurpé une place à laquelle vous n'aviez ni droits ni titres. Avec une curieuse persistance, en imposant votre présence même comme une partie de chaque journée séparée, vous avez réussi à absorber ma vie entière, et n'avez pu rien faire de mieux de cette vie que de la briser en morceaux. Si étrange que vous paraisse ce que je dis, il n'y a rien là que de naturel. Si l'on donne à un enfant un jouet trop merveilleux pour son petit esprit, ou trop beau pour ses regards à peine éveillés, il brise le jouet s'il est volontaire, il le laisse choir s'il est nonchalant et s'en va rejoindre ses compagnons. Il en fut ainsi de vous. Ayant fait main basse sur ma vie, vous n'avez su qu'en tirer. Vous ne pouviez le savoir. C'était une chose trop merveilleuse pour être dans vos mains. Vous auriez dû la laisser glisser de vos doigts et rejoindre vos compagnons

à leurs jeux. Mais malheureusement vous êtes obstiné, et vous l'avez brisée. Quand tout est dit, c'est peut-être l'ultime secret de ce qui est arrivé. Car les secrets sont toujours plus petits que leurs manifestations. Le déplacement d'un atome peut ébranler un monde. Et pour ne pas m'épargner plus que vous, j'ajouterai ceci : si dangereuse qu'ait été pour moi ma rencontre avec vous, elle me fut rendue fatale par le moment particulier où elle se produisit. Car vous étiez à l'époque de la vie où tout ce que l'on fait n'est rien de plus que de semer le grain, et j'étais à cette époque de la vie où tout ce que l'on fait n'est rien moins que la moisson.

Il y a quelques autres choses encore dont je veux vous entretenir. La première concerne ma faillite. J'ai appris il y a quelques jours, à ma grande déception, je l'avoue, qu'il est trop tard à présent pour que votre famille rembourse votre père, que ce serait illégal et qu'il me faut rester dans ma pénible position actuelle pour un temps considérable à venir. L'amertume est grande pour moi parce qu'on m'assure, de source légale, que je ne puis même pas publier un livre sans la permission du syndic, à qui tous les comptes doivent être soumis. Je ne puis passer de contrat avec le

directeur d'un théâtre, ni faire jouer une pièce, sans que les recettes passent à votre père et à mes quelques autres créanciers. Je crois que vous-même admettez maintenant que le plan de « jouer un bon tour » à votre père en le laissant me mettre en faillite n'a vraiment pas été le brillant et total succès que vous imaginiez que ce serait finalement.

Ce ne le fut pas pour moi, en tous les cas, et mes sentiments de chagrin et d'humiliation devant ma pauvreté auraient dû être pris en considération plutôt que votre sens de l'humour, si caustique et si inattendu qu'il fût. En pure réalité en permettant ma faillite, de même qu'en me poussant à tenter ma première action, vous avez exactement joué le jeu de votre père, et fait juste ce qu'il souhaitait.

Seul et sans appui, il aurait été impuissant dès le début. En vous, bien que vous n'ayez pas eu l'intention de remplir une fonction aussi horrible, il a toujours trouvé son principal allié.

Dans sa lettre, More Adey m'assure que, l'été dernier, vous avez exprimé en plus d'une occasion votre désir de me rendre « un peu de ce que j'ai dépensé » pour vous. Comme je le lui ai dit

dans ma réponse, j'ai malheureusement gaspillé pour vous mon art, ma vie, mon nom, ma place dans l'histoire, et si votre famille pouvait disposer à son gré de toutes les choses merveilleuses de ce monde, ou de tout ce que le monde estime merveilleux : le génie, la beauté, la richesse, les hautes situations et le reste, et le déposait à mes pieds, cela ne me rendrait pas la dîme part de ce qui m'a été enlevé, ni une seule des moindres larmes que j'ai versées. Cependant, certes, il faut payer pour tout ce que l'on fait, et il en est ainsi même pour le failli.

Vous paraissez persuadé que la faillite est un moyen commode par lequel on peut éviter de payer ses dettes, « jouer un bon tour » à ses créanciers. C'est tout à fait le contraire.

C'est la méthode par laquelle vos créanciers vous « jouent un bon tour », pour continuer à employer votre expression favorite; par elle la loi, en confisquant tout ce qui vous appartient, vous contraint à payer chacune de vos dettes. Si vous y manquez, elle vous laisse aussi gueux que le plus humble mendiant grelottant sous un porche, ou se traînant le long des routes, la main tendue pour des aumônes, qu'en Angleterre du

moins, il a peur de demander. La loi m'a enlevé non seulement tout ce que je possède, mes livres, mes tableaux, mes meubles, les droits d'auteur de mes ouvrages parus, de mes pièces, tout, en fait, depuis *le Prince Heureux* et *l'Éventail de Lady Windermere*, jusqu'aux tapis d'escalier et au paillasson de la porte, — mais encore tout ce qu'il est possible que j'aie à venir. Les usufruits même fixés par mon contrat de mariage ont été vendus.

Grâce à des amis, j'ai pu heureusement les racheter. Autrement, au cas où ma femme serait morte, mes deux enfants, de mon vivant, auraient été aussi pauvres que moi. Ce sera le tour bientôt, je suppose, de la nue propriété de notre domaine, d'Irlande, que m'a léguée mon père. Il m'est infiniment cruel de penser que ces biens seront vendus, mais je dois me soumettre.

La somme de sept cents pence due à votre père — ou bien est-ce sept cents livres? — fait obstacle et doit être remboursée. Même, quand je suis dépouillé de tout ce que j'ai et de tout ce que je puis jamais avoir, même si je suis déclaré insolvable pour le reste, j'aurai quand même à m'acquitter de mes dettes. Les dîners au Savoy, les potages à la tortue, les délicieux ortolans

enveloppés dans les feuilles froissées des vignes de Sicile, le champagne à la chaude couleur d'ambre, presque au parfum d'ambre — le Dagonet 1880 était, je crois, votre favori, — il faut encore payer tout cela. Les soupers chez Willis, les cuvées spéciales de Perrier-Jouet toujours réservées pour nous, les merveilleux pâtés venus directement de Strasbourg, l'admirable fine champagne toujours servie au fond des grands verres en forme de cloche, pour que le bouquet pût en être d'autant mieux savouré par les vrais gourmets, amateurs de ce que l'existence offre de réellement exquis — tout cela ne peut rester impayé, comme les mauvaises dettes d'un client malhonnête. Même les ravissants boutons de manchettes, avec quatre pierres de lune en forme de cœur, brume d'argent montée sur une garniture alternée de rubis et de diamants, que je dessinai et fis exécuter chez Henry Lewis comme un petit présent spécial pour vous, pour célébrer le succès de ma seconde comédie, — ces chaînettes que vous avez, je crois, revendues quelques mois plus tard pour une somme dérisoire, — il reste encore à les payer. Je ne puis frustrer le joaillier des présents que je vous offris — peu importe ce que vous en fîtes.

Ainsi donc, même étant failli, vous voyez qu'il m'incombe de payer mes dettes.

Ce qui est vrai d'un failli est vrai de toute autre chose dans la vie. Pour chaque chose qui est faite, quelque chose doit être payé. Même vous, avec tout votre désir d'indépendance absolue vis-à-vis de tous les devoirs, votre insistance à obtenir des autres la satisfaction de vos besoins, vos efforts pour rejeter tout recours sur votre affection, votre respect, votre gratitude, vous-même aurez quelque jour à réfléchir sérieusement sur ce que vous avez fait, et à essayer, même infructueusement, de tenter un effort d'expiation. Le fait que vous serez incapable d'y parvenir sera une part de votre châtement. Vous ne sauriez vous laver les mains de toute responsabilité, et proposer, avec un haussement d'épaules ou un sourire, de passer à un nouvel ami et à un festin nouvellement dressé. Tout ce que vous avez accumulé sur moi, vous ne sauriez le traiter comme une réminiscence sentimentale servie à l'occasion avec les cigarettes et les liqueurs, un pittoresque fond pour une vie moderne de plaisir, comme une tapisserie ancienne tendue dans un bouge. Sur le moment, cela peut avoir le charme d'une

sauce nouvelle ou d'un cru inconnu, mais les reliefs d'un banquet s'éventent et la lie de la meilleure bouteille aigrit. Aujourd'hui, demain, ou quelque autre jour, vous aurez à le constater. Autrement vous mourrez sans l'avoir fait, et alors quelle existence mesquine, indigente, sans imagination, vous aurez vécu.

Dans ma lettre à More, j'ai suggéré le point de vue d'où vous pouvez le mieux approcher le sujet, et le plus tôt possible. Je vais vous le dire. Pour le comprendre, vous aurez à cultiver votre imagination. Rappelez-vous que l'imagination est la qualité qui permet de voir les gens et les choses sous leur rapport réel et idéal. Si vous ne savez vous en rendre compte par vous-même, parlez-en à d'autres. J'envisage mon passé face à face. Regardez aussi le vôtre face à face. Asseyez-vous tranquillement et considérez-le. Le vice suprême est d'être superficiel. Tout ce que l'on comprend est bien. Parlez-en à votre frère. Vraiment la personne avec qui en parler est Percy. Faites-lui lire cette lettre et qu'il connaisse toutes les circonstances de notre amitié. Quand il est clairement mis au courant, il n'y a pas de meilleur jugement que le sien. Si nous lui avions dit la vérité,

que de souffrances et d'humiliations m'eussent été épargnées ! Vous vous rappelez que je proposai de le faire, le soir de notre retour d'Alger. Vous avez absolument refusé. Aussi quand il arriva après le dîner, il nous fallut jouer la comédie de prétendre que votre père était un dément, sujet à des hallucinations absurdes et inexplicables. La comédie fut admirable tant qu'elle dura, et pas moins du fait que Percy prit tout cela au sérieux. Malheureusement, elle se termina d'une façon fort révoltante. Le sujet dont je vous entretiens ici est un de ses résultats, et s'il est un tourment pour vous, je vous prie de ne pas oublier que c'est la plus profonde de mes humiliations, et qu'il me faut aller jusqu'au bout. Je n'ai pas le choix. Vous ne l'avez pas non plus.

Le second sujet dont il faut que je vous parle concerne les conditions, les circonstances et le lieu de notre rencontre lorsque mon emprisonnement aura pris fin. D'après des extraits de votre lettre écrite à Robbie, au début de l'été dernier, je crois comprendre que vous avez scellé en deux paquets les lettres et les présents que je vous offris — au moins ce qu'il en reste — et que vous désirez

me les remettre personnellement. Certes, il est nécessaire que vous me les rendiez. Vous n'avez pas compris pourquoi je vous écrivis de belles lettres, pas plus que vous n'avez compris pourquoi je vous offris de beaux présents. Vous n'avez pas su voir que les premières n'étaient pas plus destinées à être publiées que les seconds à être portés au prêteur sur gages. Du reste, tout cela appartient à une période de la vie qui est depuis longtemps révolue, à une amitié que vous fûtes plus ou moins incapable d'apprécier à sa vraie valeur. Vous devez maintenant porter avec étonnement vos regards vers les jours où vous aviez ma vie entière entre les mains. Moi aussi j'y reporte les miens avec étonnement, et avec d'autres émotions, bien différentes.

Certes, pour quelqu'un d'aussi moderne que je le suis, « enfant de mon siècle », contempler simplement le monde sera toujours un délice. Je tremble de plaisir quand je songe que, le jour où je serai libre, le cytise et le lilas seront en fleurs dans les jardins et que je verrai le vent agiter d'une frissonnante beauté d'or balancé de l'un et pencher les panaches de pourpre pâle de l'autre,

de sorte que l'air sera pour moi comme les parfums de l'Arabie. Linné tomba à genoux et pleura de joie quand il vit pour la première fois les hautes bruyères de quelque plateau anglais toutes jaunies par les fleurs fauves et aromatiques des ajoncs communs, et je sais que, pour moi, possédé du même désir des fleurs, il est des larmes qui m'attendent dans les pétales d'une rose. Il en fut toujours ainsi dès mon enfance. Il n'est pas une seule nuance cachée dans le calice d'une fleur, il n'est pas une courbe de coquillage à laquelle, par quelque subtile sympathie avec l'âme des choses, ma nature ne réponde. Comme Théophile Gautier, je suis un de ceux « pour qui le monde visible existe ».

Cependant, j'ai conscience maintenant que derrière toute cette beauté, si satisfaisante qu'elle soit, il y a quelque esprit caché dont les formes et les contours peints ne sont que des modes de manifestation, et c'est avec cet esprit que je désire me mettre en harmonie. Je suis las des formules articulées des hommes et des choses. Le Mystique dans l'Art, le Mystique dans la Vie, le Mystique dans la Nature, voilà ce que je cherche. Il m'est absolument nécessaire de le trouver quelque part.

J'éprouve un étrange désir pour les grandes choses simples et primordiales, telles que la mer qui est une mère pour moi tout autant que la terre. Il me semble que, tous, nous contemplons trop la nature et vivons trop peu avec elle. Je discerne une grande et saine raison dans l'attitude des Grecs. Jamais ils ne péroraient sur les soleils couchants ni ne disputaient pour décider si les ombres sur les gazons étaient mauves ou non. Mais ils voyaient que la mer est pour le nageur et le sable pour les pieds du coureur. Ils aimaient les arbres pour l'ombre qu'ils projettent et la forêt pour son silence à l'heure de midi. Le vigneron tressait des lierres dans ses cheveux afin d'intercepter les rayons du soleil quand il se penchait sur les jeunes sarments, et, quant à l'artiste et à l'athlète, les deux types que la Grèce nous a donnés, ils tressaient en guirlandes les feuilles du laurier amer et de la ciguë qui autrement n'auraient été d'aucune utilité aux hommes.

Nous dénommons notre époque utilitarienne et il n'est pas une seule chose dont nous sachions les usages. Nous avons oublié que l'eau peut nettoyer, le feu purifier et que la terre est notre mère à tous. En conséquence, notre art est sans

éclat, comme la lune, et s'amuse avec des ombres, alors que l'art grec a l'éclat du soleil et traite directement des choses. J'ai la conviction qu'il est une purification dans les forces élémentaires, et je veux retourner vers elles et vivre en leur présence.

Chaque fois qu'on passe en jugement, on y passe pour que toute la vie soit jugée, de même que toutes les sentences sont des sentences de mort — et j'ai passé trois fois en jugement. La première fois je quittai la salle pour être arrêté, la seconde fois, pour être ramené à la maison de détention, la troisième fois pour être mis en prison pour deux ans. La société telle que nous l'avons constituée, n'aura aucune place pour moi et n'en a aucune à m'offrir ; mais la Nature, dont les douces pluies tombent aussi bien sur les justes que sur les injustes, aura dans les rochers des fentes où je me cacherai, et des vallées secrètes dans le silence desquelles je pleurerai sans être distrait. Elle accrochera des étoiles aux parois de la nuit pour que je marche sans trébucher dans les ténèbres, et elle enverra le vent souffler sur l'empreinte de mes pas afin que personne ne me pourchasse à mort : elle me nettoiera dans ses

grandes eaux et m'assainira avec ses herbes amères.

Si tout va bien pour moi je serai libéré vers la fin de mai, et j'espère me rendre aussitôt à l'étranger avec R... et M..., dans quelque petit village au bord de la mer.

La mer, comme Euripide le dit dans une de ses pièces sur Iphigénie, lave les impuretés et les blessures du monde. J'espère demeurer un mois au moins, avec mes amis, retrouver le calme et l'équilibre, un cœur moins tourmenté et des dispositions plus paisibles.

Dans un mois, quand les roses de juin s'épanouiront avec toute leur prodigue opulence, j'arrangerai par les soins de Robbie de vous rencontrer, si je m'en sens capable, dans quelque paisible petite ville comme Bruges, dont les maisons grises, les canaux verts et les ruelles fraîches et calmes eurent du charme pour moi il y a des années. Pour la circonstance, il faudra que vous changiez de nom. Le petit titre dont vous êtes si vain — et qui vraiment fait ressembler votre nom à celui d'une fleur! — il vous faudra y renoncer si vous désirez me voir, de même qu'il me faudra à mon tour abandonner mon nom, autrefois si musical sur les lèvres de la renommée.

Combien notre siècle est étroit, mesquin et insuffisant pour ses charges; il donne au succès des palais de porphyre, mais pour la douleur et la honte il n'a même pas une hutte de roseaux où elles puissent s'abriter. Tout ce qu'il peut faire pour moi est de m'ordonner de changer de nom, alors que le Moyen-Age m'aurait donné la cagoule du moine ou le couvre-face du lépreux derrière lesquels je serais en paix.

J'espère que notre rencontre sera ce que doit être une rencontre entre vous et moi, après tout ce qui est arrivé. Jadis, il y eut toujours un gouffre entre nous, le gouffre de l'art fécond et de la culture acquise; il y a maintenant un gouffre plus vaste encore, le gouffre de la douleur; mais à l'humilité il n'est rien d'impossible, et à l'Amour toutes choses sont faciles.

Quant à la lettre que vous m'écrirez en réponse à celle-ci, elle peut être aussi longue ou aussi courte que vous le voudrez. Placez-la dans une enveloppe ouverte, glissée dans une autre enveloppe adressée au Gouverneur de la Prison, à Reading. Si votre papier est très mince, n'écrivez pas des deux côtés, ce qui la rendrait difficile à lire.

Je vous ai écrit avec une parfaite liberté. Écrivez-moi de même. Je veux savoir de vous pourquoi vous n'avez jamais tenté l'effort de m'écrire, depuis le mois d'août d'il y a deux ans, et plus spécialement depuis mai dernier, il y a onze mois à présent, après que vous avez su, et reconnu savoir, combien vous m'aviez fait souffrir, et combien clairement je m'en rendais compte. J'attendis mois après mois. Même si je n'avais pas attendu et si je vous avais clos la porte au visage, vous auriez dû vous souvenir que nul ne peut clore à jamais les portes au visage de l'Amour. Le Juge inique de l'Évangile finit un jour par rendre une sentence équitable, parce que la Justice revient chaque jour heurter à sa porte, et quand la nuit tombe, l'ami dans le cœur de qui il n'est pas d'amitié vraie cède enfin à son ami « à cause de son importunité ». Il n'est pas de prison au monde dans laquelle l'amour ne puisse entrer de force. Si vous ne comprenez pas cela, vous n'avez jamais rien compris à l'amour.

Puis, racontez-moi tout ce qui concerne votre projet d'article pour le *Mercure de France*. J'en sais quelques détails. Vous ferez bien d'en citer

des passages. A-t-il été composé? Donnez-moi aussi les termes exacts de la dédicace de vos poèmes. Si elle est en prose, citez la prose; si elle est en vers, citez les vers. Je ne doute pas qu'il ne s'y trouve de la beauté.

Écrivez-moi en toute franchise à propos de vous-même, de votre vie, de vos amis, de vos occupations, de vos livres. Parlez-moi de votre recueil et de la réception qu'il a eue. Tout ce que vous avez à dire pour votre compte, dites-le sans crainte. N'écrivez rien de ce que vous ne pensez pas. C'est tout. S'il y a, dans votre lettre, la moindre chose de faux ou de simulé, je m'en apercevrai aussitôt par le son.

Ce n'est pas pour rien, ni sans dessein, que, dans le culte que j'ai toute ma vie consacré à la littérature, je me suis fait « avare des sons et des syllabes non moins que Midas de son or ». Rappelez-vous aussi qu'il vous reste à vous connaître; peut-être qu'il nous reste à nous connaître mutuellement. Il me reste une dernière chose à vous dire. N'ayez pas peur du passé. Si l'on vous dit qu'il est irrévocable, ne le croyez pas. Le passé, le présent et l'avenir ne sont qu'un moment au regard de Dieu sous les yeux de qui nous devons nous

efforcer de vivre. Le temps de l'espace, la succession et l'extension, sont simplement des conditions accidentelles de la pensée; l'imagination les dépasse et se meut dans une sphère libre peuplée d'existences idéales.

Dans leur essence aussi les choses sont ce que nous choisissons de les faire : une chose *est* selon l'aspect sous lequel nous la considérons. « Là où les autres », dit Blake, « ne voient que l'aurore franchissant la colline, je vois les fils de Dieu clamant leur joie. » Ce qui pour le monde et pour moi semblait mon avenir, je l'ai perdu irréparablement quand je me suis laissé pousser à tenter une action contre Queensberry; j'ose dire que je l'avais perdu réellement longtemps avant cela. Ce que j'ai devant moi, c'est mon passé. Il faut que je m'oblige à le voir avec des yeux différents, que j'oblige le monde à le voir avec des yeux différents et à faire que Dieu le voie avec des yeux différents. Je ne le puis en l'ignorant, en le dédaignant, en m'en vantant ou en le niant; mais seulement en l'acceptant comme une part inévitable de ma vie et de mon caractère, en courbant ma tête à tout ce que j'ai souffert.

Combien je suis loin de la vraie trempe de l'âme, cette lettre l'indique tout à fait clairement, dans son humeur incertaine et changeante, dans ses aspirations et l'imperfection avec laquelle elle les réalise. Mais n'oubliez pas l'école terrible où je suis assis devant ma tâche, et si incomplet, si imparfait que je sois, vous avez plus encore à gagner. Vous êtes venu à moi pour apprendre le plaisir de la vie et le plaisir de l'art. Peut-être suis-je destiné à vous enseigner quelque chose de plus merveilleux : le sens de la douleur et sa beauté.

Votre ami affectueux,

OSCAR WILDE.



## NOTES

Page 144. — *infinity*

La souffrance est permanente, obscure et mystérieuse,  
Elle a la nature de l'Infini.

Page 161. — *powers*

Celui qui jamais ne mangea son pain dans la douleur,  
Qui ne passa jamais les heures nocturnes  
A attendre en pleurant le matin qui tarde, —  
Celui-là ne vous connaît pas, puissances célestes.

Page 165. — *expression*

C'est la dame de Wimbledon à qui il est fait allusion dans la lettre II,  
et à qui Robert Ross a dédié *la Duchesse de Padoue*.

## TABLE DES MATIÈRES

Préface . . . . .	1
Lettres écrites de la prison, par Oscar Wilde à Robert Ross :	
10 mars 1896 . . . . .	3
Septembre 1896 . . . . .	6
Sans date. . . . .	12
6 avril 1897. . . . .	18
De Profundis . . . . .	25

CET OUVRAGE,  
EXÉCUTÉ SOUS  
LA DIRECTION  
DE A. RENARD, A ÉTÉ ACHÉVÉ D'IMPRIMER LE  
TRENTE DÉCEMBRE MIL NEUF CENT VINGT-  
SIX, SUR LES PRESSES DU MAÎTRE IMPRIMEUR  
COULOUMA, D'ARGENTEUIL, H. BARTHÉLEMY  
ÉTANT DIREC-  
TEUR. — LES  
BOIS ONT ÉTÉ  
GRAVÉS PAR AL-  
FRED LATOUR.



